

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

BALZAC
ET LA
FEMME ÉTRANGÈRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Irène JARBLUM



PARIS

E. DE BOCCARD, ÉDITEUR

1, RUE DE MÉDICIS, 1

—
1930

Jarblum

Balzac et la femme étrangère



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

BALZAC
ET LA
FEMME ÉTRANGÈRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Irène JARBLUM



PARIS

E. DE BOCCARD, ÉDITEUR

1, RUE DE MÉDICIS, 1

—
1930



AVANT-PROPOS

Il m'est agréable, au moment où j'achève cette étude, de rendre hommage aux maîtres pour lesquels je garde la plus grande reconnaissance : M. Daniel Mornet, M. Marcel Bouteron, M. Boy-Zelenski.

Ce dernier fut mon initiateur à la Comédie Humaine. Sans ses études, merveilleuses de pénétration, je n'aurais peut-être jamais connu ce qui devait plus tard déterminer mon choix : le culte de Balzac.

Le désir de consacrer quelques recherches à ce grand homme m'a naturellement amenée — est-il besoin de le dire? — à M. Bouteron, à qui je dois le sujet même de ce travail. Je ne le remercierai jamais assez de ses conseils toujours si précieux, de ses encouragements, de l'intérêt qu'il prit à l'ensemble et jusqu'aux moindres détails, des documents enfin, dont il m'a fait profiter et qu'il a fréquemment recherchés pour moi avec une inlassable patience.

Je remercie aussi chaleureusement M. Mornet que j'ai consulté bien souvent et en particulier chaque fois que j'étais arrêtée par une difficulté de méthode. C'est d'ailleurs sous sa direction que j'ai commencé et poursuivi mes études. Si je n'ai pas su tirer de son enseignement tout le profit qu'on en peut tirer, j'ai toujours été et je reste une admiratrice des méthodes qu'il propage et qu'il applique.

Je tiens également à exprimer ma reconnaissance à Mme Hélène Metzger qui avec un amical dévouement a mis à ma disposition les connaissances que ses vastes lectures lui ont fait acquérir et sa grande expérience du travail historique.

Que MM. Fernand Baldensperger et Paul Hazard veuillent bien trouver ici l'assurance de ma gratitude.

INTRODUCTION

*Je tâche de configurer... les peuples
par certaines figures plus fortement
empreintes de leur esprit (Projet d'a-
vertissement pour les Chouans).*

§ 1. Les personnages balzaciens n'ont pas seulement eu la chance de devenir des types littéraires. Un destin plus singulier leur était réservé. Le plan même de la *Comédie Humaine*, la manière dont les héros réapparaissent d'un volume à l'autre, l'enchevêtrement des intrigues à travers tous les romans, obligèrent la critique à établir un répertoire des héros de Balzac. Et cette humanité fictive apparut un jour si vivante et si vraie, si parfaitement semblable à l'humanité réelle, qu'on fut conduit d'instinct à l'étudier comme une société humaine. On établit des statistiques, des répertoires, des monographies, l'état-civil et la filiation de tous ces personnages.

Une telle épreuve n'a pas amoindri l'œuvre; elle a permis au contraire d'en éprouver la solidité et d'en mettre en évidence la rigoureuse structure.

N'aurait-elle abouti qu'à ce résultat, cette recherche aurait été légitime. Mais grâce à elle on a pu approfondir la genèse de la *Comédie Humaine* et analyser quelques aspects importants de la psychologie de Balzac.

Cependant si l'érudition, la finesse et l'esprit scientifique n'ont pas manqué aux exégètes du romancier, il

nous semble qu'en s'engageant dans la voie que nous avons décrite ils n'ont pas étendu leurs recherches dans toutes les directions qui paraissent urgentes à explorer.

On s'est attaché en particulier à étudier l'influence des facteurs sociaux sur les caractères des héros balzaciens. La répartition de ces héros en quelques catégories simples : commerçants, artistes, courtisanes, femmes du monde, traditionnellement adoptée par les critiques, n'aurait pu être désavouée par Balzac. En décrivant chacun de ses personnages l'auteur ne soulignait-il pas ce qu'il y a en lui de général, ne le rattache-t-il pas par une réflexion souvent banale, quelquefois profonde, à un groupe professionnel ou social ?

Mais si cette attitude est légitime il ne s'ensuit pas qu'elle soit suffisante. Balzac historien et psychologue ne se borne pas à ajouter aux traits généraux des hommes, ceux qu'ils doivent au milieu où ils vivent, au métier qu'ils exercent. Les personnages de la *Comédie Humaine* n'ont pas seulement une profession et un rang social, ils ont aussi une origine ethnique, une nationalité.

§ 2. Non seulement, nous pouvons reconnaître nous-mêmes l'esprit d'une province dans la mentalité des héros balzaciens, mais souvent c'est Balzac qui insiste sur le fait que le caractère de tel homme — enfant de son imagination, ami à lui connu, personnage remarquable de l'histoire — s'explique par la province où il a vu le jour.

Dumay, personnage de *Modeste Mignon* est Breton, Balzac voit dans son origine la cause de son entêtement; Gazonal, du Roussillon, a cette soudaineté d'action qu'il

distingue les gens du Midi; le pays de Calvin, la Picardie, explique l'entêtement mêlé de vivacité bizarre qui le distingue. On alléguerait mille citations de ce genre. Il n'a pas suffi à Balzac de peindre toutes les provinces de France; il a tenu, par une habitude qui lui était chère, à caractériser les habitants de chacune d'elles par une phrase ou l'idée, ne fut-elle qu'assez peu originale, s'exprime sous forme de vérité dogmatique.

Cela, certains critiques l'ont vu. Raison de plus pour s'étonner que les mêmes aient négligé cet autre élément qui influe sur le caractère : la race, la nationalité. N'est-on pas allé par désir de grouper les usuriers de Balzac, jusqu'à analyser le personnage de Gobseck sans mentionner son origine juive ?

Tout dans la *Comédie Humaine* semble pourtant prévenir de tels oublis. Balzac souligne l'influence du pays d'origine non seulement sur les individus, mais sur des groupes entiers d'hommes ayant un même métier, une même profession. Ses exposés plus ou moins longs sur la différence entre les musiciens italiens et les musiciens français, les restaurateurs d'une nation et d'une autre, et jusqu'aux fumistes de pays différents montrent assez que, dans son esprit, l'influence du pays natal sur l'homme égale celle du métier.

Au cours de la description d'une fête, où toutes les femmes sont des courtisanes, il tient à dire ce qui caractérise les courtisanes françaises, italiennes, anglaises, etc.

De même qu'on aurait tort, oubliant leur origine gasconne et bretonne, de ne voir en Rastignac qu'un type de jeune homme et en la cousine Bette qu'un type de

vieille fille parente pauvre, on méconnaîtrait la valeur de Steinbock ou de Mme Claës en ne se demandant pas : qui de l'artiste ou du polonais l'emporte chez le premier ? et la seconde, doit-elle la qualité de son amour à son tempérament d'infirme ou à son origine flamande d'une part et d'autre part espagnole ?

Quand Balzac nous parle de l'énergie particulière aux *fumistes italiens* (*La Cousine Bette*) ou du « gros bon sens de plaisir » propre aux *chanteurs italiens* (*Les Employés*) ; quand il attribue à quelqu'un l'amour propre d'homme, de *Flamand*, de *maître de maison*, (*La Recherche de l'absolu*), ou rend un personnage soupçonneux comme doit l'être un *Espagnol*, *père et marchand de draperies* (*Les Marana*) quand il signale chez une femme le laisser-aller *italien de l'artiste*, ou caractérise par le pédantisme et l'esprit calculateur le *banquier genevois*, ne fait-il pas toujours la part de l'influence nationale ?

Nous n'avons pas l'intention d'examiner ici dans son ensemble la question de l'influence du pays d'origine sur l'homme, si intéressante qu'elle puisse être. Il ne s'agit pas par conséquent de discuter les opinions de tel savant qui n'admet pas cette influence ou de tel autre qui l'estime capitale. Laissant délibérément de côté la critique même des convictions de Balzac, nous nous proposons d'examiner sous quelle forme il a caractérisé l'influence de chaque pays sur les hommes. Ce que nous voulons, c'est éclairer d'une manière positive des points précis dans l'œuvre d'un auteur.

Essentielle pour Balzac, cette influence se manifeste pour lui jusque dans les plus humbles détails

Il nous apprend même par quoi la manière de boire de l'Allemand diffère de celle du Français.

Ce n'est pas sans raison profonde et par simple souci d'éviter des répétitions que Balzac remplace si souvent le nom de ses personnages par l'évocation de leur nationalité ou de leur ville natale. Si lady Dudley est *l'Anglaise*, la Tinti la *Sicilienne*, Schmucke *l'Allemand*, c'est qu'il s'agit de rappeler chaque fois une façon de sentir, de penser, d'agir.

Si entre Français de diverses provinces les différences étaient très prononcées, il va de soi qu'elles le sont plus encore entre les Français et les étrangers. Mais parmi les étrangers, Balzac, logique avec lui-même, établira encore des distinctions provinciales. Il trouvera aux Florentins par exemple des défauts que n'ont pas les Vénitiens... Différences sensibles même pour un compatriote qui n'est pas de la petite patrie : Emilio Memmi, Vénitien, attribuera maint trait de Massimilla Doni à son origine florentine. C'est le Lancashire et non l'Angleterre qu'évoque lady Dudley pour expliquer un caractère de son amour.

Mais voici Balzac lui-même qui en corroborant ces exemples vient justifier le point de départ de notre étude. Ne s'empresse-t-il pas d'ajouter, lorsque l'idée lui vient de comparer la Valserra de Dongo de Stendhal avec Mme Lignolle dans Faublas : elle lui ressemble « si jamais une Italienne peut ressembler à une Française¹ ». N'a-t-il pas donné Paul de Manerville comme incapable

1. *Revue parisienne*, 1841.

d'observer « la différence que le caractère créole mettait entre sa belle-mère et les autres femmes¹. »

Ce n'est pas seulement par l'importance qu'accorde Balzac au pays natal que ses étrangers attirent l'attention du lecteur. C'est aussi par leur quantité. Originaires de vingt pays, ils sont environ 250, si l'on compte ceux qui, francisés, sont cependant d'une origine étrangère remarquée. Et de ces derniers il faut aussi tenir compte, car l'hérédité ancestrale est selon Balzac si essentielle que même le changement séculaire du milieu ne la démolit jamais entièrement².

L'expérience étrangère de Balzac fut très étendue. Si ses connaissances linguistiques n'étaient pas aussi grandes qu'il l'eut peut-être fallu, (il ne connaissait à fond que le français et ses abondantes citations de phrases et de formules étrangères amusent plutôt qu'elles ne font illusion) il entendait l'emporter par son observation. Et les occasions ne lui ont pas manqué puisqu'il est allé en Suisse, en Belgique, en Hollande, en Russie, en Pologne, en Ukraine, en Autriche; en Allemagne, en Italie... Il différerait fort — et il le proclamait — de ces voyageurs qui se contentent d'« être bien reçus dans toutes les ambassades », qui trouvant partout des vins de France et des conversations françaises, « ne savent pas sortir de Paris³ ».

Quant à lui, il veut connaître à fond les pays étrangers parce qu'il se destine à la politique⁴ et parce qu'il veut

1. *Le Contrat de mariage*.

2. Voir *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, t. I, p. 54.

3. Tel était Godefroid (*Maison Nucingen*).

4. *Lettres à l'E.*, 26 oct. 1834.

être « un homme européen¹ ». Ce seraient là des raisons suffisantes si son irrésistible curiosité à elle seule ne faisait déjà de Balzac un observateur passionné.

§3. Est-il cosmopolite en ce sens qu'il garde le plus d'objectivité possible malgré son amour pour son pays et qu'il accueille avec sympathie les idées et les choses étrangères? Si l'on voulait mettre en balance les arguments pour et contre le cosmopolitisme de Balzac, on ne sait trop quels l'emporteraient. En 1831 dans une lettre à Charles de Bernard, il se plaint que, faute de patriotisme, les Français détruisent eux-mêmes leur suprématie littéraire et leur nationalité. Il ne faut pas « se jeter à la tête des littératures étrangères ». Il faut se taire s'il y a une influence étrangère dans les œuvres françaises, au lieu de la faire ressortir. Voici dans *Catherine de Médicis* un passage de Gozlan sur la Touraine, qui fait l'admiration de Balzac : « Il existe en France une province « qu'on n'admire jamais assez. Parfumée comme l'Italie, « fleurie comme les rives du Guadalquivir et belle en « outre de sa physionomie toute française, ayant toujours « été française, contrairement à nos provinces du Nord « abâtardies par le contact allemand et à nos provinces « du midi qui ont vécu en concubinage avec les Maures, « les Espagnols et tous les peuples qui en ont voulu².

Après ces appréciations évidemment excessives, voici quelques autres où les résultats des influences étrangè-

1. Lettre à Mme de Balzac, sa mère, 23 sept. 1832.

2. Balzac ne nomme pas Gozlan, mais cite ce passage comme étant « d'un de nos plus élégants écrivains », c'est un extrait d'un livre de Gozlan paru en 1839 et intitulé « Les Tourelles ».

res apparaissent au contraire comme salutaires. Après un séjour en Italie, Balzac, laissant à ses compatriotes le défaut d'oublier leurs amis et leurs promesses, est heureux de se déclarer à plusieurs reprises « Italien par la constance et le souvenir ». Il vante quelque part « la supériorité de l'Alsace où battent tant de cœurs généreux pour « montrer à l'Allemagne la beauté de la combinaison de « l'esprit français et de la solidité germanique.

Mille vestiges d'Espagne « poétisent » un coin de cette même Touraine, pourtant si française¹. Dans *la Recherche de l'Absolu* (1834) Balzac reconnaît sans barguigner tout ce que les Flandres doivent aux pays étrangers. La courtoisie espagnole entre autres est une des qualités des Flamands. Le mobilier à la fois flamand et espagnol de Mme Claës ne manque pas de charme. Son « honneur espagnol » complète avec bonheur sa « probité flamande » ; sa « fierté hispanique » donne « une plus haute saveur » à la soumission des filles de sa province.

Certes ce n'est plus là le langage d'un intransigeant chauvinisme.

Sur un plan un peu différent, l'esprit patriotique se fait cependant sentir plus d'une fois dans sa correspondance et dans son œuvre. Il rêve d'immenses conquêtes pour l'armée française² ; il s'enorgueillit à la pensée que « du fond de son tombeau Napoléon combat toujours l'Angleterre³ ».

Mais ici encore on rencontre des notes toutes différentes. Comme il se moque du patriotisme de clocher

1. *La femme de trente ans*.

2. Lettre à Mme Hanska, 20-24 déc. 1846

3. voir *lettres à l'E.* T. I. p. 493

du Parisien et du Français, étonnés que tout ne soit pas partout comme à Paris ou comme en France¹. Que de pointes à l'endroit du Français pour lequel « quitter la France est une situation funèbre² ». Que de critiques plus graves sur les Français étroits d'esprit, pleins de « sottises patriotiques³ », exclusifs, regardant « tout ce qui n'est pas français comme barbare⁴ ». Seul l'homme de génie peut avoir l'âme assez vaste pour épouser la foi en la fraternité humaine⁵.

Balzac n'est donc pas plus un nationaliste intégral, qu'un parfait cosmopolite. Parfois il s'exalte « l'essence française », parfois il fait ressortir sans peine toutes les supériorités de l'étranger sur la France. C'est précisément à cause des variations dans ses jugements sur l'étranger par rapport à son pays, et faute d'une direction unique dans son esprit, que ses appréciations sur tel ou tel peuple en particulier éveillent une grande curiosité.

Curiosité qui augmente encore lorsqu'on songe qu'à son insatiable désir de tout connaître, de tout comprendre se joignait une probité intellectuelle restreinte, mais néanmoins réelle.

§ 4. Et cependant, c'est à peine si quelques travaux ont été consacrés aux personnages étrangers de Balzac. M. Baldensperger a écrit, il est vrai, un volume important sur les *Orientations Etrangères de Balzac*⁶; mais

1. *Modeste Mignon*, p. 217.

2. *Le cousin Pons*.

3. *Une fille d'Eve*.

4. *Lettre sur Kiew, Cahiers balzaciens*, n° 7.

5. *Le Curé de Tours*.

6. Paris, Champion, 1927.

si précieux que soit cet ouvrage, il ne veut pas être une étude de documentation sur les personnages étrangers de Balzac. Il est surtout une analyse de l'influence de l'étranger, des littératures en particulier, sur la formation tant de l'esprit que de l'œuvre de notre auteur.

Deux articles sur les Polonais de Balzac, quelques petites études sur l'Italie dans la *Comédie Humaine*, un article forcément incomplet, sur le cosmopolitisme de Balzac, voilà à peu près toute la bibliographie sur ce sujet. On voit qu'elle est plutôt maigre. C'est pour nous efforcer de combler cette lacune, que nous avons voulu entreprendre un travail sur les étrangers de Balzac.

§ 5. La matière étant très vaste, nous étions tenus de la limiter. Pour ce faire plusieurs solutions s'offraient : n'étudier que deux ou trois pays; n'envisager que la production de quelques années... Nous avons préféré n'analyser les caractéristiques étrangères que chez les femmes, mais dans tous les pays importants, et à travers toute la *Comédie Humaine*.

Cette limitation du sujet nous a paru logique. Pour étudier un auteur qui insiste autant que Balzac sur la différence fondamentale entre la pensée et la sensibilité de l'homme et de la femme, une telle division était toute naturelle. D'autant plus que pour Balzac, les tendances nationales s'expriment peut-être plus fortement chez la femme plus intuitive et plus conservatrice que l'homme. Qui sait enfin si un peu d'introspection féminine ne sera pas utile lorsque pour cette

étude de la femme chez Balzac, elle viendra s'ajouter aux éléments objectifs de recherche ? Balzac s'adressait bien à sa sœur Laure pour qu'elle analyse les sentiments qu'il donnait à une reine d'Angleterre. « Il n'y a qu'une femme qui puisse me dire si j'ai trouvé juste¹ ».

Ainsi donc, nous allons assister à un long défilé de femmes étrangères qui nous permettra de distinguer les différences entre leur sensibilité respective. Montrer les opinions de Balzac sur les femmes de différents pays, en distinguer les raisons là où elles peuvent s'analyser, indiquer les procédés qu'il emploie pour exprimer ces opinions, tels sont les buts les plus importants de notre étude.

§ 6. Les premières pages de cette introduction feront deviner aisément la plus grande difficulté à laquelle d'emblée nous nous heurtons : le métier, la position sociale de la femme ayant sur elle tout comme son origine ethnique une influence certaine, il s'agit de savoir où finit celle des uns et où commence celle de l'autre. Car il ne faut pas tomber dans l'excès que nous reprochions à d'autres tout à l'heure : tout rapporter à un point de vue exclusif. Il faudra donc nous efforcer de rechercher avec soin ce qu'il peut y avoir en chaque étrangère d'indépendant de sa nationalité. Puis, cet élément une fois écarté, il nous faudra dégager nettement ce qui en chaque pays est commun à la plupart des femmes.

1. Lettre à Laure de Balzac, 6 sept. 1819.

*
* *

L'étendue des divers chapitres de ce travail n'est pas toujours proportionnée à l'importance qu'ont dans l'œuvre de Balzac les étrangères dont traitent ces chapitres. Là où la matière était déjà explorée, nous nous sommes contentés souvent de quelques brèves indications renvoyant le lecteur à des travaux qui font autorité; nous nous sommes naturellement étendus sur des points qui jusqu'ici ont moins attiré l'attention des chercheurs. Nous avons évité d'émettre tout jugement d'ensemble quand l'expérience personnelle nous faisait défaut; nous nous sommes permis de donner une opinion motivée là où nous avions acquis une expérience qui nous le permettait. La disproportion des différentes parties de cette étude par rapport à la place que tiennent dans la *Comédie Humaine* les femmes de tel ou tel pays n'est donc pas la conséquence d'une erreur ou d'une absence de méthode. Elle est un inconvénient inévitable de la manière dont nous avons cru devoir aborder le sujet.

*
**

Nous tenons compte dans notre étude de toute la *Comédie humaine* et de quelques ouvrages qui sans en faire partie sont cependant des œuvres de la maturité de Balzac. Nous ne nous occupons guère de sa production antérieure, tant de fois désavouée plus tard, et que son auteur a toujours tenue en médiocre estime. Il voyait dans ces romans de jeunesse des œuvres trop indignes de sa plume pour qu'on ait le droit de le rendre responsable des jugements qu'il y exprime.

*
**

Les numéros des pages, chapitres ou tomes cités¹ renvoient à l'édition de la librairie Ollendorff. Mais nous avons plus d'une fois tiré profit des notes explicatives qui se trouvent dans l'édition Conard.

*
**

Les lettres de Balzac à Mme Hanska nous ont été d'une constante utilité. Une grande partie en est publiée sous le titre bien connu des *Lettres à l'Etrangère*. Celles qui datent d'après 1844 sont partiellement publiées dans la *Correspondance* de

1. Nous ne donnons d'ailleurs ces références détaillées que lorsqu'il s'agit de romans très volumineux ou quand cela nous paraît particulièrement utile.

Balzac (Calmann-Lévy, tome 24 des Œuvres complètes) mais sans aucun souci des dates; de plus le texte en est parfois complètement défiguré par Mme Hanska. Nous avons donc préféré ne donner aucune référence aux lettres à Mme Hanska qui se trouvent dans la *Correspondance*. Nous donnons pour celles-ci comme pour celles qui sont restées inédites le texte et la date relevés sur les manuscrits qui nous ont servi de base. Pour éviter des confusions, nous écrivons *Lettres à l'E.* quand il s'agit de celles qui ont été publiées dans les deux volumes des *Lettres à l'Etrangère* et *Lettre à Mme Hanska* chaque fois qu'il est question soit d'une lettre publiée dans la *Correspondance*, donc mal publiée, soit des lettres, et elles sont assez nombreuses, complètement inédites.

*
**

Quelques précisions sur l'étude de la Juive

On remarquera que nous avons cité parmi les écrivains dont l'œuvre présente des femmes juives, des auteurs de la génération postérieure à Balzac, omettant des œuvres telles que *Judith* de Mme de Girardin, *Don Juan d'Autriche* de Casimir Delavigne, le libretto pour l'Opéra *La Juive* de Scribe, etc., en un mot des portraits de peu de valeur artistique, il est vrai, mais dont les auteurs ont été des contemporains, parfois des amis de Balzac.

La chose a été méditée et l'omission est volontaire. L'action des romans ou pièces du XIX^e siècle où il y a des femmes juives, se rapporte en général à trois époques différentes : s'inspirant des légendes de la Bible, on a vu le plus souvent en la Juive de l'antiquité le patriotisme réputé de la race; la Juive du temps des persécutions religieuses du Moyen-âge, et de l'Inquisition en Espagne surtout, a été pour les roman-

tiques à qui les sujets médiévaux tenaient à cœur, un être qui aimait un chrétien, qui en souffrait à cause des préjugés de son amant, de ses parents ou des siens propres (ceci plus rarement) et enfin et surtout à cause de la cruauté des lois en cette matière. L'intrigue est bien souvent dans ces romans l'histoire des amours de la Juive héroïque et du noble chrétien plus héroïque encore. C'est seulement quand ils abordent la peinture de la Juive contemporaine ou à peu près, que les écrivains créent des types plus variés, moins stéréotypés; c'est alors que, n'ayant plus une aussi grande part à faire à la légende, à l'histoire, aux opinions courantes du temps qu'ils dépeignent, à la couleur locale, leurs impressions personnelles se manifestent plus librement, leurs goûts se font jour.

Or, les femmes d'origine juive de Balzac sont toutes des femmes contemporaines. On pourrait évidemment trouver des points de comparaison entre l'amour d'Esther van Gobseck et celui de la Sarah de Delavigne par exemple; mais en raison des époques si différentes d'action, ces comparaisons seraient pénibles et même ridicules.

D'ailleurs, quand il s'agit pour nous de dire les opinions de Balzac sur les Juives, n'avons nous pas raison de mettre ses Juives à côté des femmes des autres écrivains qui accusent à leur tour les goûts de leur créateurs ? Quoique ces écrivains soient souvent postérieurs à Balzac, un tel rapprochement nous paraît plus logique que la comparaison avec des femmes qui non seulement vivent dans un temps trop éloigné et

dans des conditions trop différentes, mais qui par cela même n'apportent que bien peu de lumière sur les sentiments de leurs auteurs vis-à-vis des Juifs. Et s'il faut pour cette dernière affirmation une preuve autorisée, on ne saurait mieux trouver que la réponse de Victor-Hugo à un correspondant blessé par ces vers de *Marie Tudor* qu'il croyait être l'expression même des sentiments du poète :

« Juif qui parle, bouche qui ment
« Le mensonge et le vol est tout le Juif

Paris, 7 janvier 1878.

Vous êtes un noble esprit et un généreux cœur; pour rien au monde, non honorable et cher concitoyen, je ne voudrais vous froisser. *Mais réfléchissez que dans Marie Tudor c'est les XVI^e siècle qui parle et non le XIX^e* Lisez les *Contemplations* et la *Légende des siècles*, vous verrez avec quelle admiration sympathique j'y parle du noble peuple de Moïse et d'Israël. *Ce n'est plus Fabiani, c'est moi* et ma pensée est avec tous ceux qui luttent et qui souffrent.

Victor Hugo¹.

¹ Lettre inédite, publiée par M. Pierre Paraf en conclusion de ses intéressants articles sur « Victor Hugo et Israël » *Univers Israélite* 1928.

CHAPITRE I

La Juive

L'Orient brillait dans les yeux et dans la figure juive d'Esther... il n'y a que les races venues des déserts qui possèdent dans l'œil le pouvoir de fascination sur tous... leurs yeux retiennent sans doute quelque chose de l'infini qu'ils ont contemplé. (Splendeurs et Misères des Courtisanes.)

§ 1. Les Juifs de Balzac peuvent être considérés comme une nation, car toute la *Comédie Humaine* leur prête des traits communs, qu'ils soient des Juifs hollandais comme Gobseck ou Magus, des Juifs alsaciens comme le baron de Nucingen, des Juifs polonais comme le docteur Halpersohn.

Les Juifs polonais sont, eux, selon Balzac, la quintessence de tout ce qu'il peut y avoir de bas, d'horrible, dans le caractère primitif du peuple.

Un petit essai inédit récemment publié par M. Bouteron¹ vient nous confirmer dans cette impression. Ecrit lors d'un voyage de Balzac en Pologne, vers 1847, par conséquent à une date où l'esprit de notre auteur

1. Lettre sur Kiew, op. cité p. 17.

était dans toute sa maturité, il contient en effet sur les Juifs polonais des phrases plus que désobligeantes. Si nous voulions être malicieux, nous pourrions attribuer la sévérité excessive de l'opinion exprimée dans cet ouvrage aux déplaisirs d'un voyage fatigant.

Mais il y a peut être aussi une opinion préconçue due à l'influence de Mme Hanska qui, en grande dame qu'elle était et vu les conditions de la vie sociale d'alors, n'a pu connaître de près que des usuriers, qui en effet ne devaient inspirer ni une grande confiance, ni une grande sympathie.

On ne connaît que peu de détails sur ce que pensait Mme Hanska des Juifs et c'est dommage, car il serait intéressant de voir jusqu'à quel point elle pousse Balzac vers l'antisémitisme.

Mais s'il suffit d'avoir étudié les mœurs de la Pologne de l'époque pour supposer qu'elle devait être une adversaire des Juifs, il n'y a qu'à parcourir telle lettre à sa fille pour constater que lorsque sa verve ironique s'exerce sur la vieille madame de Rothschild, ses oignons, son ail et ses fils, Mme Hanska ne semble pas animée d'une bien grande sympathie envers toute « l'illustre tribu d'Israël¹ ». Et elle n'a pas inspiré une grande confiance en ce peuple à Balzac qui écrit inquiet : « je suis en transes quand vous êtes par les chemins où il y a des loups et des cochers juifs² ».

1. Lettres inédites, appartenant à M. Bouteron. Nous trouvons encore en les feuilletant que leur auteur a fait cadeau de vieilles choses inutiles trouvées dans une vieille valise à Heineman « qui en sa qualité de Juif accepte les haillons avec reconnaissance » et qu'à Brody les Juifs « hurlent et crient » pire qu'à Berdyczow (1850).

2. Janvier 1837, par conséquent avant son voyage en Pologne. Il n'a donc pu voir lui-même ces cochers inquiétants et il fallut bien qu'on lui en ait parlé.

Y a-t-il eu dans le milieu où vivait Balzac, en France, des courants nettement antijudaïques ? L'antisémisme a été quelque chose de vague, d'inorganisé, un sentiment plus qu'une doctrine sous Louis-Philippe, alors que des Drumont, des Rochefort ne faisaient point encore une propagande acharnée de haine agressive. Il n'y avait pas encore de littérature antisémite. Aussi Balzac, constatant « la conquête de la Pologne par les Juifs » s'étonne de n'avoir trouvé dans aucun ouvrage de renseignements à ce sujet¹. Il y avait peu de presse et de littérature juive, alors que de nos jours le problème juif est traité tant par des Juifs que par des non-Juifs.

Le mouvement sioniste qui oblige aujourd'hui un homme qui pense à prendre position pour ou contre, existait à peine; l'affaire Dreyfus n'était pas encore venue déchaîner les passions.

Si de tout cela, il résulte d'une part que le « problème juif » n'a pu occuper Balzac, il en résulte de l'autre que notre auteur a pu rencontrer en France plus souvent un mépris, un dédain instinctif, qu'une aversion raisonnée, une haine systématique des Juifs.

§ 2. En dehors des opinions courantes, des relations juives pouvaient contribuer à l'idée que se faisait Balzac de ce peuple. Il a eu pas mal de ces relations. Il a connu le docteur Koreff² qui après avoir eu sa confiance, devient « un infâme espion³ »; il a pu emprun-

1. *Lettre sur Kiew*. op. cité p. 17.

2. v. M. Martin. *Un aventurier intellectuel sous la Restauration*.

3. Lettre à Mme Hanska, 1846.

ter à cet aventurier intellectuel quelques traits pour Halpersohn¹.

Notre auteur a connu Heine qui le séduit beaucoup, dont il admire les *Reisebilder* et les « admirables poésies », mais dont il dit aussi la vivacité française et le peu de ressemblance de caractère avec le caractère juif². Il a connu Rachel; à en croire les Mémoires publiées par M. Charles Léger³, Balzac se se serait un jour couvert de ridicule aux yeux de la tragédienne en prétendant pouvoir jouer excellemment le rôle de Bajazet, dont il ne sut pas dire le premier mot, impatientant ainsi l'auditoire et exaspérant Rachel qui dès le début s'était montrée fort sceptique en ce qui concernait le talent scénique de notre auteur. Il est regrettable cependant d'avoir un document aussi intéressant sur quelques points que ces Mémoires et pourtant aussi peu profitable puisque M. Léger tient à nous cacher le nom de l'auteur, nous laisse ignorer par conséquent si nous avons affaire à un témoin digne de confiance. En tout cas, il est certain que Balzac avait rencontré Rachel dans le salon de Mme de Girardin, qu'il admirait quelque temps son talent, mais qu'il le jugeait plus tard amoindri par la trop bruyante réclame dont il a été l'objet⁴. Nous essayerons d'examiner plus loin s'il a emprunté à Rachel quelques traits pour ses femmes israélites.

Balzac ne semble point avoir connu intimement

1. *L'Initié*.

2. *Lettre sur Kiew; Illusions perdues*, t. III, p. 105.

3. Balzac mis à nu. Paris, Gaillandre, 1928.

4. *Lettre à Mme Hanska*, 7 avril 1843.

d'autres Juives, du moins nos recherches sur ce point ont été sans résultat. Et si l'on a raison de prétendre que trop souvent les recherches sont de bien peu de valeur en face de cette vie intérieure d'un homme dont certains aspects ne se traduisent souvent par aucun document, par aucun mot écrit, ceci s'applique moins à Balzac qu'à tout autre : d'abord à cause du tempérament expansif de celui dont la correspondance énorme montre combien il éprouvait le besoin de partager avec ses amis ses émotions et ses impressions. Ensuite à cause de la quantité même de ses lettres à toutes les femmes qui l'impressionnaient. Si l'on a découvert bien tardivement certaines relations féminines de Balzac, c'est plutôt *la nature de ces relations* qu'on éclaircissait parfois à l'aide de documents ne venant pas de Balzac¹; *leur existence* a toujours été indiquée par lui dans quelque lettre. Rien donc ne laisse à présumer qu'on puisse encore découvrir une maîtresse juive à Honoré !

Balzac a connu surtout en fait d'Israélites la famille Rothschild. Il nous a paru divertissant de rechercher ce qu'écrivit sur les membres de cette famille, Balzac, débiteur des différents Rothschild. Or, il parle très souvent des Rothschild dans ses lettres à Mme Hanska. Parfois il emprunte à l'étrangère le ton ironique qu'elle emploie si volontiers quand il s'agit des Juifs.

1. C'est à M. Bouteron surtout qu'appartient le mérite d'avoir montré sous leur vrai jour des femmes tenant dans la vie de Balzac une place aussi importante que Mme de Castries, que l'Etrangère surtout. Apologie pour Mme Hanska, Paris (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1924); Mme de Castries, *Cahiers balzaciens*, n° 6.

« Mme James (de Rothschild) — lui écrit-il en septembre 1845 — est accouchée d'un gros garçon dont
« la façon ne me paraît pas avoir coûté grand'chose
« à James. Il faut toujours que ces Juifs gagnent à
« tout ce qu'ils font et même à ce qu'ils ne font pas !...

Mais plus souvent c'est l'amertume que l'on sent dans ses propos.

Ici il lui sera impossible de finir le mois si Rothschild ne l'aide pas ; mais il faut le lui demander deux fois. Balzac aime mieux la misère et le travail¹.

Ailleurs il raconte qu'il vient de faire relier magnifiquement pour Mme de Rothschild les quatre volumes parus de la *Comédie Humaine* : la lettre de crédit va peut-être devenir nécessaire. Du reste il ne veut rien devoir à ces augustes Juifs².

En 1844, il ne veut pas aller à Frankfort parce que les Rothschild y sont. Ailleurs encore M. Rothschild ne cesse de demander à son débiteur qui travaille pourtant : que faites vous ? « Il est tout l'argent et tout l'esprit des Juifs³ ».

Tout ceci n'empêche pas notre auteur de dire dans cette *lettre sur Kiew* qui pouvait être lue par quelque Rothschild : Les Juifs en Allemagne, en France sont des gens comme vous et moi. (Par opposition à ceux de Pologne)... Le Juif y est poète comme Heine, musicien comme Meyer-Beer ou Halévy... *généreux comme les Rothschild* ».

1. *Lettres à l'E.*, février 1840.

2. *Lettres à l'E.*, janv. 1843.

3. *Lettres à l'E.*, juillet 1837.

Mais si Balzac a tenu à cette petite flatterie pour celui dont il a dit peu de bien dans sa correspondance, mais qui pour ce voyage, lui avait donné une lettre de recommandation pour 10.000 francs, il n'a pas abdiqué ses opinions en faveur de Rothschild : il affirme malgré tout que même en France, l'habileté commerciale et l'avidité du Juif ne disparaissent jamais entièrement. L'une prend des gants jaunes, l'autre se francise.

Que d'encre a coulé à propos des Rothschild. Des détails sur ces millionnaires juifs dans le *Journal des Goncourt* et chez bien d'autres, poèmes de Clovis Hugues, vers de Hugo; et pour constater le nombre d'études sur l'origine de leur fortune, il suffit de consulter les catalogues de la Bibliothèque Nationale.

Presque tous les contemporains de Balzac consacrent dans une lettre ou dans une œuvre des remarques aux Rothschild; beaucoup, dont Balzac, ont voulu voir en eux l'esprit même du peuple juif, un symbole : on les traitait tous, James, Edmond et d'autres comme un seul homme, comme si chacun d'eux ne pouvait avoir une individualité propre. Et sans voir la profonde misère du peuple juif des divers pays, on a considéré un peu tous les Juifs comme des petits Rothschild.

L'anarchiste Hamon est allé même jusqu'à dire que l'antijudaïsme n'existerait pas, ou du moins très peu, s'il n'y avait pas un Rothschild, synthèse de toute la haute banque¹, ce en quoi il se trompait du reste, les raisons de l'antijudaïsme étant bien moins simples

1. Cf. Bournand, *Les Juifs devant nos contemporains*.

et plus nombreuses, et ne pouvant être réduites à la seule haine des Rothschild !

Il n'en reste pas moins vrai que cette haine ouverte ou cachée pour ceux dont Waterloo a fait la fortune a pu contribuer au développement de l'antisémitisme en France. Elle a été, en tout cas, dans beaucoup de cœurs.

Mais si l'antipathie pour ces rois de la finance est commune à beaucoup d'écrivains, les avis sur la façon dont les Rothschild disposent de leur fortune sont assez partagés, les uns les avouant généreux, d'autres plus sensibles sans doute au rapport de leur charité à leur fortune les accusant au contraire d'une avarice honteuse. François Coppée, par exemple, les préfère à d'autres capitalistes et écrit, de retour d'un voyage en Algérie : « Que de
« Juifs par exemple ne ressemblent en rien à nos Israé-
« lites de France. Ce sont eux qui possèdent les plus gran-
« des fortunes d'Algérie, mais que font-ils de leur ar-
« gent ? Où passe-t-il ? Ils regardent à deux sous, ce
« sont des Juifs dans toute l'acception du terme. Au
« moins, chez nous les Rothschild dépensent-ils ce qu'ils
« gagnent, mais ici !

Il est certain en tout cas que si les Rothschild ont pu fournir quelques traits pour Nucingen¹, ils n'ont pas été les modèles des vrais avares de Balzac. Il y a de l'Harpagon et non du Rothschild dans l'avarice dans toute sa mesquinerie d'un Gobseck ou d'un Grandet.

Quant à Mme James de Rothschild l'a-t-il connue

1. Balzac lui-même fait foi de cette ressemblance : « Rothschild, c'est tout à fait Nucingen et pis », *Lettres à l'E.*, t. II, p. 276.

d'assez près pour juger de son caractère ? Et si oui, y a-t-il chez les Juives de sa création quelque chose de ce caractère ? Cela nous paraît douteux, mais ici encore les documents font défaut.

On pourrait citer d'autres connaissances juives encore. Mais comment oublier surtout ces marchands de bijoux et de curiosités, ces antiquaires de Paris, de Marseille ou d'Allemagne qui plus d'une fois firent la désolation ou la joie de Balzac.

Que de fois ses malédictions tombent sur eux ! Ne s'aperçoit-il pas un jour par exemple, qu'une petite table de porcelaine vendue pour du chinois authentique est de fabrication hollandaise ! Mais si le hasard lui fait acquérir des objets de réelle valeur, oh, alors les marchands n'y sont pour rien ; c'est lui, maître dans « l'art de bricabraquer » qui emporte de si belles victoires sur les Juifs. Mais comme ses achats ne lui valent généralement que les reproches de Mme Hanska et qu'il a toutes les peines du monde pour trouver un réacquéreur qu'il dupera à son tour, les fournisseurs ne sont jamais dans les bonnes grâces de l'amateur trop souvent déçu.

§ 3. Influence de Mme Hanska et fort probablement du milieu polonais que connut Balzac d'une part, d'autre part sa propre expérience, la défiance, la jalousie peut-être que toujours avide de fortune, il dut éprouver à l'égard d'un Juif qui était pour lui « tout l'argent et tout l'esprit des Juifs, » et pour quelques autres riches Israélites, — ses tendances politiques enfin, sinon son

éducation — tous ces éléments contribuent à former une opinion péjorative sur les Juifs. Sans être foncièrement antisémite, sans être de ceux qui ne peuvent « toucher la main aux Juifs sans avoir à la peau un frémissement de répugnance, » de ceux qui « éprouvent l'horreur physique, la répulsion de race à race, du blanc pour le jaune, du rouge pour le noir¹ », ni de ceux pour qui saluer un Juif est un sacrifice², Balzac n'a pas été, certes, un ami des Juifs.

Il ne faut donc pas s'étonner de le voir critiquer sévèrement les Israélites.

Ce qui surprend, c'est un de ses jugements que nous relevons ici, en laissant de côté pour l'instant d'autres appréciations défavorables sans doute, mais qui se peuvent soutenir. Voici cette affirmation qui paraît incompréhensible à quiconque connaît ceux qu'elle concerne : « Un Juif ne recule pas devant l'assassinat dès qu'il s'agit d'une forte somme³ ».

D'où Balzac a-t-il pu tirer cette idée qu'il exprime ici sous une forme particulièrement catégorique, mais qu'on rencontre chez lui avec quelques variations en d'autres circonstances⁴.

1 Nous empruntons tous ces termes à Zola qui définit ainsi la répulsion de certains Français pour les Juifs.

2. Un des Goncourt déclarait, paraît-il, quelques jours après avoir achevé *Manette Salomon* : Je n'aime pas les Juifs. C'est un sacrifice pour moi d'en saluer un.

3. *Lettre sur Kiew, op. cit.*, p. 17.

4. Un exemple qui ne manquera pas d'étonner ceux qui connaissent le monde des hommes d'affaires juifs. L'usurier Gobseck dit au seul homme envers lequel il est sincère : « Si l'on m'insulte je mets mon homme à bas, personne ne tire aussi bien le pistolet et l'épée que votre serviteur. On le sait ! » Gobseck ne peut être soupçonné pourtant d'avoir reçu de son éducation une idée très haute de l'honneur et de la nécessité de le défendre par l'épée. Donc ici encore le Juif est prompt à se battre.

Nous n'en avons pu découvrir aucune trace dans sa correspondance. Cette opinion étonne d'autant plus qu'on s'est toujours moqué de la peur des Juifs devant le sang; leur crainte de l'effusion du sang est proverbiale, on dit dans ce sens « peureux comme un Juif » et des anecdotes populaires à ce sujet sont nombreuses.

L'antimilitarisme des Juifs tant vanté et tant désapprouvé est encore en partie l'expression de cette horreur du sang, qui, les frères Tharaud l'ont bien vu¹, a toujours existé à travers le Talmud et l'histoire juive. Et quoi qu'ait pu dire M. Maurice Bloch sur *Les vertus militaires des Juifs*², l'opinion populaire n'avait pas tout à fait tort.

D'où Balzac a-t-il donc conclu (alors qu'en réalité il n'en est pas ainsi) à la facilité avec laquelle les Juifs tuent ou assassinent?

Serait-ce le Shylock de Shakespeare avec son insensibilité devant une opération si impitoyable qui lui aurait suggéré cette idée?

Il y eut, comme il y a encore de temps à autre des accusations de crime rituel. Mais, outre qu'il ne s'agissait pas là de conquérir « de fortes sommes », un examen tant soit peu équitable aurait révélé à Balzac l'inanité de pareilles accusations.

D'autre part cependant, nous sommes étonnés de ne pas trouver — ou à peine — parmi les griefs formulés par notre auteur contre les Juifs, une des accusations les

1. *La Rose de Saron*.

2. *Revue des Etudes juives*, t. XXXIV. Il y a également sur le même sujet des articles de M. Israël Lévy.

plus courantes, une de celles où se sont complu les adversaires de ce peuple : celle du manque d'hygiène.

Il y a bien à ce sujet quelques mots dans le *Médecin de campagne* à propos d'une famille de Juifs polonais¹. Elie Magus aura un pantalon crasseux mais époussettera lui-même meubles et tableaux. C'est tout ce que nous trouvons à ce sujet. Rien plus tard et rien dans cette lettre sur Kiew, qui est pour d'autres griefs un résumé renforcé de ce que pensait Balzac.

Gobseck est au contraire très soigné; (est-ce son origine hollandaise qui en est cause ?) les aliments moisiss trouvés à sa mort ne prouvent qu'une exaspération morbide de son avarice à ses derniers jours. Mais : « Tout était propre et rapé dans sa chambre, pareille
« depuis le drap vert du bureau jusqu'au tapis du lit,
« au froid sanctuaire de ces vieilles filles qui passent
« la journée à frotter les meubles².

Ce n'est pas sous un tel aspect qu'apparaissent les intérieurs juifs de beaucoup d'écrivains ! Les uns sont dégoûtés par l'odeur de l'ail, d'autres n'ont pu quitter une maison juive (et souvent il ne s'agit pas de familles pauvres) sans emporter de pures.

Faut-il voir dans le peu d'insistance de Balzac sur ce sujet, alors qu'il appuyait tant sur d'autres défauts juifs, une preuve d'insensibilité en la matière ? Si le portrait de Balzac qui se trouve dans les mémoires publiés par M. Léger eut été fait sans parti pris, on serait pres-

1. ... ces gens-là, ça vit dans l'ordure et ça meurt dans l'or... Belle comme une Juive quand elle se tient propre...

2. *Gobseck*.

que tenté de le croire, tant notre romancier y apparaît répugnant et malpropre. Mais l'auteur, hélas inconnu, de ces *Mémoires* semble avoir pour Balzac une antipathie qui exclut toute l'objectivité !

D'autre part, observateur sans défaillance, l'auteur de la *Comédie Humaine* ne manque pas de traiter ce sujet. Dans la *Physiologie du Mariage*, il fait dire à un mari : « le plus bel ornement d'une femme est une propreté recherchée, ses soins à cet égard ne peuvent jamais avoir d'excès ni de ridicule ». La négligence excessive du juge Popinot ou de Balthazar Claës est si minutieusement dépeinte, qu'elle semble inséparable des portraits de ces personnages. Dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, Balzac remarque le peu de propreté des Espagnols. La propreté de la Hollande nous est signalée plus d'une fois¹.

Il faut donc croire que si Balzac ne s'étend pas sur le manque d'hygiène chez les Juifs, c'est simplement que la chose lui a paru moins évidente qu'à d'autres. Toutefois, ces exceptions, que pour l'acquit de notre conscience nous avons cru devoir signaler, mis à part, les remarques innombrables et les types masculins des Juifs de Balzac prouvent qu'il reproduit en parlant des Israélites les idées les plus courantes.

« Un Juif ressemble toujours à un autre Juif » a dit Edouard Drumond². Telle devait être l'opinion de Balzac, car si différents que soient les métiers, les capacités,

1. Dans la *Recherche de l'Absolu*, par exemple et dans la *Rabouilleuse* (t. II).

2. *La France juive*, t. I, p. 23.

les goûts de ses Juifs, ils sont toujours sans scrupules, flairant le gain avec une pareille avidité, le réalisant avec une facilité égale.

« On n'a pas idée de l'avidité des Juifs d'ici : Shylock est un drôle, un innocent » lit-on dans la *lettre sur Kiew*. Jacques Collin qui a si bien connu des gens de toute espèce dit à Lucien de Rubempré dans une sorte de leçon sur l'art de vivre où chaque mot a sa valeur : « Soyez âpre comme le Juif et bas comme lui ».

Les Juifs sont de plus « extrêmement voleurs, ils sont cousins germains des Chinois en ce genre » nous apprend cette même *lettre sur Kiew* si riche en accusations. « On ne se figure pas le nombre de chevaux qui sont volés surtout dans les frontières ». Comme si ce vol n'était imputable qu'aux seuls Juifs ! Il fallait bien que Balzac eût sur eux une opinion préconçue pour se contenter de preuves aussi peu sûres.

Plus loin il nous fait part d'une expérience personnelle sur ce point. A Berditcheff « une nuée de Juifs m'assiégeaient... avec des mains avides que je repoussais à coup de bâton, car toutes voulaient manier la chaîne de ma montre pour s'assurer de son poids et de la réalité de l'or. Cette émeute de cupidité me fit frissonner. » Balzac en écrivant cela était bien romanesque ! De plus son imagination faisait tort à sa mémoire. Ne nous avait-il pas dit au cours de cette même lettre qu'il n'était nanti que de vieilles valises et de vêtements sordides. Il devait en effet inspirer une grande cupidité en cet accoutrement !

Et enfin voici les Juifs non seulement voleurs et cupides, mais hypocrites, cachant leur richesse. Le docteur Halpersohn s'étonne peu de l'ameublement riche de la chambre de Vanda après avoir aperçu le dénuelement de celle de son père : « il avait vu souvent chez les Juifs d'Allemagne et de Russie de semblables oppositions entre une excessive misère apparente et des richesses cachées¹ ». On se rappelle sur ce point un cas frappant : Gobseck, lorsqu'un voisin veut lui remettre un double Napoléon que l'usurier venait de faire tomber, préfère perdre cette pièce que d'avouer sa richesse : « A moi de l'or ! vivrai-je comme je vis si j'étais riche ?² ».

Riche, comme l'usurier juif, le médecin a « un cabinet mesquinement meublé » dont l'antichambre est fort simple. Avarice ou hypocrisie ? Elie Magus possesseur d'une immense fortune garde des dehors misérables. Ici cependant, Balzac semble attribuer ce fait à la fidélité des Juifs aux traditions.

Dans le *Médecin de campagne* à propos d'une famille juive de Pologne, c'est encore le même état de choses : de l'argent et une habitation misérable, de l'or et une vie d'indigents.

Ainsi, presque tous les Juifs de Balzac cachent leur or et vivent pauvrement, soit en apparence soit en réalité. Quand c'est une apparence, c'est l'effet de leur hypocrisie. Lorsque c'est une réalité, cela vient de leur fidélité aux traditions ou plus souvent de leur avarice.

1. *L'Initié.*

2. *Gobseck.*

Pour ce qui est de l'avarice juive, Balzac est, une fois de plus le digne émule de Swedenborg qui peuplait de Juifs son enfer des « sordidement avares¹. »

Non seulement les usuriers sont avares, mais Halpersohn, un savant, un génie qui a toute l'admiration de Balzac est « célèbre autant par ses talents que par son avarice ». Il se montre si défiant et si avare que Godefroid, envoyé de la charitable Mme de la Chanterie en a un mouvement de dégoût. Et Balzac explique ce mouvement : « il est si naturel de supposer le génie uni à la bonté² ».

Souvent, il nous parle de la haine des autres races propre aux Juifs et de leur esprit de tradition. Tantôt il constate simplement qu'ils se tiennent entre eux « com-

1. *Les Arcanes célestes*.

2. « Il est si naturel de supposer le génie uni à la bonté ! » Rien ne fait plaisir aux balzaciens comme ces phrases où l'on saisit sur le vif l'esprit de l'auteur, où l'homme nous apparaît proche, comme vivant, avec les faiblesses, les nuances de son caractère. Bien des fois, et le hasard a voulu que ce fut surtout en étudiant les Juifs, nous eûmes le plaisir de voir ainsi soudainement toute la personnalité de Balzac familier à travers une phrase. Nous lisons dans la *Lettre sur Kiew*, à propos de la race juive : « elle a conservé des traditions sauvages. Ainsi lorsque dans « une famille il se trouve un Juif privé de tout esprit de rapine, incapable de rogner les roubles, de fourber les chrétiens et qui vit dans l'oisiveté, la famille le nourrit, lui donne de l'argent, il passe pour un génie, « c'est le contraire des pays civilisés où l'homme de génie passe pour un « imbécile aux yeux des bourgeois ; mais alors le saint de la famille « juive doit lire continuellement la bible, jeûner, prier comme un fakir. Chaque mot de cette phrase nous paraît révélateur. On sent l'amertume et l'envie de Balzac, puis vient la consolation. M. Le Breton (*Balzac*, 1905) estime que de prétentieuses formules de Balzac dans le genre de celle-ci : « Il est rare qu'un homme de haute taille ait des facultés éminentes » ne signifient pas grand'chose, sinon que Balzac était lui-même petit ; M. Abraham (Balzac et la figure humaine, *Bulletin de la Société de Morphologie*, n° 1, 1928) s'y oppose et apporte des preuves. Nous pourrions en ajouter en citant des affirmations de Balzac, qui, appliquées à sa personne seraient tout à son désavantage. Mais il nous semble qu'il n'y a point de contradiction entre les deux opinions. La question est délicate, elle ne peut pas être toujours résolue dans le même sens ; il faut vraiment s'en fier un peu ici à son intuition.

me des forçats au bagne, comme des acteurs, comme toutes les races mises hors la loi; tantôt il explique « le sentiment exclusif » de ce peuple et sa haine des autres nations par « un constant besoin de conservation à travers les dangers¹ ». « La race juive est fidèle aux traditions », trouvons-nous encore dans le *Cousin Pons*.

Il y a cependant des Juifs qui changent de religion. Mais « c'est toujours le désir de solidifier d'immenses richesses qui fait tourner le juif au chrétien : le baptême est leur savonnette à vilain² ».

Sans vouloir défendre les Juifs qui se convertissent au christianisme — il y a toujours de la lâcheté à le faire quand il ne s'agit pas de convictions sincères — disons cependant qu'il y avait à cette action sous le règne de Nicolas I moins souvent « le désir de solidifier d'immenses fortunes » (ceux qui les avaient pouvaient se passer de baptême !) que la simple ambition de jouir des droits de citoyen, de pouvoir faire des études, de pouvoir habiter en dehors des limites du ghetto etc.

Il est tout de même remarquable que Balzac qui a tendance à tout expliquer, à chercher une raison plausible pour le moindre fait, n'en use pas de même à l'égard des Juifs. Bien plus, il refuse de voir les raisons évidentes qui naissent sous sa plume-: « Il leur est défendu (aux Juifs) de posséder des terres et en Russie de les affermer; ils ne peuvent que commercer et usurer, et ils usurent et ils commercent que c'est une bénédiction³ »

1. *Louis Lambert*.

2. *Lettre sur Kiew*. Rappelons que le baron de Nucingen est « fils de quelque Juif converti par ambition ».

3. *Lettre sur Kiew*.

Comment Balzac ne voit-il pas que la faute est à la loi même qui les cantonne dans ce métier qu'il reprouve. Dès qu'on envisage la question avec impartialité on en vient à la conclusion que donne par exemple la *Grande Encyclopédie* au mot Juif « régulièrement on a fait un crime aux Juifs des vices qu'on leur avait donnés, du particularisme qui était en tout ou en partie l'effet d'une législation restrictive. »

Citons encore Zola qui, malgré le titre partial de l'article d'où ce passage est extrait¹, n'est nullement aveuglé... « Les Juifs sont accusés d'être une nation dans la nation, de mener à l'écart une vie de caste religieuse... amour d'argent... esprit prodigieux des affaires... Et tout cela est vrai ». Jusqu'ici Balzac approuverait. Continuons. « Seulement, si l'on constate le fait, il faut l'expliquer ». Puis après avoir montré qu'ils sont haineux parce qu'on les a frappés, injuriés, isolés, abreuvés d'injustice et de violence, l'auteur poursuit : « Surtout on leur a dédaigneusement abandonné le domaine de l'argent, qu'on méprisait, faisant socialement d'eux des trafiquants et des usuriers ». Voilà où Zola se montre plus analyste que Balzac².

Pour en revenir à l'esprit de tradition et à la haine des autres peuples chez les Juifs, cela ne semble pas chez notre auteur dépasser les limites des affirmations abstraites et ne s'applique guère à ses propres personnages Gobseck en effet prétend que la morale étant

1. *Pour les Juifs*, *Figaro*, 16 mai 1896.

2. Nous trouvons dans *L'Israélite*, roman bien caractéristique pour la « première manière » de Balzac, une appréciation plus impartiale sur le même sujet (Michel Lévy 1866, p.19). Est-ce que Balzac n'avait point subi encore certaines influences ?

différente dans chaque pays « pour qui s'est jeté forcé-ment dans tous les mondes sociaux, les convictions et la morale ne sont plus que mots sans valeur ». Voilà qui ne ressemble pas au raisonnement d'un traditionaliste juif. Halpersohn est « Polonais en Pologne, Parisien à Paris ». Il est de plus communiste et révolutionnaire ce qui encore s'accorde mal avec un esprit talmudiste.

Cependant un tableau bien sombre, bien déplaisant se reconstitue par la réunion des généralités de Balzac touchant les Juifs — encore s'en faut-il de beaucoup que nous les ayons toutes citées — et la confrontation des types d'hommes israélites de la *Comédie Humaine*.

§ 4. Voyons comment le tableau prend des tons plus chauds avec les femmes juives, comment Balzac, qui accuse les Juifs de ruse, d'avidité sans bornes, de malhonnêteté, attribue le désintéressement le plus noble à une femme d'origine juive, Mlle de Villenoix, et comment il peint en Esther, la courtisane, le dévouement le plus absolu. Et même chez ses Juives de moindre importance, et moins idéalisées telles que l'actrice Josepha¹ et Judith Renard qui apparaît incidemment dans le *Médecin de campagne* on chercherait en vain trace d'avidité ou l'hypocrisie.

Appartenant à une famille à propos de laquelle tout le mal qu'on dit des Juifs a été dit par Genestas, Judith Renard s'y trouvait selon une expression du brave colonel « comme un napoléon tout neuf dans un tas de gros sous² ». Lorsque tous les membres de sa famille

1. *La Cousine Bette*.

2. Cette comparaison rappelle celle de Mme de Berny disant de Balzac qu'il était venu dans sa famille « comme une fleur venue sur le fu-

ont disparu « comme des rats » devant les cosaques. Judith seule attendait, fidèle, le retour de son amant. Celui-ci mort, Genestas, ami du défunt s'occupe fraternellement d'elle; puis quand Judith a un enfant de son amant et qu'elle est très malade, Genestas lui propose de l'épouser. La jeune femme mourante, tout au désir de laisser à son enfant un nom et un père trouve encore la force de s'habiller, de faire les cérémonies d'usage, de signer des papiers. Puis elle meurt laissant un fils qui hérite de sa mère « tous les caractères de la beauté juive polonaise » qui a comme elle de beaux yeux spirituellement mélancoliques. Voici comment celui qui l'épousa la veille de sa mort définit Judith : « Ça avait 17 ans, c'était blanc comme neige, des yeux de velours, des cils noirs comme des queues de rats, des cheveux luisants, touffus, une créature vraiment parfaite. »

Rien de très frappant en cette belle Juive. Mais rien non plus qui rappelle le caractère, avilissant pour Balzac, de sa race.

Josepha Mirah, une Juive française, perdue dans la multitude de personnages de la *Cousine Belle*, n'est pas une héroïne de premier plan. Cantatrice célèbre elle est douée d'un talent véritable.

Maîtresse de Crevel d'abord, du baron Hulot ensuite elle trouve finalement en le duc d'Hérouville un protecteur fidèle.

Mme Hulot qui souffre, vient chez la cantatrice pour avoir des nouvelles de son mari. Josepha la reçoit avec

mier » ou qu'il était un « œuf d'aigle couvé chez les oies » (*Lettres à l'E.*, t. II, p. 311; *Revue des Deux Mondes* 15 mars 1920). Le « Napoléon tout neuf dans un tas de gros sous » est certainement inspiré par la *Dilecta* à moins que celle-ci n'ait fourni elle-même cette dernière expression.

bonté et pitié, avec une humilité excessive à notre avis, mais que Balzac se complait à décrire pour montrer une fois de plus le fond généreux d'une courtisane. Le respect que témoigne la cantatrice à une « vertu vraie » est d'ailleurs quelque chose de particulier à Josepha. Rappelons-nous avec quel mépris Aquilina, la courtisane Piémontaise parle des femmes vertueuses. Josepha a cependant un amour et un goût exquis propres aux courtisanes et aux actrices et que n'ont pas les bourgeoises de Balzac.

En courtisane encore, elle accueille avec mépris l'amant dédaigné. Mais si les railleries de Josepha ont accompagné la visite de Hulot délaissé pour d'Hérouville, elle a su plus tard recevoir avec compassion et générosité l'incorrigible baron, malheureux et délaissé à son tour.

Josepha presque toujours généreuse et quelquefois ironique; elle est tour à tour sceptique et émue. Elle est capricieuse, vive, pleine de gaieté. Elle est spirituelle, bien que peu instruite, elle aime à citer des vers... Il serait arbitraire de voir dans tout ceci des traits propres uniquement aux Juives. Josepha est surtout une femme au tempérament d'artiste; sa situation sociale l'emporte sur son caractère national. Elle même revendique cependant sa religion, sans avoir eu, toutefois, à en souffrir.

En promettant à Mme Hulot de lui ramener le baron disparu : « attendez quelques jours, dit-elle, et vous le verrez, ou je renierai le Dieu de mes pères; et pour une Juive voyez-vous, c'est promettre la réussite ».

Fait à remarquer chez une héroïne balzacienne, Josepha n'aime personne. Elle n'a jamais fait de folies par passion; elle n'appartient pas au groupe si riche de grandes amoureuses de Balzac.

Elle est même assez sceptique sur ce point, et croit difficilement au grand amour. Elle ne veut pas prendre part à une discussion sur la passion sous prétexte qu'elle n'a pas fait faire relache à l'Opéra pour « travailler » dans un salon. Et lorsqu'on objecte qu'il s'agit de discuter sur l'amour véritable, elle répond « connais pas » « mot qui fut sur ses lèvres tout un poème. » Elle fait ensuite une revue des assistants, affirmant en termes spirituels qu'aucun d'eux n'a aimé réellement, du Tillet ayant une caisse sous sa mamelle gauche, Léon de Lora y ayant son esprit, un troisième un portefeuille ministériel etc. Elle admire cependant la nature véritablement amoureuse de Montès de Montejanos et y est sensible. D'ailleurs tout son être accuse moins une personne incapable d'aimer, que quelqu'un à qui il n'a pas été donné de connaître le grand amour.

Le personnage de Josepha n'a pas le caractère d'unité, propre à beaucoup de héros de notre auteur. On ne lui connaît aucune passion de quelque sorte qu'elle soit, elle ne tend vers aucun but qui l'occupe exclusivement; elle n'est pas, en un mot, ce qu'on considère habituellement comme un personnage balzacien type¹. Physique-

1. Il nous semble d'ailleurs qu'on a exagéré à plaisir la prétendue simplicité des caractères balzaciens. Paul Flat (*Essais sur Balzac*) pouvait encore avoir raison de dire que Balzac a *peu* de personnages complexes. Mais M. Stephan Zweig, bien que critique d'une grande pénétration, été au delà de la vérité en affirmant que l'auteur de la *Comédie Hu-*

ment elle ne présente pas une figure aussi nette d'Israélite que Esther van Gobseck par exemple. Son physique d'ailleurs est peu étudié. A peine quelques remarques dispersées sur ses cheveux noirs... On a souvent parlé des longueurs de Balzac; certes, il y en a chez notre auteur. Mais on a une telle coutume de voir chez lui des portraits étudiés de personnages, que l'omission de détails dans un portrait de femme n'est pas sans étonner un peu et sans produire l'effet de quelque chose d'incomplet. Nous savons cependant que Josepha est belle, Mme Hulot est enchantée du charme de celle « qui ressemble à une Judith ». Si donc Balzac a voulu que Josepha sans contredire ses opinions restât un peu en dehors du type créé par lui et que nous aurons à étudier, il a du moins voulu que son physique rappelle son origine. Un rapprochement s'impose presque, lorsqu'on songe à cette héroïne. La célèbre cantatrice est-elle la tragédienne déguisée ? Rachel a-t-elle servi de modèle pour Josepha ? Pour le physique, les descriptions des contemporains que nous avons soigneusement rassemblés ne nous ont été d'aucune utilité, à cause du peu de détails sur le physique de Joespha. Il est certain d'ailleurs que Rachel n'était pas une beauté et par conséquent les portraits des Juives de Balzac si parfaitement belles ne sauraient être inspirés par elle.

Il y a pourtant des ressemblances, favorables à notre hypothèse et qui nous ont frappé tout d'abord.

maine « ignore les types mixtes » (*Drei Meister* Leipzig, 1927). Seul, M. André Bellessort distingue justement chez Balzac des types « classiques » comme Goriot, et d'autres Rastignac par exemple, plus complexes, plus divergents.

Dans toutes les biographies de Rachel revient un même détail : c'est l'avocat Crémieux qui corrigeait selon les uns, qui écrivait à lui seul, selon d'autres, les lettres de Rachel, incapable de les rédiger elle-même¹. L'orthographe d'une lettre de Josepha à Mme Hulot trahissait la collaboration du duc d'Hérouville. Les dates concordent. En 1846, date de composition de la *Cousine Bette* Rachel avait 25 ans, et le fait était déjà notoire. Autre circonstance : on sait que Rachel non seulement ne cachait point, mais professait son attachement à sa race et à sa foi. Même trait légèrement atténué, chez Josepha Ceci ne veut pas dire, bien entendu, que celle-ci soit le portrait même de Rachel; et établir un parallèle entre le tempérament assez froid de Josepha et le tempérament trop froid pour beaucoup de Rachel, « froide comme l'antiquité », ou vouloir trouver à l'héroïne balzacienne, si généreuse parfois, l'avidité que l'on prêtait à Rachel, serait bien risqué.

Donc sans pousser plus loin ce rapprochement, convenons simplement, qu'il y a quelque chose de Rachel dans Josepha.

Combien plus émouvante que la cantatrice est une autre fille d'Israël, celle que nous fait connaître l'*histoire intellectuelle de Louis Lambert* :

Mlle de Villenoix ! Une figure si belle et qui cadre bien avec toute l'ambiance de *Louis Lambert*. Un attrait de poésie et de mystère accompagne cette femme

1. Voir par exemple le livre de M. Barthou sur Rachel.

qui a pu pour ainsi dire épouser la folie de son bien-aimé, qui a su en tout cas la comprendre, l'expliquer, consacrer sa jeunesse à un homme qui après l'avoir aimée a perdu la raison. Pauline au tempérament nerveux a certes maintenant une patience d'ange, et une délicatesse émouvante : n'en faut-il pas pour se consacrer ainsi à un aliéné ?

Le sentiment puissant de Pauline « dépasse les plus belles inspirations d'amour et ses dévouements les plus beaux ». Balzac le fait entrevoir avec admiration, fier d'avoir créé un dévouement plus parfait que celui de Mlle Dupuis qui avait eu elle, au moins le souvenir de quelques années de bonheur¹.

Pauline est la seule femme qui non seulement comprenait² et aimait la créature surnaturelle que fut Louis Lambert, mais qui fut d'une sensibilité aussi forte que la sienne, qui eut une nature aussi émotive. Quand elle eut consacré des années à assurer maternellement le bonheur quotidien du malade, Louis mourut dans ses bras. Elle fit mettre sur son tombeau une simple croix de pierre, sans nom, sans date. La dernière phrase du roman est une pensée pour Pauline : « Mlle de Ville-

1. Dans les *Marana*, Balzac compare l'amour violent d'une prostituée avec celui de Mlle Dupuis pour Bolingbroke.

2. Il suffit de lire attentivement tout ce qui concerne Pauline pour s'assurer de la parfaite harmonie de son tempérament avec celui de Louis, et du fait qu'elle comprenait toutes les nuances de son âme de poète et de philosophe. Nous trouvons cependant dans l'*Histoire des Œuvres de Balzac* de Lovenjoul l'indication d'un court passage qui a disparu et qui se trouvait dans une première édition. Il s'agit de Pauline qui notait les belles pensées de Louis Lambert et Balzac ajoutait : « en aidant toutefois sa mémoire, car elle ne prêtait aux paroles de Louis que l'attention de la femme aimante et n'en soupçonnait ni le sens ni la portée ». Balzac a compris, il faut croire, combien ceci cadrerait mal avec le portrait qu'il nous donne lui-même de son héroïne.

« noix aurait bien eu le droit d'inscrire sur cette croix
« les noms de Lambert en y indiquant les siens. Depuis la
« perte de son mari cette nouvelle union n'est-elle pas
« son espérance de tous les jours ? Mais les vanités de
« la douleur sont étrangères aux âmes fidèles. Ville-
« noix tombe en ruines, la femme de Lambert ne l'a-
« bite plus, sans doute pour mieux s'y voir comme elle
« y fut jadis. Ne lui a-t-on pas entendu dire naguère :
« J'ai eu son cœur, à Dieu son génie.

Pourquoi Balzac a-t-il voulu que la femme adorée par son héros d'élection, adorée d'un amour si ardent qu'il a « incendié le cerveau de Louis », que celle qui a été « de son ciel » ait été d'origine juive ? Un simple souvenir ? Lequel ? Si Louis est presque tout à fait Balzac, Pauline n'est-elle pas un peu Mme de Berny ? Et si oui, comment expliquer l'origine juive de Mlle de Ville-noix ? Balzac voulait-il que la femme aimée de Louis fût comme lui-même isolée en quelque sorte de la société, qu'elle ait comme lui souffert des préjugés des autres ? C'est là fort probablement une des raisons pour lesquelles Balzac lui attribue une origine israélite. Mais s'il avait eu une antipathie profonde pour les Juives, il aurait pu choisir un isolement dû à une autre circonstance. Esther d'ailleurs, cette autre création touchante, qui n'a pas elle, une vie retirée n'est-elle pas encore la fille d'une Juive¹ !

Les hasards de la naissance ont jeté la belle Esther van Gobseck dans la prostitution. M. Paul Flat constate

1. Nous ne parlerons pas ici de la *Belle Hollandaise* Sarah, mère d'Esther, qui n'intervient qu'indirectement au cours de la *Comédie Humaine*.

avec raison qu'elle ne présente de la fille « ni l'âpreté d'instinct qui depuis la constitution de l'homme en société a régi cette dernière, ni la vulgarité acquise en ces accouplements d'un jour..., ni l'ignorance des notions élémentaires de la morale¹ », et conclut justement qu'il faudrait la ranger parmi les « femmes malheureuses », plutôt que de la faire entrer dans le groupe des courtisanes de Balzac. Mais quelle transformation fait en elle la naissance de l'amour ! Que de belles pages, touchantes et poétiques elle inspire à Balzac ! Dans les *Splendeurs et misères des courtisanes*, ouvrage qui n'est pas de la meilleure veine de l'auteur, simple roman feuilleton par moment, la figure de la courtisane amoureuse ressort, belle, noble, généreuse.

Toute la vie d'Esther, depuis que Lucien lui apparaît, n'a qu'un but : le bonheur de son amant. Pour lui elle redevient vertueuse au point de souffrir terriblement, elle qui, à 17 ans « avait lampé la fortune de deux Anglais, d'un Russe et d'un prince roumain », lorsque le bonheur de Lucien exigea qu'elle fût la maîtresse du baron de Nucingen.

Adroite, elle déploie alors toute la ruse dont elle est capable pour n'être qu'officiellement l'amante du baron.

Lorsqu'elle voit qu'il faudra tout de même se donner à cet homme, elle décide de s'empoisonner. Et après cette funeste résolution, elle retrouve certains traits de la courtisane, mais ennoblis, car c'est pour Lucien qu'elle les retrouve. Elle redevient sûre d'elle-même, elle sait tirer du baron amoureux le plus d'argent possible, tout

1. Paul Flat, *Essais sur Balzac*.

cela afin que Lucien puisse épouser une autre femme !

Puis, geste que Balzac veut émouvant, après s'être donnée à un homme par amour pour Lucien, après avoir décidé de mourir par désespoir de s'être donnée à cet autre, la Torpille se juge encore indigne de recevoir les caresses de son bien-aimé, le repousse avec respect et horreur et lui dit de la baiser au front.

On a douté de la vérité psychologique du personnage d'une courtisane aimant avec un tel don de soi-même. Il faut avouer cependant, même si l'on considère cette peinture comme exagérément romanesque, qu'il y a dans cette analyse de l'amour d'une fille des traits d'une éternelle vérité.

La courtisane amoureuse n'est d'ailleurs pas une pure invention de Balzac et à travers l'histoire tout comme dans la littérature on ne serait pas en peine d'en trouver maints exemples. Et si la Dame aux Camélias, si bien d'autres courtisanes aimantes de la littérature française ou autre sont postérieures à Esther, n'y avait-il pas à l'origine de cette création balzacienne Manon Lescaut qui malgré ses alternatives de désordre et de fidélité peut être rangée parmi ces courtisanes, et, modèle plus ancien, mais dont Esther descend en droite ligne, la *Courtisane Amoureuse* dont La Fontaine dit si joliment :

...ce que la belle avait
Pris et donné de plaisirs dans sa vie
Compter pour rien jusqu'alors se devait
Pourquoi cela ? Quiconque aime le die.

Les courtisanes amoureuses de Balzac attestent moins le romanesque de son esprit qu'elles n'expriment une certitude, logique selon lui, que la femme étant faite pour aimer, l'amour doit naître également en la courtisane

qui alors s'accroche à cet amour plus que toute autre femme. Cette certitude d'ailleurs s'accorde bien avec toute la conception qu'a eue Balzac de la vie.

Pourquoi notre auteur a-t-il fait de la Juive Esther une courtisane ou si l'on préfère, de cette courtisane une fille d'origine juive ? Que Josepha Mirah ait eu de nombreux amants, cela se comprend si Balzac pensait à Rachel. Mais Esther ?

Il est frappant d'ailleurs de voir combien il y a de courtisanes parmi les héroïnes juives de la littérature française. Cette tradition se poursuit jusqu'à nos jours et M. Pierre Benoit fait de son Agar une femme facile¹. Faut-il y voir la simple constatation d'un fait ? Quelques antisémites pour prouver que ce sont les Juives qui de l'aveu même des Juifs fournissent le plus fort contingent à la prostitution des grandes capitales, ont aimé à citer ce passage qui se trouve dans *Les Archives Israélites* de 1867 : « Depuis un quart de siècle, et nous ne pouvons choisir une date plus éloignée, les moralistes se demandent avec raison : d'où vient que dans toutes les grandes villes d'Europe on remarque parmi les femmes de mauvaise vie un plus grand nombre de juives que de chrétiennes. Cette question est malheureusement motivée, car à Paris, à Londres, à Berlin, à Hambourg, à Vienne, à Varsovie et à Cracovie, dans ce qu'on est convenu d'appeler le demi-monde, sur les places publiques et même dans les maisons de prostitution, on rencontre plus de juives que de chrétiennes en tenant compte de la proportion qui existe entre ces deux populations ».

1. *Le Puits de Jacob*.

Nous avons voulu vérifier cette assertion, mais, chose étrange, l'indication des dates, des pages, était partout fausse et nous ne trouvâmes l'article cité qu'à grand' peine. Or, il ne s'agit pas d'une étude de la prostitution, mais d'un article de propagande pour une maison de refuge pour les femmes israélites. Il faut accorder à l'article une part d'exagération : il s'agissait d'en appeler à la générosité et à la pitié des Juifs pour la création de cette maison. Il est amusant de noter que cette naïve ruse des solliciteurs a fourni contre les Juives un argument aussi décisif. Si le fait est considéré comme certain par l'auteur de l'article, il ne donne aucune statistique à l'appui, pas plus que n'en donnent Bournand, Drumont et d'autres antisémites qui, par conséquent, ne peuvent être considérés comme des historiens sérieux¹.

La difficulté d'établir des statistiques en cette matière n'échappe d'ailleurs à personne, d'autant plus que la confession n'est pas partout demandée et qu'un petit pourcentage de ces femmes figure seul sur les registres de l'état civil. Quant à Balzac, il a peut-être sur ce point suivi la mode. Esther van Gobseck et Josépha Mirah sont des courtisanes, bien que cette dernière ait une situation sociale de cantatrice. Le groupe de courtisanes d'ailleurs est nombreux chez Balzac; toutes ses actrices, danseuses, cantatrices, avec ou sans talent, choisissent leurs amants riches et influents et Balzac présente cela comme un fait plus naturel que hideux. C'est seulement quand elle a adoré un homme qu'Esther a compris ce qu'il y

1. Nous nous expliquons difficilement le grand succès de la *France juive*, livre où le parti pris éclate; c'est à peine si quelques observations justes s'y mêlent à des affirmations tout à fait absurdes et à d'inadmissibles déductions.

avait d'immoral dans sa vie antérieure. Remarquons encore que si Esther était une courtisane, c'est que Balzac voulait nous montrer l'embellissement d'une âme, produit par l'amour. Du jour où elle a aimé, Esther n'a plus été, nous l'avons dit, qu'une femme malheureuse.

Les situations les plus dramatiques naissent sous la plume de Balzac : la pauvre Esther dont la grâce et la tendresse désarment les hommes les plus durs, n'est qu'un instrument dans les mains de l'impitoyable fascinateur Vautrin qui la sacrifierait sans l'ombre d'un scrupule si cela présentait le moindre avantage pour Lucien, son protégé. Un danger constant plané ainsi sur la vie d'Esther, victime de son amour. Celle que Balzac dote quelque part de force¹ est pourtant bien faible en face du cruel *Trompe la mort*.

Esther est bien différente de Pauline. Tandis que l'une a été capable de comprendre les conceptions métaphysiques de Louis Lambert, l'autre, nature plus simple, manquait même d'instruction élémentaire tout en étant parfois étincelante d'esprit. Cependant l'une et l'autre sont pieuses et enclines au mysticisme. Esther qui grandit sans religion devient catholique, Pauline l'a toujours été; elles ont toutes deux une foi ardente en l'au-delà. Esther a des élans religieux et sa pose de Madeleine repentante, lorsque après avoir tenté de se suicider, elle s'agenouille devant une Sainte Vierge en plâtre, reste inoubliable. Pauline est pieuse. Elle tient à se marier légitimement avec Louis, ce qui fait dire au poète : « Pourquoi veux-tu que notre bonheur qui ne ressem-

1. Nucingen trouve de la faiblesse où il a vu de la force, quand on lui présente une Anglaise à la place d'Esther.

ble en rien à celui des autres, se conforme aux lois du monde ? Mais j'aime trop tes milles pudeurs, ta religion, tes superstitions pour ne pas obéir à tes moindres caprices. »

Josepha est Juive et croit au Dieu de ses pères; à Pauline, Balzac n'a pas donné cette religion dont il croyait les rites si barbares; Esther nous l'avons rappelé devient catholique. Faut-il considérer la foi chrétienne qu'acquiert Esther comme une amende honorable faite par Balzac artiste, charmé par cette Juive, à Balzac partisan de la religion catholique, apostolique et romaine ? Ne s'agissait-il pas surtout de montrer — effet frappant — comment l'athée, l'anarchiste qu'était Vautrin a su faire par calcul une chrétienne d'Esther ? Ne s'agissait-il pas également de situer ces jolies scènes du couvent ? Quoiqu'il en soit, toutes les Juives de Balzac ont « une religion » et cela est pour notre auteur un charme féminin de plus.

Mlle de Villenoix et Esther ont toutes deux un tempérament nerveux, irritable, elles sont toutes deux naïves et sensibles, Pauline cependant est de beaucoup moins passionnée qu'Esther.

Les femmes juives sont-elles passionnées ? Quels sont en général, chez elles, les caractères de l'amour ? Nous avons recueilli à ce sujet des témoignages dont nous nous contenterons de citer quelques-uns. Edouard Drumont pense que les Juives sont étrangères aux passions violentes qui troublent si souvent le cœur des chrétiennes. A. Cerfberr de Médelsheim au contraire prétendait que le malheur des beautés juives et l'accueil qui les fait facilement tomber et se livrer à toute la corrup-

tion de l'époque est justement le tempérament de feu qui les caractérise¹.

Quant aux héroïnes juives de la littérature, il est difficile de juger, tant les cas sont différents. Séphora Lee²mans des *Rois en Exil*² n'est ni passionnée ni sentimentale, « sans tempérament elle gardait son sang-froid partout et toujours, et traitait la passion comme une affaire. » Rubis Abramowitch de Rosny Jeune³ n'est pas sentimentale ni passionnée. A une fête, devant les désirs qu'elle sent autour d'elle « elle n'en éprouvait aucun autre que celui de mettre en valeur sa vénusté ». Lorsqu'elle trouve une amie en Thérèse il y a une scène où la Normande est beaucoup plus passionnée que la Juive, préoccupée toujours des effets esthétiques. La Juive de Rosny aîné au contraire est très sensuelle, elle est même plus passionnée que tendre et inspire une passion sans tendresse. La Rebecca de *La femme de Claude*, pour nous rapprocher du temps de Balzac, est au contraire pure et éthérée, son amour est tout de mysticisme.

Voici les paroles qu'elle prononce en quittant celui qu'elle aime, paroles qui font penser à Séraphita : « Quand la mort nous aura dégagés, vous des liens, moi des soumissions terrestres, vous me trouverez, fiancée patiente et immatérielle, vous attendant au seuil de ce qu'on appelle l'Inconnu et nous nous unirons dans l'infini... Fussiez-vous libre demain, je ne viendrais pas à vous et ne vous laisserais pas venir à moi : mon royaume n'est

1. *Les Juifs*, 1847 p. 51.

2. Alphonse Daudet, *Les Rois en Exil*, 1879.

3. *La courtisane passionnée*, 1924.

plus de ce monde; je suis l'épouse de la seconde vie. » Arrêtons-nous là; ces quelques exemples suffisent déjà pour montrer que la Juive passionnée n'est pas une de ces conventions littéraires comme celle par exemple qui à l'époque de Balzac faisait de l'Italien le passionné, violent et jaloux. L'auteur nous peint en Pauline moins la passion elle-même que les sentiments héroïques qu'elle a inspirés et les actions dont elle a été cause. Chez Esther nous assistons au contraire à toutes les agitations d'une âme amoureuse, à une psychologie fouillée de sentiments¹.

Balzac n'observe donc aucune règle immuable sur ce point, ni celle que pourrait imposer une mode en littérature, ni venant d'une appréciation personnelle préconçue. Ce qu'il y a de commun dans l'amour de ses Juives, ce n'est pas la nature physiologique et psychologique de leurs sentiments, c'est la noblesse et la pureté de cet amour et de leur âme. Car Esther, quoique ait dit le cruel *Trompe la mort* sur la fatalité qui fait que la courtisane reste courtisane, Esther amoureuse, nous y avons insisté, est pure jusqu'à son dernier souffle. Et si elle saura encore jouer le rôle d'une courtisane, elle ne le sera plus jamais. Mais où toutes deux deviennent sublimes, c'est dans leur dévouement. Le dévouement est une qualité dont Balzac gratifie de nombreuses héroï-

1. Ce terme de « psychologie fouillée » n'a évidemment ici qu'un sens relatif : elle ne nous paraîtrait plus telle après la lecture de certains romans contemporains, dont le luxe de détails peut paraître parfois d'un goût douteux. Il est du moins certain que cette abondance de détail moderne déplairait à M. André Bellessort, qui dit de Balzac : « Il montre les blessures, mais respecte le lecteur en évitant la complaisance malsaine ».

nes. Mais Esther et Pauline sont bien les plus beaux exemples d'abnégation et de courage de femmes aimantes, il n'y a peut-être que la Corse Ginevra Piombo pour les égaler. Laquelle, de Pauline ou d'Esther est plus dévouée ? Il est difficile de conclure et cependant de cette dernière, nous ne connaissons que le dévouement à son amant, tandis que Mlle de Villenoix montre toujours de l'amour pour les faibles et les malheureux¹.

Ce qui est certain, c'est que Balzac fait ressortir ces deux dévouements, qu'il nous les fait admirer avec une égale tendresse.

Il n'offre pas seulement ces Juives à notre admiration au point de vue moral ; il leur trouve un charme physique qu'il prend soin de décrire.

Le portrait d'Esther, un des plus étudiés et des plus beaux qu'ait fait Balzac est d'un bout à l'autre l'apologie de la beauté juive.

La beauté des femmes juives a été reconnue et exagérée à notre sens par beaucoup d'écrivains², on parlait de cette beauté dans les pièces de théâtre, on la décrivait dans les romans, on la chantait en poésie.

Qu'elle soit peinte avec amour ou avec haine, qu'elle soit présentée comme un être sympathique ou pervers, la Juive est presque toujours d'une beauté rare, extraordinaire. L'enveloppe invariablement belle des Juives

1. *Le Curé de Tours, Un Drame au bord de la mer.*

2. Nous trouvons cependant chez les Frères Tharaud l'affirmation que les Juives sont souvent lourdes et molles et qu'elles vieillissent très vite. Il y a encore un portrait peu flatté d'une Juive dans une pièce en stances de Baudelaire (*Œuvres posthumes, Société du Mercure de France*, p. 52) mais il faut ici tenir compte du tempérament baudelairien. L'auteur des *Fleurs du Mal* n'est-il pas toujours prompt à enlaidir par une peinture renforcée ce qui lui est le plus cher ?

a hypocritement caché pour certains écrivains des âmes laides et intéressées¹, pour d'autres, dont Balzac, elle a été l'image même de leur être intérieur.

Esther dont nous avons vu l'âme émouvante, réunit à elle seule les trente fameuses perfections décrites en vers persans sculptés et nécessaires pour qu'une femme soit parfaitement belle. Le caractère juif, biblique, oriental, asiatique éclate dans ses traits. Et Balzac d'ajouter : « Esther venait de ce berceau de genre humain (Asie Mineure) la patrie de la beauté... Sa mère était Juive.. Les Juifs quoique si souvent dégradés par le contact avec les autres peuples, offrent parmi leurs nombreuses tribus des filons où s'est conservé le type sublime des beautés asiatiques ». C'est là du reste une idée que Balzac aime à répéter : la fille du Juif Elie Magus² est « belle, comme sont toutes les Juives, quand le type asiatique reparait pur et noble en elles ».

Esther pour ne parler que de ce qu'il y a de plus frappant, avait « des cheveux qu'aucune main de coiffeur ne pouvait tenir, tant ils étaient abondants et si longs qu'en tombant à terre, ils formaient des anneaux ». Balzac, est particulièrement sensible à la longueur des cheveux, beaucoup de ses belles femmes ont de longues tresses. Mais s'il nous a parlé plusieurs fois des cheveux dont le maniement est difficile au coiffeur, nous som-

1. Les exemples de cette hypocrisie du physique sont nombreux, n'en citons que Manette Salomon au corps merveilleux; et nous retrouvons le même contraste en poésie : « La sultane favorite » de Hugo (*Orientales*, XII) la Juive adorée du Sultan, la plus belle de ses femmes, n'est-elle pas « perfide comme l'onde » ?

2. *Le Cousin Pons*.

mes pour la première fois en présence de cheveux qui font des anneaux par terre.

Quant à la couleur de ses cheveux, la question devient plus délicate. La Torpille, blonde au début¹, a les cheveux d'un noir bleu à la veille de sa mort² ! Et la couleur brune prédomine car dans le courant du roman *Nuncingen*, lorsqu'on l'introduit dans une pièce où l'on a mis une Anglaise à la place d'Esther est désenchanté de trouver « du blond où il avait vu du noir³ ». Erreur involontaire de Balzac sans doute, mais erreur que l'on peut soit admettre comme une confusion sans importance, soit expliquer en y introduisant une certaine psychologie de l'inconscient. C'est ce qu'a fait dans le *Bulletin de la Société de Morphologie* (n° 1-1928 *Balzac et la figure humaine*) M. Pierre Abraham. Il examine les situations dans lesquelles Esther apparaît brune ou blonde et veut voir dans le fait qu'elle est blonde lorsque petite prostituée lamentable, elle excite notre pitié, et brune quand elle est follement désirée par Nuncingen et en proie à l'amour de Lucien, la démonstration mathématique, pour ainsi dire, d'une loi qui régit la création balzacienne. Là, où il ne s'agit plus ni de pitié, ni d'amour abstrait, de l'amour pour l'amour, mais bien de la femme en face de l'homme, là où l'homme entre en jeu, il faut à Balzac une chevelure noire « condition nécessaire, pour que l'élan de l'homme Balzac vienne soutenir l'art de Balzac écrivain dans la peinture de la passion et dans

1. *Splendeurs et Misères des courtisanes*, t. I, p. 49.

2. *Ibid.*, p. 395.

3. *Ibid.*, p. 190.

la voix du désir mâle ». Cette explication intéressante et non dépourvue de fondement ferait plaisir au Dr Freud. Il est certain en tout cas que Balzac a été plus près de la vérité en donnant à son orientale des cheveux noirs. Toutes ses Juives du reste sont brunes et la femme de Genestas était « belle comme une Juive quand elle n'est pas blonde ».

Nous n'insisterons pas sur les mains transparentes d'Esther, sur ses beaux pieds, sur sa peau fine comme du papier de Chine. Tout ceci peut être particulier aux Juives puisque Esther a une beauté juive par excellence; mais là où Balzac attire davantage notre attention sur ce qu'il y a de juif en elle, nous citerons plus longuement.

« Esther attirait soudain l'attention par un trait remarquable dans les figures que le dessin de Raphaël a le plus artistement coupées, car Raphaël est le peintre qui a le plus étudié, le mieux rendu la beauté juive. Ce trait merveilleux était produit par la profondeur de l'arcade sous laquelle l'œil roulait comme dégagé de son cadre, et dont la courbe ressemblait par sa netteté à l'arête d'une voûte. Quand la jeunesse revêt de ses teintes pures et diaphanes ce bel arc, surmonté de sourcils à racines perdues; quand la lumière, en se glissant dans le sillon circulaire de dessous, y reste d'un rose clair, il y a là des trésors de tendresse à contenir un amant, des beautés à désespérer la peinture. C'est le dernier effort de la nature que ces plis lumineux où l'ombre prend des teintes dorées, que ce tissu qui a la consistance d'un nerf et la flexibilité de la

« plus délicate membrane. L'œil au repos est là dedans
« comme un œuf miraculeux dans un nid de brins de
« soie. Mais plus tard, cette merveille devient d'une hor-
« rible mélancolie quand les passions ont charbonné ces
« contours si déliés, quand les douleurs ont ridé ce ré-
« seau de fibrilles. L'origine d'Esther se trahissait dans
« cette coupe orientale de ses yeux à paupières turques
« et dont la couleur était un gris d'ardoise qui contrac-
« tait aux lumières la teinte bleue des ailes noires du
« corbeau. L'excessive tendresse de son regard pouvait
« seule en radoucir l'éclat. Il n'y a que les races venues
« des déserts qui possèdent dans l'œil le pouvoir de la
« fascination sur tous... Leurs yeux retiennent sans
« doute quelque chose de l'infini qu'ils ont contemplé¹...
« Après 1800 ans de bannissement, l'Orient brillait
« dans les yeux et dans la figure d'Esther².

Le portrait continue; tout est juif, tout est en harmo-
nie avec « les caractères de la période des sables ardents, »
avec les « torrents du soleil et le mirage des sables » du
désert. Et le baron de Nucingen, dont toute la psycho-
logie se trouve bouleversée par la vision d'Esther a bien
vite reconnu en elle : « *eine viguire te la Piple* ».

Moins éclatante qu'Esther, Pauline de Villenoix est
cependant d'une beauté remarquable, et ses traits, aussi
bien que ceux de Judith Genestas, de Josepha Mirah,

1. Rappelons-nous le regard de Halpersohn « qui avait l'expression piquante et curieuse des yeux du Juif polonais, ces yeux qui semblent avoir des oreilles » et constatons que lorsqu'il s'agit des hommes, Balzac oublie un peu la poésie des déserts.

2. L'origine des Juifs polonais convertis était « une tache primitive qui à la 5^e génération n'était pas encore lavée » (*Lettre sur Kiew*); l'origine juive d'Esther fait briller ses yeux merveilleux. Relevons ici encore le contraste !

d'Esther van Gobseck, « offrent dans sa plus grande pureté le caractère de la beauté juive ».

Son teint seul aux nuances brunes, mélangées de quelque filets rougeâtres n'était pas très beau et trahissait une irribabilité nerveuse. Cependant ce teint est pour certains hommes « l'indice d'une chasteté de sensitive et de passions fières ». Voici les traits particuliers à la beauté juive : des lignes ovales, si larges et virginales qui ont je ne sais quoi d'idéal et respirent les délices de l'Orient, l'azur inaltérable de son ciel, les splendeurs de sa terre et les fabuleuses richesses de sa vie ; de beaux yeux voilés par de longues paupières frangées de cils épais et recourbés. Une innocence biblique éclate sur son front. Son teint a la blancheur mate des robes du lévite. Nouvelles beautés que Balzac découvre à la Juive.

Un exemple tout à fait caractéristique et frappant vient renforcer l'image des femmes juives, descendantes des anciens Hébreux : Coralie, cette autre maîtresse du beau Lucien, Coralie qui découle de la même inspiration qu'Esther et dont la destinée sinon le caractère ressemble singulièrement à celle d'Esther, Coralie n'est pas une Juive. Et cependant, ce qui ne laisse pas d'être piquant « Coralie offrait le type sublime de la figure juive, ce « long visage ovale d'un ton d'ivoire blond, à bouche « rouge comme une grenade, à menton fin comme le « bord d'une coupe. Sous des paupières brûlées par une « paupière de jais, sous des cils recourbés, on devinait « un regard languissant où scintillaient à propos les ar- « deurs du désert. Ses yeux ombrés par un cercle oli-

« vâtre étaient surmontés de sourcils arqués et fournis, « un front brun, couronné de deux bandeaux d'ébène... « des épaules dorés..., la gorge chantée par le cantique « des Cantiques. C'était une beauté d'une poésie vraiment « orientale ». Pourquoi donc ce physique de femme de la Bible chez une fille dont rien n'indique l'origine israélite ? Serait-ce pour nous dire d'une façon discrète et voilée que la mère de Coralie avait eu un amant juif ? Les deux maîtresses ont-elles un physique de Juives parce que ce physique attirait particulièrement Lucien ? Cette hypothèse est peu probable. Balzac n'a-t-il pas cherché simplement une femme d'une beauté originale et l'idée d'un « type sublime de beauté juive » n'est-elle pas venue à lui tout naturellement ?

C'est bien la beauté juive, purement nationale, sans mélange, qui est chère à Balzac. Même quand elles ne sont que de père ou de mère israélites ou simplement d'origine israélite, ses femmes ont toutes, nous l'avons vu, un physique exclusivement juif. Ce fait curieux nous fait penser à une affirmation d'un personnage de *la Juive* de Rosny aîné. L'antisémite Sully y dit à quelqu'un : « Tu crois qu'en procédant à des alliages nous diminuons la force juive... C'est le contraire de la vérité ! Qui considère Judith Pichard comme une chrétienne et qui, malgré une charmante mère catholique, range Grendès parmi les nôtres ? *Tout métis va aux Israélites* ».

Balzac semble être, pour le physique du moins, du même avis. Ses femmes d'origine juive ont non seulement un extérieur de Juives, mais une beauté juive antique, ce qui n'est pas propre à toutes les Juives.

Le souvenir de la Bible est présent à Balzac chaque fois qu'une Juive occupe son esprit, il saisit alors toute occasion pour rappeler « le livre des livres. » Non seulement le visage ou le corps des Juives de Balzac nous vaut des souvenirs de la Bible, mais encore telle attitude, telle situation où elles se trouvent, sans compter « l'innocence biblique » de Pauline ou d'Esther.

Esther un jour est agenouillée devant le crucifix « dans la pose que le plus religieux des peintres a donnée à Moïse devant le buisson d'Horeb, pour en peindre la profonde et entière adoration devant Jéhovah ». Lorsque la maîtresse de Lucien se fait à nouveau courtisane pour arracher de l'argent à Nucingen, mais avec, au fond du cœur, un amour puissant qui la rend grande et noble malgré les apparences, « elle réalisait l'admirable fiction des contes arabes, où se trouve presque toujours un être sublime caché sous une enveloppe dégradée et dont le type est dans le livre des livres, la Bible ».

Les discussions sur la Bible dans *Louis Lambert* et ailleurs sont assez nombreuses et nous avons vu combien de fois le désert, la traversée du désert, a pour Balzac une influence poétique, est même pour lui une véritable source d'inspiration. Et comme le Raphaël de *La Peau de chagrin*, contemplant des vases et des tableaux dans la boutique d'un antiquaire sortit de la vie réelle et vit à travers les bibelots « par masses, par myriades, par générations... les Pharaons, les mythes de la Grèce et Moïse et les Hébreux et le désert... » De même que la pensée de Louis Lambert contemplant la sonorité des mots « vrai », « vol » et autres « s'élargissait, grandissait

traversait les abîmes du passé, l'étendue des âges, allait de l'Orient à la Bible et à la Grèce. » De même Balzac à l'imagination puissante revoyait à travers chaque figure de Juive, à travers un geste, une attitude, une parole, l'immense passé historique et religieux des Hébreux.

*
* *

Pour le moral, ainsi qu'on s'en souvient, Balzac a pourvu ses héroïnes juives de nombreuses qualités.

Il procède à ce propos de deux manières qui tendent au même but, soit en les dotant de vertus exceptionnelles, soit en laissant dans l'ombre des défauts que d'autres écrivains se sont complus à mettre en pleine lumière.

Les Juives de Balzac sont, on l'a vu, d'un dévouement sans bornes, elles savent s'oublier totalement dans leur amour. Elles ne calculent pas et si elles sont, fait à remarquer, membres des familles qui possèdent tous les défauts qu'on prête aux Juifs, elles ne se sont jamais, elles — et le contraste frappe — ni malhonnêtes, ni avares, ni cupides. Si Esther désire la richesse, ce n'est qu'en pensant au succès de son bien-aimé. Rappelons-nous, un exemple entre beaucoup de désintéressement, cette jolie vente aux enchères où Louis Lambert et Pauline de Villenoix firent monter de plus en plus le prix d'un poisson que leur vendait un pauvre homme. Pauline finit par en payer 150 fr. et elle n'était pas riche à ce moment-là.

Le désintéressement des Juives de Balzac est d'autant plus à signaler qu'il fait défaut à beaucoup d'héroïnes

israélites imaginées par d'autres écrivains. Nombreux sont ceux qui n'ont pas voulu pousser leur mansuétude jusqu'à nier ce caractère intéressé, cet amour de lucre, qui a toujours été attaché au caractère du Juif de la légende.

La belle Sephora Leemans des *Rois en exil* était « née dans la brocante et seulement pour la brocante; » toute jeune, elle savait à merveille « faire l'article » dans la boutique de son père; plus tard, on sait comment avec la complicité de son mari elle a fait son amant du roi d'Illyrie pour en retirer des millions. Elle l'a fait un peu aussi, il est vrai, pour un mari, auquel elle était attachée. Mais ne serait-il pas bien superficiel de rapprocher cette action sans scrupules de celle d'Esther se donnant à Nucingen et qui en meurt de douleur. Moins cupide, *La Juive* de Rosny aîné a cependant aimé l'argent d'instinct et tenait à la succession du vieux Baruch, son beau-père. Sans être tout à fait dépourvue de générosité la Rubis Abramowitch de Rosny Jeune¹ a un désir d'être immensément riche, de briller, désir qui dépasse, les ambitions de toutes ses compagnes. Et Manette Salomon cette Juive des Goncourt² qui a eu d'abord un ensemble de qualités soumises, retrouve, devenue mère, les défauts de sa race : « Des entrailles de la mère, la Juive avait jailli ». « La rapacité originelle de sa race — disent les Goncourt — de sourdes cupidités passionnées s'étaient levées des semences de son sang. » Et voilà que la Juive non seulement torture et avilit son amant, mais tue

1. *Op. cit.*, p. 53, note 3.

2. *Manette Salomon*, 1867.

son talent, abaisse son art à un métier profitable, provoque un affaissement de la conscience d'artiste chez un homme auparavant religieusement amoureux de son art.

Balzac, lui, a voulu que ses Juives n'eussent pas ce défaut de cupidité, qui passe presque universellement pour leur défaut essentiel.

Pas plus que les Juifs de Balzac, ses Juives n'ont de haine pour des hommes appartenant à d'autres religions. Même Josepha qui tient à sa foi n'est point mal disposée envers ses non-coreligionnaires. Aucun des Juifs de Balzac n'a dit d'un chrétien ce que dit Shylock à Antonio : « je le hais parce qu'il est chrétien ». Mais n'oublions pas que s'il y a parmi les Juives de Balzac des femmes de toutes les classes, elles s'agitent dans son milieu parisien ou provincial, en font partie, sont en relations constantes avec des chrétiens, aiment des chrétiens.

Dans la *Courtisane passionnée* de Rosny, une cliente juive vient dans une maison de couture, où, entre beaucoup de modèles, elles reconnaît une fille de sa race. D'instinct, les deux femmes se sourient « sorte de complicité qui transforme le monde ».

Il n'y a aucune « complicité, » aucun lien intime entre les Juives de Balzac, elles ne forment pas un monde à part. Il est donc plausible qu'aucune n'ait souffert d'aimer « un ennemi de sa race » comme a souffert par exemple la Juive de Rosny révoltée, qu'aucune ne se soit rencontrée avec cette aversion pour les Juifs que la

Rebecca de Walter Scott trouvait naturelle et pardonnait à Ivanhoe.

Les sentiments pour les chrétiens ne sont guère indiqués chez les Juives de Balzac et si aucune ne les hait, aucune non plus ne croit, telle Léa Brauntein dans *La Rose de Saron* des Frères Tharaud, ou Mme Worms-Clavelin dans *Histoire Contemporaine* d'Anatole France, tout ce qui est chrétien supérieur à tout ce qui est juif.

D'autre part, un écrivain comme Maupassant a fait d'une Juive une patriote française, sa courtisane Rachel, tue l'homme qui a osé insulter la France et les femmes de France¹. Rien de semblable chez Balzac, rien n'a été dit sur les sentiments de ses Juives envers la patrie.

D'ailleurs, il faut bien le dire, d'une façon générale, tous ces caractères de Juives sont au fond assez uniformes. Pas de traits variés, puissants, en dehors de leur amour; on ne trouve dans ses figures angéliques, idéales, entourées d'une auréole de martyre, aucune passion bonne ou mauvaise à part leur amour, la passion suprême. Ce sont des femmes éprises, qui si on les voulait considérer indépendamment de leurs combats affectifs, de leurs souffrances, des belles actions qu'elles poursuivent au nom de l'amour, ne seraient plus que des figures pâles sans personnalité. Ceci est un défaut peut-être pour nos goûts contemporains; pour Balzac c'était la preuve d'une grande inclination pour la Juive que d'avoir fait de Pauline et d'Esther des femmes au cœur magnanime.

1. Dans *Mademoiselle Fifi*. Ceci d'ailleurs est étonnant pour l'époque. C'est seulement après la guerre de 1914 que des hommes comme Barrès ont constaté le patriotisme des Juifs (1917, *Les diverses familles spirituelles de la France*).

Une sorte de gradation s'établit lorsqu'on envisage toutes les remarques dispersées que Balzac fait sur le peuple juif, puis ses hommes, et enfin ses femmes. Les remarques, les jugements abstraits, les vues d'ensemble, appliquées à une masse et non à un homme, sont en général les plus sévères et si nous nous y étions attardés au début de ce chapitre, c'était bien pour en faire ressortir toute la partialité. Sans accuser Balzac d'un antisémitisme de doctrine, elles montrent combien de préjugés avait notre auteur à l'endroit des Juifs en tant que peuple. Le second stade serait formé par les hommes israélites. Certes il n'y a pas de Juif chez Balzac qui ne serait capable de malhonnêteté et de bassesse par avidité. Mais ils ont cependant quelques traits sympathiques, on sent l'admiration de Balzac pour le génie scientifique de Halpersohn, pour le génie commercial de Nucingen. Elie Magus, marchand de curiosités, malgré son avarice et son peu d'honnêteté est de combien supérieur avec sa passion pour les chefs-d'œuvre, son amour de l'art, à d'autres usuriers, au père Leemans par exemple des *Rois en Exil* pour qui les tableaux et curiosités n'ont pas été un instant autre chose que du commerce. Et même cet affreux Gobseck n'est pas tout à fait dépourvu de sentiments humains, Derville en témoigne avec sincérité¹. Pour la troisième étape, les femmes, il est inutile d'insister, nous pensons avoir montré que tout préjugé contre les Juifs disparaît dès qu'une Juive entre en scène.

1. *Gobseck*.

§ 5 Cette distinction entre la psychologie du Juif et de la Juive est-ce quelque chose de particulier à notre auteur, est-ce un phénomène purement balzacien ? En lisant une petite brochure de Maurice Bloch sur la femme juive dans le roman et au théâtre¹, nous nous trouvons étonnés en face d'une même conclusion en ce qui concerne tous les écrivains en général. L'auteur, sans avoir pu, durant une courte conférence, apporter suffisamment de preuves et de détails, constate le singulier revirement qui se produit chez tous les écrivains dès qu'ils ne parlent plus du Juif, mais de la Juive : « le mépris fait place à l'estime, la haine se change en sympathie et la race maudite devient la race aimable entre toutes, digne d'être aimée et bien mieux encore ! digne d'être admirée, car elle a toutes les qualités et toutes les vertus ». Et Maurice Bloch se demande s'il faut attribuer ce revirement aux remords des écrivains qui après avoir dit tant de mal des Juifs témoignent des égards à leur femmes et filles pour mettre leur conscience en repos, ou si ces dispositions bienveillantes sont dues à la galanterie qui ne perd jamais ses droits en France. Questions qui ne sont selon nous qu'à demi sérieuses : la galanterie empêchera-t-elle Balzac de dire du mal des Anglaises ? La galanterie française a-t-elle épargné Rachel, qu'on a tant attaquée parce qu'elle était Juive² ?

1. Conférence faite à la Société des Etudes juives le 23 janvier 1892, publiée chez Fischbacher.

2. Que de critiques nous viennent à l'esprit pour prouver que pas un instant on n'a oublié son origine. On peut lire quelques détails à ce sujet dans le livre de M. Louis Barthou consacré à la tragédienne.

Des Français n'ont-ils pas voulu faire de tous ces défauts des traits nationaux de la femme juive et de son talent, de son immense succès « une affaire d'association nationale juive¹ ». Faut-il considérer comme « galant » un homme comme Edouard Drumont qui se prétend incapable de dire du mal de Mlle Rothschild, parce que c'est une femme, un être faible par conséquent, et dont le livre présente à chaque page des calomnies aussi odieuses qu'absurdes sur d'autres femmes juives, sur les femmes juives en général. Abandonnons donc cet argument; du reste nous ne reprocherons à personne de manquer de galanterie ou de politesse, s'il dit ce qu'il croit vrai et juste. Libre à M. Bournand de faire dans ses « Femmes d'Israël »² pendant à la *France Juive* de Drumont, de toutes les femmes des espionnes, des dégénérées, des tarées, on pourrait lui demander d'être moins partial, mais non plus galant.

Mais, au lieu de discuter les raisons d'être d'un phénomène, vérifions plutôt, s'il est aussi net que le veut Maurice Bloch. En est-il vraiment ainsi ? La femme juive dans la littérature a-t-elle été à l'abri des critiques ou des calomnies ?

« Je suis Juive, c'est vrai; tandis que Rachel est un Juif » répondait l'actrice Judith lorsqu'on lui demandait pourquoi elle médissait de sa coreligionnaire³. Voilà qui tendrait à donner raison à Maurice Bloch.

1. Les termes sont de Mme de Girardin qui, on le sait, défend Rachel. *Revue de Paris*, 1^{er} juin 1909.

2. Paris, A. Pierret 1898.

3. Mirecourt, *Rachel*. Paris, Havard, 1858.

Il y a peut être des antisémites, qui n'ont pas vu « le Juif » en les Juives. Mais si certains d'entre eux peuvent être sensibles au charme des femmes israélites, il nous semble que chez eux les préjugés contre la race ne disparaissent pas entièrement en face de la femme. La haine s'atténue peut-être, le mépris au fond reste. Et peu d'antisémites seraient d'accord avec cette singulière affirmation de Chateaubriand que les Juives ont été à jamais préservées de la malédiction qui a frappé Israël parce qu'elles n'ont pas pris part aux tourments et humiliations infligées au Christ.

C'est Shakespeare qui offre dans le *Marchand de Venise* un contraste frappant, dans le sens de M. Bloch entre un père juif et sa fille; mais combien fade, combien conventionnelle est cette figure de jeune fille. Rebecca encore de Walter Scott, cette Juive qui a paru à certains la plus émouvante de toutes les créatures féminines de l'auteur, subissant les mêmes dangers et périls que son père, se montre combien plus digne, plus fière, que Issac d'York. Celui-ci cependant bien qu'homme d'argent, a comme sa fille de la bonté et de la pitié pour les malheureux, il est « naturellement humain et reconnaissant » et adore sa fille¹.

Et si l'on examine un peu au hasard les œuvres françaises où il y a des Juifs, hommes et femmes, on verra qu'il n'y a pas toujours contraste et que le contraste n'est pas toujours en faveur de la femme. Nous

1. Ceci, soit dit en passant, est propre à beaucoup de Juifs en littérature; Shylock, Issac dans *Ivanhoe*, Daniel dans *La femme de Claude*, Nathan dans *La Juive de Constantine* de Gautier, Magus dans *Le Cousin Pons* et d'autres encore ont pour leurs filles un très grand amour paternel.

avons déjà montré à plusieurs reprises, soit en parlant des courtisanes juives, soit en traitant la question d'avidité chez les Juives, que toutes les héroïnes de cette race ne sont pas aussi sympathiques que celles de Balzac. Nous ne citerons à nouveau que celles qu'on pourra comparer avec des personnages juifs masculins des mêmes auteurs. La courtisane de Rosny Jeune sans être un personnage tout à fait antipathique, réunit des traits peu attirants, elle est souvent insensible, manque de tendresse vraie, a un amour exagéré sinon de l'argent, du moins du luxe qu'il procure. Et rappelons nous cette autre femme juive du même roman, la tante de Rubis, bijoutière, se donnant à ses riches clients afin de les retenir et passant pourtant pour la femme la plus honnête. Celle-ci vraiment inspire peu de sympathie. Alors que le frère de Rubis, cet être austère, que la souffrance de voir sa sœur « dans le mauvais chemin » mêlée à la douleur de l'amour incestueux qu'il ressent pour elle rendent à demi fou — quelle création tragique, originale, inspirant une compassion émue.

Le Daniel de *La femme de Claude* est aussi dévoué, aussi idéaliste, aussi savant, aussi digne d'estime et d'admiration, que sa fille Rebecca, « fille des éternels persécutés », est pure, chaste, courageuse, dépourvue des défauts habituels de la femme.

La Judith Fuchsanyi du *Retour de Jérusalem*¹ est peut-être moins déplaisante que quelques Juifs qui font cercle autour d'elle; mais n'est-ce pas elle plutôt que

1. Maurice Donnay, 1903.

Lazare Hoendelssohn qui incarne le mauvais goût, le manque de tact et de mesure, présentés comme des travers nationaux ?

Mme Worms-Clavelin de l'*Histoire Contemporaine* n'inspire pas plus de bienveillance que son mari, le préfet israélite. Si le baron Wallstein n'est pas très sympathique, sa sœur, Mme de Bonmont est non seulement ridicule là où les femmes de Balzac ne le sont jamais : dans son amour, mais elle est de plus fort avare. et Anatole France nous dit malicieusement, dès *L'anneau d'améthyste*, qu'elle « n'était jamais contente de payer ».

Ainsi une Juive désintéressée, noble, ne correspond pas toujours dans la littérature française au Juif odieux ou ridicule.

§ 6. En tout cas, le phénomène a chez Balzac des raisons particulières et qui s'expliquent par le tempérament, les opinions, par tout l'être de notre écrivain. Lui qui prête aux Juifs des défauts qu'on leur donne de nos jours et même des défauts dont personne n'a songé à les accuser, pourquoi enlève-t-il ces défauts aux femmes juives, les « déjudaïse » pour ainsi dire, leur donne la beauté, les entoure de poésie, leur attribue un charme ineffable, les rend dévouées, admire en elles toutes les qualités des femmes aimantes ? Balzac est en général moins sévère pour la femme que pour l'homme, mais ceci ne justifie guère un contraste aussi frappant. Faut-il risquer une explication qui ne sera qu'une hypothèse ?

Il nous semble y avoir là une sorte de dédoublement de la personnalité de l'auteur. Balzac, homme politique

n'a voulu voir dans le Juif qu'un élément nuisible, Balzac, ami de Mme Hanska et familier de son entourage, a dû nécessairement avoir quelques préjugés de plus. Mais celui qui n'a pu résister à ce qu'il y a de biblique, d'oriental, de poétique dans la femme juive, c'est le Balzac imprégné pour toujours des « émerveillements orientaux » qu'il goûta, c'est Balzac poète, Balzac sensible au charme du lointain, Balzac romantique en un mot. Balzac homme politique, ayant soin d'être « dans la note » et y étant peut-être sincèrement quand il ne pensait qu'aux questions sociales ou politiques, a pu aller dans ses affirmations jusqu'à comprendre l'aversion de l'empereur Nicolas pour ce pouvoir usurpateur et jusqu'à traiter les Juifs de « vers rongeurs ». Balzac amoureux de Mme Hanska dont l'antisémitisme ne fait presque pas de doute a pu craindre pour elle « les loups et les cochers juifs ». Mais Balzac poète démentant l'homme politique, a créé, enthousiaste Esther et Pauline.

Ainsi, contestons ou approuvons, selon notre opinion personnelle, les idées de Balzac sur les juifs. Admirens en Magus un ensemble paradoxal en quelque sorte : l'art et l'usure réunis, en Gobseck une peinture admirable et puissante, en Halpersohn quelques traits bien étudiés; admettons même que quelques uns de ces personnages soient vrais, pourvu qu'on en fasse pas un type universel de Juif¹. Mais n'oublions pas

1. Les types masculins de Juifs chez Balzac mériteraient une étude à part; personne ne l'a faite à notre connaissance, pas plus qu'on n'a examiné jusqu'ici ses femmes juives. Nous croyons pouvoir affirmer cependant qu'une étude sur Balzac et Israël ne manquerait pas d'intérêt.

que Balzac, peintre de la femme juive s'est montré souvent (trop souvent par la fameuse unité de *Comédie Humaine*, non pas pour la beauté et la vérité de son œuvre) plus homme de sentiment qu'homme politique et qu'il a su se laisser séduire par autre chose que les deux vérités éternelles, la monarchie et la religion, à la lueur desquelles il prétendait écrire.

CHAPITRE II

L'Allemande

... cette grâce peu comprise en France où nous l'appelons sensiblerie mais qui, chez les Allemandes, est la poésie du cœur, arrivée à la surface de l'être et s'épanchant en minauderies chez les sottes, en divines manières chez les filles spirituelles. (Modeste Mignon.)

§ 1. Balzac, vraiment n'a pas de chance pour ses idées politiques et religieuses. Catholique, empressé à revendiquer ce titre, il est critiqué par l'église et des dictionnaires ecclésiastiques s'avisent de le mettre à l'index. Monarchiste, il n'est guère pris au sérieux par les partisans de la royauté, et les journaux royalistes de l'époque ne marquent aucun empressement à le compter parmi leurs amis. Patriote, car il sait l'être à l'occasion, il devait déplaire encore aujourd'hui à certains dont le patriotisme peut sembler trop étroit, par la peinture qu'il fait de l'Allemagne¹.

Il est avéré que Balzac n'a pas la moindre aversion pour les compatriotes de Hoffmann, de Heine et de Goethe.

1. L'étude de MM. Bachelin et Daumesnil par exemple, sur le cosmopolitisme de Balzac, n'est pas exempte de cette étroitesse, si imparziale qu'elle s'efforce d'être.

Un docteur de Gisors disait dans *Le Rosier de Mme Husson* de Maupassant¹ : « moi je suis un Normand, un vrai
« Normand. Eh bien, malgré ma rancune contre l'Alle-
« mand et mon désir de vengeance, je ne le déteste pas,
« je ne le hais pas d'instinct, comme je hais l'Anglais,
« l'ennemi véritable, l'ennemi héréditaire l'ennemi na-
« turel du Normand.

Les sentiments de Balzac pour l'Allemagne et l'Angleterre, sont aussi différents que ceux du docteur, plus différents même, car si nous lui verrons la même répulsion pour l'Angleterre, il n'a pas pour l'Allemagne la moindre antipathie.

L'Allemagne tient moins de place dans la *Comédie Humaine* que l'Angleterre², et moins que la Russie dans la correspondance de Balzac. Mais s'il ne se livre pas à son propos, comme il le fait pour d'autres pays, à des considérations politiques si souvent fastidieuses, comment ne pas être touché, si objectif que l'on soit, par le portrait du musicien Schmucke.

L'art dramatique de Balzac nous paraît atteindre ici une puissance que le romancier n'avait pas retrouvée depuis *le Père Goriot*.

Balzac nous présente en effet un personnage d'une inconcevable naïveté, peint avec tant de force cependant qu'on oublie de crier à l'invraisemblance; un personnage capable d'attachements dont la profondeur semblerait l'effet d'une idéalisation ridicule, s'il n'y

1. 1888.

2. Balzac a séjourné plus d'une fois en Allemagne. Il connaissait Berlin, Munich, Dresde, Stuttgart, Baden, Schonbrunn et bien d'autres villes encore.

avait dans son expression des accents éternellement humains. « Enfantillages de sentimentalité », adoration « des effets naturels », et des « riens de la création », tout en lui est pour Balzac allemand — et admirable.

On s'est attaché surtout à chercher les sources des créations féminines de *la Comédie Humaine*. Il serait cependant si intéressant de savoir de quelle amitié masculine l'auteur a pu s'inspirer pour peindre les sentiments inoubliables du musicien allemand à l'égard du Cousin Pons.

Le caractère français ne s'adapte pas sans peine du tempérament rêveur, de la bonhomie naïve et exaltée, de la bonté tendre et sensible qui caractérisent un Schmucke, âme toute féminine, qui définissent précisément quelques femmes allemandes, héroïnes de Balzac.

§ 2. Rastignac, non pas l'obscur étudiant du *Père Goriot* mais l'homme arrivé de la *Peau de chagrin*, dont une rapide ascension sociale a atténué la sensibilité, décrit ainsi une Alsacienne « un peu grasse, mais charmante personne » qu'il doit épouser : Elle « lit Kant, « Schiller, Jean-Paul et une foule de livres hydrauliques. Elle a la manie de toujours me demander mon « opinion; il faut que j'aie l'air de connaître un tas de « ballades, toutes drogues qui me sont défendues par le « médecin. Je n'ai pas encore pu la déshabituer de son « enthousiasme littéraire, elle pleure des averses à la « lecture de Goethe et je suis obligé de pleurer un peu « par complaisance... Ah! si elle ne disait pas *mon anche*

« et proulier pour mon ange et brouiller, ce serait une femme accomplie.

Rastignac n'est guère l'interprète exact des sentiments de Balzac. Il n'a pas compris la poésie dont n'est pas exempte la sensibilité allemande. D'ailleurs, voici un Allemand, « homme assez ordinaire » il est vrai, qui peut-être n'a pas davantage compris ce qui échappe à Rastignac. Wilhem Schwab épouse une Allemande, Mlle Graff, fille du riche propriétaire de l'hôtel du Rhin à Paris. « J'aime Mlle Emilie, dit-il à Schmucke, depuis 7 ans. Elle a lu tant de romans immoraux qu'elle a refusé tous les partis pour moi sans savoir ce qu'il en adviendrait ».

Quant à Balzac, son opinion semble se résumer dans cette définition, qui n'est pas banale, d'une Allemande : elle avait « cette grâce peu comprise en France, où nous l'appelons sensiblerie, mais qui chez les Allemandes est la poésie de cœur arrivée à la surface de l'être et s'épanchant en minauderies chez les sottes, en divines manières chez les filles spirituelles ».

Bixiou trace dans la *Maison Nucingen* des portraits de femmes qu'on pourrait ranger parmi celles qui manquant d'intelligence ne peuvent épancher qu'en minauderies leur poésie de cœur.

Mme Théodora Marguerite Wilhelmine Adolphus de Manheim est mariée au baron d'Aldrigger, respectable banquier de Strasbourg « honnête homme mais bête » selon Nucingen. Elle n'est pas « une bonne grasse Allemande compacte et réfléchie, blanche, à visage doré comme la mousse d'un pot de bière, enrichie de toutes les vertus patriarcales que la Germanie possède, ro-

mancièrément parlant. » Non. Elle avait « les joues encore
« fraîches, colorées aux pommettes comme celles d'une
« poupée de Nurembourg, des tire-bouchons très éveil-
« lés aux tempes, les yeux agaçants, pas le moindre che-
« veu blanc, une taille mince et dont les prétentions
« étaient mises en relief par des robes à corset... le tour
« du nez se fanait et le bout rougissait, ce qui était d'au-
« tant plus gênant que le nez s'harmonisait alors avec
« la couleur des pommettes. Elle se permettait le rose,
« la jupe courte, le nœud à la pointe du corset qui lui
« dessinait la taille ».

La baronne était à 40 ans évaporée, incapable de réflexion, insouciant, égoïste. Le baron aveuglément amoureux d'elle, ses parents et ses filles qui la dorlotent enfin tous les Strasbourgeois qui la gâtent comme un enfant, en portent en partie la responsabilité. Douce et coquette elle est facile à émouvoir, mais ses émotions ne durent pas. Quand mourut son époux « la petite bergère des Alpes » faillit le suivre, tant sa douleur fut violente et vraie; mais... le lendemain à déjeuner on lui servit des petits pois et ces délicieux petits pois calmèrent sa crise. Profondément *improper* la baronne croyait l'amour « la chose la plus naturelle ». Quand ses filles allaient ensemble aux Tuileries ou aux Champs Elysées où elles devaient rencontrer des jeunes gens de leur société, la mère leur disait simplement : « amusez vous bien, mes chères filles ». Elles écrivaient à qui leur plaisait, recevaient tranquillement des lettres à côté de leur mère sans que jamais elle n'eût l'idée de s'enquérir de quoi il s'agissait. Preuve sans doute

d'un égoïsme qui ne gêne personne pour n'être pas gêné, mais aussi trait ordinaire de l'éducation allemande.

Des deux filles de la baronne mi-Allemandes mi-Alsaciennes, l'ainée, Malvina, grande et brune n'a peut-être de sa race que le mélange du raisonnable et du romanesque. Seule de sa famille elle fait preuve de bon sens. Un revers de fortune l'accable et la rend prématurément vieille alors que l'insouciant baronne conserve son air de jeune fille. Malvina est en même temps « tout âme, tout sentiment, tout expansion » et amoureuse d'un homme indigne d'elle au point de devenir naïve et laisser lire dans son âme.

Malvina la brune est la femme d'*avez-vous vu dans Barcelone*. Jamais deux sœurs ne furent plus dissemblables : la jeune Isaure, blanche comme une Alsacienne, petite, aux traits fins et délicats, a des cheveux blonds qui ruissellent « en cascades bouillonnantes » et inspirent à Bixiou une tirade contre les insolentes beautés brunes. Isaure est « une beauté de ballade allemande »¹. C'est une de ces femmes qui règnent par le défaut de force et qu'un lycéen se croit obligé de protéger. « Un amour inédit se trahissait dans la danse bavarde » de cette virtuose de la danse.

Rastignac qui conseille à un de ses amis d'être Werther heureux en l'épousant, manque de clairvoyance :

¹ Balzac avait dit, s'émerveillant d'un petit salon taillé pour une passion de 1827 : « C'était amoureux et vague comme une ballade allemande (*Peau de chagrin*, chap. XXII). Dans un laboratoire d'un savant allemand Raphaël « se crut transporté dans le monde nocturne et fantastique des ballades allemandes » (*Peau de chagrin*, chap. XLIV).

après son mariage avec Isaure, Godefroid de Beaudenord se trouve chargé d'une femme volatile « sottie comme une musique de ballet » avoue Rastignac, « bête comme une oie » selon Bixiou. Rastignac dût pleurer un peu à la lecture de Schiller pour plaire à une Allemande. Godefroid voulant épouser Isaure fut obligé d'étudier ses goûts, et de s'y conformer. Leur amour comportait en conséquence le maximum de niaiseries, des lettres les plus stupides, parfumées de mots « Ange ! harpe éolienne ! avec toi je serai complet ! » Godefroid restait après le départ de toutes les visites pour dire à sa bien aimée : « donne moi ton soulier », ce qu'elle faisait sans aucune difficulté, accompagnant ce geste d'un langoureux regard.

Isaure et sa mère, la jeune fille niaisement ingénue, la baronne évaporée, toutes deux d'une « douceur moutonne », silhouettées ici par Bixiou ne se retrouvent plus parmi les personnages familiers de la *Comédie Humaine*.

Si Balzac laisse à Bixiou, misanthrope bouffon et mordant critique, la responsabilité de sa « terrible improvisation » dans *la Maison Nucingen*, où d'autres sont encore moins épargnés que les deux Allemandes, il n'en reste pas moins vrai, que dans ces portraits, l'auteur résume tout ce qu'il a pu trouver dans son expérience, qui lui permet de présenter des femmes allemandes sinon sous un jour ridicule, du moins sous un amusant aspect.

Mais voici un aspect tout différent.

Mme Mignon, née Bettina Wallenrod Bartenstild Tustall, fille unique d'un riche banquier frankfortois,

incarne la poésie de cœur des femmes de son pays. Elle nous apparaît sous les traits d'une vieille aveugle dont Balzac veut nous conter longuement tout le passé. Jeune fille, Bettina est une beauté toute allemande. On aurait dit que cette fleur allemande s'est échappée d'un tableau d'Albert Dürer, un peintre l'avait fait poser pour une figure idéale de sa patrie.

Elle a vécu une jeunesse libre et heureuse, son père la gâtait infiniment. Ce père admirable « de l'espèce des Goriot » a, lui, le bonheur d'avoir une fille au caractère angélique. Bettina s'éprend à Frankfort du beau colonel Charles Mignon, Français d'origine provençale. Celui-ci est charmé par la jeune fille et sa fortune, le père approuve la passion de sa fille, le mariage a lieu et le jeune ménage s'installe au Havre. Alors commence une série d'infortunes. Mort de leurs deux enfants en bas âge, enlèvement et mort de la fille aînée, enfin, ruine du mari et son départ pour Constantinople où il espère reconquérir la fortune.

Tous ces malheurs agissent fortement sur l'âme sensible de Mme Mignon, une terrible infirmité lui enlève un sens, elle devient aveugle. Elle a maintenant le visage auguste des mères de famille dont la vie a été sans reproches. Sa perruque blonde, bien frisée, sied à sa blanche figure, froidie comme celles des femmes de bourgeois peintes par Holbein.

N'admettant pas l'étiquette française, elle laissait sans crainte à ses filles cette parfaite liberté dont elle-même avait joui en Allemagne. Mais cette liberté s'étant montrée fatale pour sa fille aînée, trompée par un aven-

turier, la baronne toujours indulgente et bonne, surveille maintenant de près Modeste, sa cadette, ne cessant de trembler pour son sort. Avec un sûr instinct, elle sent, la première, sa fille amoureuse. Lorsque parmi ses trois prétendants, celle-ci choisit Ernest de la Brière, la première, elle comprend et approuve ce choix.

Il est donné à cette fille de l'Allemagne qui avait tant souffert, de jouir d'un peu de bonheur à la fin de sa vie; l'art de Deplein lui rend la vue, son mari revient riche et aimant et tous deux peuvent contempler avec joie le bonheur de leurs enfants.

Des deux filles de l'Allemande et du Français, l'une Bettina-Caroline, avait le teint olivâtre, la taille espagnole, le type méridional de son père. Mais Modeste tient, au physique comme au moral, de sa mère allemande.

Bettina, séduite, enlevée, délaissée par l'aventurier Destourny avait avant de succomber inspiré à sa sœur cadette avec une terreur de l'homme malhonnête, un inconscient désir d'amour.

Marie-Modeste est, lorsque le bonheur colore sa figure, « une belle et sublime image de l'Allemagne ». Cette jolie blonde de la race « des blondes célestes », aux cheveux d'or pâle, aux yeux limpides comme des yeux d'enfant, est « une sorte de Gretchen ». Elle offre, comme autrefois sa mère, une coquette expression de la sensibilité allemande dans ce qu'elle a de plus beau. Elle a de l'Allemagne, dont la langue lui est aussi familière que le français, le goût des lectures très variées et de la musique, la naïveté traditionnelle, enfin

le grand désir d'aimer librement — qu'elle-même explique et justifie par son origine germanique. Car Modeste aime à distinguer ce qui en elle appartient à l'héritage maternel ou paternel. Par opposition aux couchers de soleil du midi, pleins d'actions héroïques, de batailles et de poèmes ardents, elle appelle « ses petits levers d'Allemagne » les matinées où une inconcevable douceur s'empare d'elle, où une sorte de paix divine et tendre lui donne l'idée du ciel.

Elle tient à la fois de l'Allemagne et du Midi de la France, dit-elle : elle a la pensée et la rêverie tudesque et dans le sang, la vivacité provençale.

Peut-être est-elle plus portée encore à cette rêverie qu'à cette vivacité.

Exaltée par les lectures qui « meublent d'images confuses cette tête sublime », Modeste ne vit que d'imagination. Elle a un culte du talent que Balzac était tout naturellement enclin à rendre touchant, elle a soif de souffrances inconnues... C'est d'un poète qu'elle s'éprend, de Melchior Canalis. Elle lui écrit une lettre dont le ton réservé contient, sans la cacher tout à fait, une vive admiration. Le poète, personnage blasé et qui ne goûte plus les admiratrices anonymes, conseille à son secrétaire, Ernest de la Brière, ému par le courage de la jeune fille, de correspondre avec elle comme s'il était l'auteur des poésies qui avaient inspiré cette lettre.

Refoulant ses scrupules, le jeune secrétaire écrit à Modeste dont il ne connaît ni le nom, ni l'origine. Les lettres, d'une absolue pureté et sincérité deviennent de part et d'autre de plus en plus exaltées. Ernest vient

à l'église du Havre, Modeste cachée sous un voile le reconnaît à la rose blanche qu'il porte à sa boutonnière. Il est bien l'homme de ses rêves. Elle lui écrit encore, lui révèle son nom, l'autorise à demander sa main à son père qui doit rentrer en France. Le pauvre Ernest au désespoir confie sa peine à Canalis. Comment avouer à la jeune fille sa supercherie ? Qui aime-t-elle ? L'auteur des lettres où celui des poésies ? Une autre complication se présente. Le père de Modeste revenait, disait-on, avec une grande fortune, trop grande pour que le jeune secrétaire puisse espérer obtenir la fille. Cette nouvelle séduit le froid Canalis : pourquoi ne pourrait-il devenir l'heureux époux, puisque c'est au poète Canalis que s'adressaient en fait les lettres de Modeste.

Le père, ayant tout appris avant sa fille, invite les deux jeunes gens au Havre et laisse à Modeste la liberté de son choix. Blessée au vif en apprenant la vérité, la jeune fille délaisse Ernest et tourne son attention vers l'authentique poète. Mais du poète, elle s'en aperçoit vite, Canalis n'a que le titre et non l'âme.

Il l'aime pour son argent et lorsque le colonel lui fait croire que sa fille n'aura pas la dote escomptée, retourne sans tarder à une ancienne maîtresse. Et Modeste accueillera Ernest. Un peu désolée d'abord d'épouser, au lieu du poète rêvé, « un homme à vertus positives, d'une moralité sûre » elle s'en consolera bien vite.

Le sujet du roman pouvait fournir le thème d'un drame poignant. Balzac a préféré s'en tenir à un récit tranquille. Modeste elle-même, toute romanesque qu'elle soit, ne manque pas de malice et même de bon

sens; son front calme n'est pas fait pour la tragédie. Il y a, dans sa physionomie vaporeuse et intelligente à la fois, une sérénité à toute épreuve. Evidemment cette sensibilité n'a rien de commun avec la sensibilité italienne, par exemple; ici le *Gemüth* règne en maître dans tout le récit, dans tout ce que pense Modeste, dans tout ce qu'elle dit, dans tout ce qu'elle fait. Un épisode de sa jeunesse en avertit dès le début de façon significative. On nous la montre jeûnant tout un carême et restant sans commettre le moindre péché pour que la Providence lui envoie au sortir de l'église, tel dimanche, un beau jeune homme digne d'elle qui la suivrait très épris et que sa mère pourrait agréer. Mais les jeux de la Providence font que ce jour il pleut à verse et qu'elle n'est suivie que d'un miséreux assez dégoûtant.

*
* *

Modeste Mignon et sa correspondance avec un poète font tout naturellement penser à Bettina Brentano d'Arnim et Goethe. Leur correspondance venait d'être traduite¹ et cet ouvrage, véritable germe de Modeste Mignon², a sur l'imagination de Balzac une action décisive. Pourtant il n'avait pas éprouvé une très grande sympathie pour la jeune enthousiaste allemande qui avait obtenu tous les éloges de la presse française. La *Revue de Paris* en faisait la George Sand allemande plus fantaisiste, sachant « écouter en elle une musique

1. Par Séb. Albin.

2. A moins qu'on ne considère comme influence première la nouvelle de Mme Hanska dont Balzac s'est servi, mais on ne sait dans quelle mesure.

mystérieuse », ce qui l'éloigne un peu de la société dont George Sand, elle, ne s'isole que pour agir plus fortement sur elle¹. L'attitude moqueuse de Balzac² est d'autant plus étonnante que le ton des lettres de Bettina, cette mystique de la musique surtout où il y a peut-être une influence directe de Beethoven était bien dans le goût de l'auteur de *Gambara* ou de *Massimilla Doni*. Bettina d'Arnim n'a-t-elle pas toute son estime parce qu'elle épouse un autre tout en aimant Goethe? Dans la correspondance des amoureux balzaciens, Ernest parle de « cette extatique qui a fini par épouser un Allemand ». Modeste répond que si elle avait été à la place de Bettina, elle ne se serait jamais mariée.

Goethe fait de Bettina une personne « rusée comme un renard³ ». Ceci amuse beaucoup Balzac. « L'espiègle Allemande » ce sont là pour lui « deux mots qui hurlent ». Plus renseigné que Balzac, un de ces contemporains, auteur de l'article que nous avons cité, attribue au père italien de Bettina Brentano l'espièglerie italienne qui perce à travers sa nature contemplative d'Allemande.

Pourquoi Balzac créa-t-il un personnage apparenté si visiblement à cette figure dont il se moquait? C'est que cette histoire vraie, si elle fut accueillie avec quelque ironie par l'homme, séduisit le romancier par l'intérêt de l'intrigue, et le séduisit d'autant plus qu'il pouvait par son expérience personnelle donner à cette

1. Louis Prévost, *Revue de Paris*, janvier 1844.

2. Voir les *Lettres à l'E.*, t. II, p. 186 quelques pages inédites sur Bettina.

3. T. II, p. 251 de la traduction française.

intrigue, croyait-il, une plus complète vérité. Modeste c'est Bettina recréée par Balzac¹.

Il y a, malgré la différence d'atmosphère de la *Maison Nucingen* et de *Modeste Mignon*, certaines analogies peut-être volontaires entre les deux familles semi-allemandes présentées dans les deux romans. Dans chacune d'elles, la mère est Allemande et le père Français. Dans chacune, l'une des deux filles ressemble à son père, l'autre garde au moral et au physique le type allemand. Les deux mères sont extrêmement gâtées par leur entourage. Les filles de l'une comme de l'autre peuvent librement choisir leurs époux.

Ces ressemblances, et quelques autres, des situations et des caractères, n'empêchent pas d'ailleurs que les gâteries de leur famille finissent par susciter, chez l'une des mères un innocent égoïsme, chez l'autre, une entière indulgence... que chez l'une des jeunes filles, c'est la sottise, chez l'autre, l'intelligence qui teinte la naïveté allemande.

Ursule Mirovet, fille d'un Français et d'une Hambourgeoise, se trouve orpheline de bonne heure. Elle est élevée à Nemours par le docteur Minoret qui a « le bonheur de voir dans cette fille de la blonde Allemande et de l'artiste français une vigoureuse vie, une sensibilité profonde. ». On se souvient de cette jeune pro-

1. Le souvenir de Goethe se retrouve jusque dans les noms propres des personnages du roman. Si l'héroïne principale s'appelait Bettina, l'intention eût été trop transparente : Balzac donne ce nom à la mère et à la sœur de Modeste. Le nom de Mignon est certainement inspiré par celui de l'héroïne de *Wilhelm Meister* à laquelle se compare Bettina Brentano. Modeste elle aussi assure son poète qu'elle sera sa *Mignon* (lettre 24).

vinciale, si bonne et si pieuse, persécutée par les parents du docteur, craignant que celui-ci ne lègue à sa chère Ursule leur légitime héritage. Ursule s'éprend de Savinien de Portenduère, mais rencontre de grandes difficultés de la part de la mère du jeune homme, qui entichée de noblesse ne trouvait pas ce mariage convenable. Tout s'arrange à la fin. Savinien de Portenduère et Ursule Mirouet forment un couple qui fait dire à quelqu'un : « c'est le plus joli bonheur que j'ai jamais vu ».

Remarquons qu'au cours du roman les allusions à l'origine allemande d'Ursule sont plus rares que pour les autres héroïnes. Cette origine est simplement signalée au début du récit : Joseph Mirouet, beau-frère du docteur, chanteur, compositeur et excessivement mauvais sujet traverse l'Allemagne. La fille d'un bourgeois de Hambourg folle de musique s'éprend de l'artiste qui l'épouse. C'est de cette union qu'est née Ursule. L'histoire une fois contée, nous n'entendrons plus parler ni de son père ni de Dinah Grollman, sa mère. Nous ne croyons pas que Balzac ait oublié son origine. Seulement il ne la rappelle pas expressément à propos de tel geste ou sentiment de son héroïne, il la laisse deviner plus discrètement que de coutume. Elle n'en a pas moins été remarquée : M. Merlan¹ dit que Balzac n'a pas donné sans intention à cette héroïne du *Gemüth* du sang germanique. M. Baldensperger la range parmi les femmes balzaciennes domi-

1. Morceaux choisis. Paris, Didier, 1912.

nées par l'image de Gretchen, et lui attribue « quelque chose de l'ingénuité de la simple héroïne goethienne² ».

Tout comme le baronne d'Aldrigger et Mme Mignon, Mme Brunner, la deuxième femme de Gédéon Brunner, fille unique d'un aubergiste de Frankfort-sur-Mein fut gâtée par ses parents. Leur indulgence et leur bonté se trouvent mal récompensées. Mme Brunner dissipe la fortune de son mari, le rend malheureux; elle est pour le fils de celui-ci une belle-mère abominable. Elle est en un mot, dit Balzac « ce que sont les jeunes Allemandes, quand elles sont méchantes et légères ». Y aurait-il donc à côté des femmes allemandes, dont on n'a pas compris la « poésie du cœur » et de celles chez qui, jointe à d'autres qualités, elle s'impose à l'admiration de tous, quelques unes qui en manqueraient totalement? « Elle fut ce que sont les jeunes filles allemandes quand elles sont méchantes et légères ». Que veut dire au juste cette phrase? Il faut avouer que Balzac abuse de ce genre de formules. Lorsqu'il dit des Anglaises que « quand elles ne sont pas belles, elles sont horriblement laides » cela peut à la rigueur être assez logique; mais quand il affirme que lorsque les Allemands candides de bonne foi, de franchise et de bonhomie se mettent à être malins et charlatans, il le sont alors plus qu'on ne l'est d'ordinaire², lorsqu'il nous apprend que quand les gens simples et droits se mettent à dissimuler, ils sont plus terribles que les

1. *Orientations étrangères chez Balzac*, op. cité p. 17.

2. *Le Père Goriot*.

autres¹ ou que « Les Génoises sont les plus magnifiques créatures de l'Italie quand elles sont belles², on y trouve à la longue moins de profondes vérités psychologiques que de commodés formules littéraires. Nous n'avons pas, vraisemblablement, autre chose ici.

§ 3. Qu'on la considère au point de vue ethnique ou social, la peinture de la femme allemande apparaît comme très variée : on y trouve des épouses et des filles de bourgeois de Hambourg, d'un baron et honnête banquier de Strasbourg d'origine allemande, d'un propriétaire de l'hôtel du Rhin à Paris, d'un banquier frankfortois; Allemandes, mi-Allemandes, Alsaciennes dont le caractère est le plus souvent tout germanique.

La *Comédie Humaine* aurait peut-être compté une peinture péjorative de plus, si, pour compléter la galerie germanique, Balzac avait fait place aux Viennoises. Avant d'aller à Vienne, renseigné par Alphonse Royer et surtout par Mme Hanska, il croit qu'on y est « bête et glouton³ »; son voyage semble l'avoir confirmé dans cette opinion. Ne serait-ce pas parce que les Viennoises veulent trop imiter les Françaises qu'elles n'acquièrent pas la sympathie de Balzac ? Elles ont, dit-il, « non pas la prétention, mais la certitude d'être plus comme il faut, plus élégantes, plus spirituelles que les Françaises⁴ ».

A côté de ce jugement porté à Vienne même, en 1849,

1. *Le Cousin Pons*.

2. *Les Fantaisies de la Gina* (voir chap. l'Italienne).

3. *Lettres à l'E.*, décembre 1834, mars 1835.

4. Lettre à Laure de Balzac, 25 juin 1849.

on trouve, dans la correspondance de Balzac, quelques appréciations particulières sur certaines femmes allemandes et quelques allusions à des amies allemandes. Il parle par exemple de Mlle Hahn¹, l'actrice à qui il fut présenté par Delphine Gay de Girardin. M. de Lovenjoul a publié le texte de l'invitation envoyée par Delphine à Balzac, le priant d'assister à une soirée où cette Allemande devait réciter des vers². La prononciation allemande est contrefaite dans ce billet. Balzac n'était pas le seul à s'amuser de l'accent qu'il donnait à Nucingen ou à Schmucke.

La comtesse de Turheim, la bonne Allemande, ou la bonne Loulou, comme l'appelle familièrement Balzac, a toute sa sympathie. Elle aime Mme Hanska et l'émeut par là jusqu'aux larmes. Et puis la tendre Loulou n'a-t-elle pas lu et relu les romans de Balzac n'interrompant la lecture que pour soupirer : *wie wahr ! wie wahr !*

Il y a, dans la correspondance de Balzac, de nombreux détails sur l'intérêt que les Allemands apportent à ses publications, ce dont il est naturellement heureux et flatté. Il était d'ailleurs persuadé que, mieux que d'autres peuples, les Allemands comprennent les écrivains, les aident à faire face aux difficultés de la vie. Nous lisons dans un projet d'avertissement pour les Chouans³ : « Les esprit généreux se livrent à l'auteur, entrent dans ses secrets, sachant que rien, même une description, n'est risqué sans but. Ils ont cette confiante patience

1. Lettre à Mme Hanska, 18 juin 1846.

2. Spoelberchde Lovenjoul, *La Genèse d'un roman de Balzac*.

3. Inédit. Collection Lovenjoul.

qui anime les Allemands et leur fait s'enquérir, souvent, à plusieurs reprises, des idées de l'auteur ». Modeste Mignon n'a pas seulement le culte du talent, mais encore avec une intuition des difficultés du travail, une « noble compatissance » pour les écrivains les plus pauvres dont elle fait ses dieux.

Il y a là, certes, des souvenirs personnels. En 1834, « les Allemands envoient des traducteurs pour avoir *Séraphita* toute chaude. ». En 1844, « l'Allemagne se coalise pour empêcher les contrefaçons et nous acheter le droit de traduire nos œuvres ». Cela donne de l'espoir à Balzac toujours en colère contre les fameuses contrefaçons. Mais une lettre d'Honoré à sa sœur Laure, nous montrera ce qui s'entendit le mieux à satisfaire son amour-propre. « Tu pars sans crier gare; le pauvre « travailleur court chez toi pour te faire partager une « petite joie, et pas de sœur ! Je te tourmente si souvent « de mes ennuis, que c'est bien le moins que je t'écrive « cette joie. Tu ne te moqueras pas de moi, tu me croi- « ras toi !... Je vais hier chez le baron Gérard, il me pré- « sente trois familles allemandes. Je crois rêver, trois « familles !... rien que cela !.. L'une de Vienne, l'autre « de Frankfort, la troisième prussienne, je ne sais d'où. « Elles me confient qu'elles viennent fidèlement depuis « un mois chez Gérard dans l'espérance de me voir et « m'apprennent qu'à partir de la frontière de France, « ma réputation commence (cher ingrat pays !). Per- « sévérez dans vos travaux, ajoutent-elles, et vous « serez bientôt à la tête de l'Europe littéraire ! De « l'Europe ! ma sœur, elles l'ont dit ! Flatteuses fam l-

« les !... Ferais-je pouffer de rire certains amis si je
« leur racontais ceci ! Ma fois, c'étaient de bons Alle-
« mands, je me suis laissé aller à croire qu'ils pensaient
« ce qu'ils disaient, et, pour être vrai, je les aurais
« écoutés toute la nuit¹... »

A travers l'ironique vivacité de Balzac, comme on le sent profondément remué par cette vision de gloire que l'amabilité ou l'enthousiasme de quelques Allemands a su ajuster à ses rêves les plus chers. C'est sans doute la douceur de tels souvenirs qui a poussé Balzac à rendre les Allemandes de la *Comédie Humaine* amoureuses des poètes, et plus généralement à aborder, avec une sympathie amusée ou attendrie la plupart de ses personnages germaniques.

Sympathie, toutefois nous l'avons vu, qui n'est point aveugle et hors de tout discernement. Ce qui fait précisément l'intérêt de Balzac, peintre de l'Allemande, c'est ce contraste entre ses sentiments propres et ceux qu'il donne à ces personnages ; c'est qu'il a présenté à la fois à ses lecteurs l'Allemande telle qu'il la voyait et l'Allemande telle qu'elle pouvait apparaître à un Rastignac ou à un Bixiou, bref à un français moyen moqueur par nature et insensible à une poésie si particulière. Que le jugement personnel de Balzac ait été déterminé dans une certaine mesure par la réaction contre cette opinion moyenne, il est fort possible.

Tel est l'esprit dans lequel Balzac aborde la peinture des femmes allemandes. Examinons maintenant de plus près ce qui caractérise ces héroïnes elles-mêmes.

1. Juin 1833.

§ 4. Jolies blondes aux cheveux bouclés, aux tailles sveltes et fines, (Balzac fera de la lourdeur qu'on attribue généralement aux Allemandes, l'apanage des Anglaises qui ont pourtant une solide réputation de minceur) les Allemandes de la *Comédie Humaine* sont des lectrices assidues de romans, se tiennent au courant de la production littéraire. Mais elles n'ont pas cette trop docte érudition que Balzac jugeait si déplaisante chez la femme¹. Il faut être Canalis, pour traiter de bas bleu Modeste qui sut si bien, l'auteur a soin de nous le dire, éviter le pédantisme. Les multiples lectures des Allemandes ne sauraient d'ailleurs constituer une culture très solide : elles sont surtout pour ces jeunes filles à l'imagination nébuleuse et exaltée, des sujets de rêveries vagues et amoureuses ; elles leur apportent les mêmes émotions que la musique dont elles sont folles à l'égal du roman.

Comment cette sensibilité sereine et naïve ne rappellerait-elle pas le rêve où Musset évoquait dévotement « quelque ange pensif de candeur allemande ».

On chercherait vainement, dans ces créations balzaciennes, l'aspiration à la profondeur de l'âme incomprise que l'on qualifiait alors en France d'importation allemande. Leur exaltation est simple comme tout en elles ; on ne les voit pas faire de « coquetteries avec l'enthousiasme comme on en fait en France avec de l'esprit² ». Leur désir « d'aimer librement » n'a certes rien qui puisse effrayer. Cette revendication signifie simplement qu'elles entendent aimer et être aimées

1. Voir chap. *l'Anglaise*.

2. Mme de Staël, *De l'Allemagne*.

d'une façon désintéressée, mais n'implique aucunement la décision de sortir à l'occasion des bornes de la légalité, ni même de passer outre aux volontés de leur famille toujours attentive et toujours adorée. Leurs rêves sont en somme assez bourgeois. Balzac soulignait d'ailleurs à quel point, en Allemagne, on a le respect des distinctions sociales et s'amuse à noter que les femmes s'y laissent complaisamment décerner le titre de leur mari : Mme la conseillère, Mme l'avocate...

Dans la « patiente Allemagne », pays « à la fois si grand et si enfant », les mœurs paisibles, l'atmosphère de bonne foi, de parfaite loyauté, ne se démentent jamais. C'est à peine si quelques individus, tel Fritz Brunner¹, exploitent la renommée de naïveté en faveur de leur égoïsme. Chez les Allemandes de France on distingue différents vestiges de leur pays d'origine : exaltation qui ne va pas toujours, comme c'est le cas pour Schmucke jusqu'à atteindre le bon sens ; naïveté et égoïsme chez la baronne d'Aldrigger ; naïveté et bonté exquise chez Mme Mignon ; naïveté et niaiserie chez la jeune Isaure d'Aldrigger ; naïveté non sans intelligence chez Modeste Mignon. Toujours le leitmotiv de naïveté, accompagné de ce que Balzac appelle « la poésie du cœur », chose indéfinie et que pourtant quelques mots prononcés par Schmucke peignent admirablement. L'Allemand se sent attiré par une grande affection vers une petite fille de Topinard, accessoiriste dans le petit théâtre où lui-même est musicien. Anéanti par la douleur à la mort de son

1. *Le Cousin Pons*.

ami Pons, Schmucke est attendri par cette fillette aux magnifiques cheveux blonds : elle a l'air d'une petite Allemande. Et le pauvre Schmucke voudrait rendre heureuse sa petite Allemande, lui préparer une vie plus facile. « *Chai gru foir dud à l'heire*, dit-il après l'avoir vue, *le chénie de mà baufre Allemagne que che n'aurais chamais tû guidder... Paris n'est bas pon bir les Allemands, on se mogue l'eux* ». Il apporte des gâteaux et des fleurs. « *Che tonne des câteaux* », dit-il avec un sourire, et depuis la mort de Pons, c'est la première fois qu'il sourit. « *Che les tonne à eine gondission... La bedide fille m'emprassera et meddra les fleirs tans ses geveux, en les dressant gomme vont les bedides Allemandes !* »

Ce geste et cette phrase, Schmucke s'y exprime tout entier. Les femmes et les jeunes filles allemandes ont, à des degrés divers, la même poésie de cœur.

§ 5. Les jeunes filles surtout. C'est que Balzac les a peintes de préférence aux femmes mariées. Cela n'a rien de très étonnant. Mais ce qui peut surprendre, c'est que la plupart des jeunes filles de Balzac qui sont restées des types de jeunes filles soient précisément d'origine allemande.

La jeune fille de Balzac ! Comme l'éclatant renom de la *Femme de trente ans* la rejetée dans l'ombre. Ne l'aurait-on pas jugée, au moins sur certains points, avec un peu trop de rapidité ?

Les jeunes filles de Balzac présentent un intérêt médiocre, parce qu'elles sont « plus agies qu'agissantes » prétendait M. Flat et d'autres l'ont redit en d'autres ter-

mes. Or, si la qualification d'« agissantes » doit évoquer des créatures pour lesquelles il n'est pas d'entraves, à qui tous les moyens sont bons pour atteindre leur but, cette épithète ne convient évidemment ni à Modeste, ni à Ursule. Cependant, remarquons que dans l'amour — puisque c'est de leur vie sentimentale qu'il s'agit surtout — l'impulsion, l'initiative vient toujours d'elles : elles aiment avant d'être aimées, voire avant d'être remarquées. Ursule Mirouet s'éprend de Savinien de Portenduère pour l'avoir aperçu d'une fenêtre, peignant ses belles moustaches, faisant sa barbe avec une grâce qu'aucun des trois barbons qui l'entouraient n'aurait pu lui révéler. Modeste Mignon aime un poète inconnu pour avoir vu son portrait, pour avoir lu ses poésies. Eugénie Grandet, alors qu'elle paraît encore fort insignifiante à son beau cousin, aime dès son arrivée à Saumur l'élégant Parisien. Aucun des jeunes gens aimés de ces jeunes provinciales n'est obligé de conquérir leur amour avec des efforts et une longue patience justifiant cette expression : les jeunes filles « agies ».

Maintenant que nous avons essayé d'apporter à cette opinion courante les atténuations qui nous paraissaient nécessaires, nous pouvons rappeler que non seulement Modeste et Ursule ont des mères allemandes, mais que la Française Eugénie Grandet elle-même est « la Marguerite de Goethe moins la faute ». Que conclure ? sinon que le caractère allemand, tel que le comprend Balzac, s'accorde à merveille avec la jeune fille de province, telle qu'il la conçoit. De même que les mœurs paisibles d'Eugénie Grandet et de sa famille ne parais-

saient à Charles comparables qu'avec celles de l'Allemagne, de même l'âme allemande où domine avec la *Schwärmerei* la faculté d'attendrissement, répond à l'âme des jeunes ingénues qui, au fond d'une province, font des rêves d'amour. Aux unes et aux autres, est départi l'ingénu charme de Gretchen. Pour les unes comme pour les autres, les lectures romanesques préparent la venue de l'amour.

Ainsi la jeune fille allemande, doit à sa nationalité d'offrir le type de la jeune fille. De même, la vieille fille anglaise devra à la sienne d'offrir le type de la vieille fille. Les vieilles demoiselles anglaises portent au plus haut point la pruderie et l'hypocrisie de leur race; et ainsi elles représenteront assez fidèlement le type commun de la vieille fille, aigrie par une vie manquée, jalouse consciemment ou non, hypocrite et prude.

CHAPITRE III

L'Anglaise

En Angleterre les femmes ne regardent jamais leurs amants. (Les Fantaisies de la Gina.)

Elle fut glorieusement Anglaise; elle nous enveloppa d'un regard plein de son mépris anglais. (Le lys dans la vallée.)

§ 1. La curiosité cosmopolite de Balzac a bien souvent attiré son attention sur la Grande Bretagne, mais il a eu pour ses habitants une aversion presque physique.

Voici d'abord une considération très générale : « Il est facile de trouver quelque chose de mieux que l'Angleterre » Balzac explique ainsi le goût des Anglais pour les voyages. (*Honorine*) Vivacité des idées, talent de conversation, génie du sous-entendu, railleries jolies et spirituelles, toutes choses qui séduisent tant en France, manquent à l'ennuyeuse Angleterre. La moquerie anglaise laisse parfois « un venin mortel dans les blessures qu'elle ouvre à plaisir ». Elle n'a rien de réellement plaisant.

Aussi aux rout anglais s'ennuie-t-on à mourir, l'esprit et l'humeur franche y font défaut.

Très curieuse est d'ailleurs l'attitude de Balzac vis-à-vis de ce qu'on désigne sous le nom d'esprit.

Selon son humeur et les circonstances, dès qu'il a lui-même subi quelque raillerie, Balzac critique l'esprit moqueur propre à ses compatriotes.

Mais quand qu'il s'agit de comparaison avec d'autres pays, Italie, Angleterre, l'esprit français devient synonyme de joie de vivre, de rire, de vie spirituelle intense; il ne blesse plus personne, car il ne s'épargne pas plus lui-même qu'il ne ménage autrui.

Il ne trahit plus de sécheresse de cœur, n'étouffe plus ni ne flétrit les sentiments; il est délicieux, supérieur, mal compris des étrangers incapables de le goûter, il est méconnu.

Si les railleries anglaises peuvent ressembler à l'esprit, elles n'ont de l'esprit français ou parisien ni la légèreté, ni surtout la gaieté. Le sérieux anglais ne supporte pas cette frivolité. Voltaire, Mme de Staël et d'autres ont souligné ce caractère. Balzac, lui, va jusqu'à une sévérité amère. Il voit dans la raillerie anglaise la marque d'une froideur et d'une sécheresse d'âme qui « froissent le cœur, humilient l'esprit » et ne créent qu'un perpétuel ennui.

Ennui que l'Angleterre veut faire partager aux autres, tant elle semble tenir à ce que le monde entier s'ennuie « comme elle et autant qu'elle¹ ».

Prétentions bien caractéristiques de la mentalité

1. *Grande Bretèche*, p. 348. Un ami de Balzac, le marquis de Custine disait que « pour complaire aux Anglais il faudrait faire de la vie un long enterrement ».

anglaise d'où tout idéalisme est absent et qui donne à chaque Anglais le sentiment de sa supériorité.

Ne veulent-ils pas « manger la France », ces richards de la Grande-Bretagne¹, « insolents comme si le globe leur appartenait ». A cette insolence nationale, à cette méprisante volonté de domination, correspond en chaque Anglais, une attitude impertinente et un désir de se singulariser qui forme avec l'hypocrisie le trait fondamental du caractère britannique.

L'hypocrisie en effet y domine; si elle est une tendance universelle, elle est en Angleterre plus accentuée qu'ailleurs et pour ainsi dire publique : elle s'étend dans les prétentions morales et religieuses comme dans la vie politique et sociale.

« Si Londres n'exerce pas en Angleterre la tyrannie que Paris fait peser sur la France, elle a quelque chose de plus horrible dans son atroce hypocrisie². » Hypocrisie anglaise : deux mots qui forment chez Balzac une expression familière; il regrette que les douanes soient impuissantes contre l'importation en France de ce trait national anglais³.

L'hypocrisie anglaise met son empreinte sur tous les aspects de la vie. Elle fait que « l'Anglais pose jusqu'en voiture publique » où il refuse de se mêler aux conversations familières des voyageurs. Elle crée surtout la prudence.

1. Les Anglais de Balzac sont immensément riches de même que ses Juifs. Notons qu'un critique anglais de la *Quarterly Review* (1833) s'étonne de trouver dans Balzac tant de héros « horriblement pauvres ».

2. *La Muse du département*, p. 115.

3. *Le Député d'Arcis*, chap. XII.

En France, un de Marsay s'habille en toute simplicité devant un ami, pour ne pas subir à son tour cette pruderie britannique.

Ce faux souci, cette affectation exagérée de la morale, Balzac les raille dès ses premières œuvres, dès la *Physiologie du Mariage*. Qu'un Anglais se mêle à une discussion dans un salon, il parlera presque toujours morale et convenances. Si l'Anglais a des qualités, comme la présence d'esprit ou le sang-froid, c'est plutôt faute de sensibilité, par une sorte de ténacité froide et sèche. Tel est le cas, rapporté dans la *Physiologie du Mariage*, d'un lord anglais. Découvrant dans son parc sa femme en criminelle conversation avec un gentleman, il se contente d'envoyer par-dessus la haie le gentleman (qui garde d'ailleurs assez de présence d'esprit pour riposter par un bon mot) et de déclarer flegmatiquement à son épouse : « Je vous blâme beaucoup, ma chère créature, de ne pas m'avoir prévenu que je devais vous aimer pour deux. Désormais, tous les jours pairs, je vous aimerai pour le gentleman et les autres jours pour moi-même ».

Insolence, hypocrisie, pruderie, sang-froid trop sec, tout l'Anglais est là. La seule bonne chose qu'il y ait en Angleterre est le confort, nous apprend Balzac dans la maison Nucingen ; confort si admiré à cette époque par les Français que même pour un Lamartine ses merveilles divinisent et ennoblissent l'existence physique.

Et quand Balzac veut nous donner l'impression d'une grande richesse : « La duchesse, dit-il, était une des reines de Paris dont la luxueuse existence aurait remon-

tré peut-être aux plus riches femmes à la mode à Londres ». Cependant, si l'Angleterre « possède au plus haut degré cette science de l'existence qui bonifie les moindres parcelles de la matérialité », la vie y est par trop mécanisée par l'excès même d'un luxe sans originalité. Ce qui produit « une affreuse monotonie de bien être, une vie sans opposition, dénuée de spontanéité et qui pour tout dire vous machinise. » Cette « machinisation » ou « mécanisation » que présente pour Balzac la Grande Bretagne, nous la retrouverons chez lui maintes fois quand il parlera des mœurs, de l'éducation de ce pays et aussi à propos du caractère de quelques personnages anglais.

N'est-ce pas un peu d'ailleurs le sort des pays où le progrès de la technique industrielle est le plus avancé de se voir accuser de matérialiser l'existence entière ?

§ 2. Ces particularités de l'Angleterre, notées assez souvent et avec assez d'insistance pour nous persuader de l'unité et de la netteté de la conception de Balzac, s'appliquent aux femmes aussi bien qu'aux hommes et plus qu'aux hommes peut-être. Car si insolence, hypocrisie, pruderie, leurs sont communes, le luxe froid et impersonnel des intérieurs, le confort « aux tons durs, aux teintes sèches¹ », témoignent surtout du manque de goût de la maîtresse de maison.

Tout en reconnaissant aux Anglaises de la minutie et de l'élégance dans la façon de se vêtir, Balzac n'aime pas le pompeux, le fastueux de leur toilette. En effet,

1. *La Recherche de l'Absolu*, p. 4.

l'amour du luxe et de la forme ne produit guère chez elles de sentiment d'art¹. Dans la *Fille aux yeux d'or*, on nous peint une femme « coiffée d'un de ces turbans que savent inventer les femmes anglaises quand elles arrivent à un certain âge et qui aurait infiniment de succès en Chine, où le beau idéal des artistes, est la monstruosité ».

Une fois cependant, Balzac constate que « la sévère décence de la toilette des Anglaises » n'a guère de grâce auprès des parures parisiennes et attribue à l'hypocrisie habituelle de l'Anglaise cette pudeur outrée du vêtement.

Ainsi, selon que Balzac pense à la pruderie hypocrite, des Anglaises ou à leur désir de se singulariser, il fait leur toilette trop simple ou luxueuse à outrance. La raison de cet amusant contraste ? Allons-nous la chercher dans un goût classique de la mesure en face des excentricités des costumes romantiques ? Non pas, mais plutôt dans un parti pris d'hostilité en quête des raisons qui le justifient.

Si l'Anglaise ne plaît pas par sa toilette, elle ne charme pas davantage par son physique et son maintien. Alors qu'une Française peut être charmante sans être belle, « l'Anglaise quand elle n'est pas belle est horriblement laide² ». Quand une Anglaise essaie de la démarche gracieuse, où la Parisienne excelle, elle a « l'air d'un grenadier qui se porte en avant pour attaquer une

1. *Le Lys dans la vallée* p. 325.

2. *La Fausse maîtresse*.

redoute¹ ». Les Anglaises marchent sans souplesse, par soubresauts « d'une disgrâce fabriquée à Londres avec un soin national² ». Spectacle d'autant plus affligeant qu'il se présentait plus souvent si l'on en croit du moins ce témoignage de Stendhal : « Une jeune miss fait plus de courses en une semaine qu'une Romaine n'en fait en une année » (*De l'amour*).

Il y a encore la raideur, le flegme, l'impassibilité réelle, ou feinte, des traits. Telle femme semblable aux Anglaises mettait son amour-propre à ne rien exprimer sur sa figure³. N'exprimant rien, les visages se trouvent dépouillés de leur charme propre tandis que s'aggrave en nous le sentiment de leur hypocrisie.

D'ailleurs comment des femmes sans délicatesse pourraient-elles charmer ? Une femme de Balzac est « hargneuse comme une prude Anglaise réclamant ses droits conjugaux⁴ », un homme « marchandait ni plus ni moins qu'une Anglaise en humeur de marchander⁵ ». Dans *Gaudissart II* on lit encore : « Ces femmes-là (les Anglaises) se font une occupation, un plaisir de marchander. »

Boutades qui rappellent le témoignage d'une voyageuse anglaise, lady Morgan, laquelle vers 1815⁶ s'étonnait que les Françaises fussent incapables d'entrer dans les calculs économiques par le moyen desquels

1. *Grande Breûche*.

2. *Gaudissart II*.

3. *Albert Savarus*, p. 281.

4. *Gaudissart*, II.

5. *Histoire des treize*, p. 97.

6. *La France*, ouvrage publié en 1817.

« la prudence anglaise » équilibre ses ressources et règle ses dépenses.

Un côté pourtant du caractère des Anglaises ne se heurte pas à l'hostilité de Balzac et flatte peut-être certains de ses penchants : cette inclination à l'extravagance qui le choquait tout à l'heure dans les toilettes, ne lui déplait pas toujours dans l'esprit. Son goût du romanesque y trouve son compte. Lorsqu'une cliente anglaise arrive dans un magasin, le patron perspicace fait avancer un employé « sombre, mystérieux et fatal comme un personnage romanesque de lord Byron ».

L'atonie que met dans l'existence des Anglaises « la perfection constante dans les choses » est telle, qu'elles en arrivent à adorer le romanesque et le difficile. Lady Dudley ne voulait-elle pas du poivre et du piment pour la pâture¹ de son cœur ? Ce goût a, selon Balzac, une certaine force de séduction, et peut-être est-ce par là que lady Dudley attire davantage le jeune Félix de Vandenesse.

Pareille tendance au demeurant peut, si elle s'exalte, devenir dangereuse. Ainsi la marquise de San Réal qui a torturé et finalement tué la *Fille aux yeux d'or* avec une si cruelle perversité, avait hérité de son père lord Dudley ces dispositions malsaines exaspérées par la passion fougueuse qui lui venait de sa mère espagnole.

1. On a raillé cette « pâture du cœur » et pourtant il faut croire que le mot employé au figuré avait pour Balzac une saveur particulière puisque nous le retrouvons dans une lettre à Mme Hanska du 1^{er} novembre 1846. « Tu seras, lui écrivait-il, la pâture de mon activité ». De même *Modeste Mignon* donne des chefs-d'œuvre « littéraires pour pâture à son âme » et devient triste ne trouvant plus de « pâture pour la fantaisie de son cœur ». On nous parle dans les *Paysans* de pâture de l'imagination.

Exception faite de ces cas extrêmes, le goût des choses déraisonnables est peut-être aux yeux de Balzac le seul aspect séduisant du caractère des Anglaises. Mais l'amour fait de résignation, d'abandon, de dévouement qui touche le plus sa sensibilité, ce n'est pas chez elles qu'il l'a jamais rencontré. Leur amour à elles où manquent la grâce, la délicatesse, la générosité, ne saurait être grand pour lui. La grandeur, elle est pour Ginevra Piombo qui n'a rien voulu mettre au-dessus de sa tendresse, pour Mme de Mortsauf qui ne sait pas survivre à la trahison de l'homme aimé, pour Esther qui, de la passion s'élève naturellement au sacrifice, pour toutes celles enfin qui sont mortes d'amour.

De pareils sentiments ne se développent pas quand on pousse à l'excès la pruderie et qu'on se fait une habitude de l'hypocrisie. Ajoutez que le protestantisme, qui « doute, examine et tue les croyances, l'art, les sentiments », rend bien trop souvent l'amour de ses adeptes raisonné et calculateur et qu'enfin le souci du qu'en dira-t-on finit par meurtrir la sensibilité. « Vous voilà engagée », dit une des Deux Jeunes Mariées à l'autre, dont on surprend un rendez-vous nocturne. « Peut-être en Angleterre, mais non en France », répond celle-ci. La France ignore en effet la grande loi de l'*improper* qui donne à l'opinion du monde une importance démesurée dans la vie de l'Anglaise, cette loi contre laquelle partent en guerre de Marsay, le dandy cynique et pénétrant observateur, Blondet, le brillant journaliste, Bixiou le caricaturiste redouté.

Adresser la parole à qui ne vous a pas été présenté

même dans les conditions où cela semblerait le plus naturel, est par exemple impropres, c'est même une des clauses importantes du code mondain anglais¹. Mau-passant entre autres sera choqué plus tard comme l'a été Balzac de cette forme de « politesse anglaise² ».

Lady Dudley préférerait faire pour son amant « les choses les plus déraisonnables » que de parler à Mme de Mortsauif qui ne lui a pas été présentée³.

Cet usage est observé même... par la gent fourrée de l'Empire Britannique ! Beauty, chatte anglaise⁴, qui, sans façon, s'est laissée courtiser par Brisquet, chat français, est outrée le lendemain, lorsque celui-ci s'avise de la saluer au Parc et de causer familièrement avec elle « comme s'ils se connaissaient ». Faute impardonnable pour elle autant qu'imprévue pour nous.

Que l'Anglaise soit éprise, et parfois elle sait l'être, elle pliera trop volontiers son amour au monde. Une fois sortie de son boudoir « la profonde immobilité de son visage, le calme de sa voix, la parfaite liberté de sa contenance » font douter de son empire l'homme aimé lui-même. En « prenant, reprenant l'amour comme une tapisserie à main », l'Anglaise manque de délicatesse, blesse l'amour-propre de son amant. Que ne sait-elle fuir le souci du monde, comme les autres femmes ?

Car si le mépris total de l'opinion publique « ravit à la femme une certaine modestie d'âme sans laquelle

1. *La Maison Nucingen.*

2. *Nos Anglais.*

3. *Le Lys dans la vallée*, p. 325.

4. *Les peines de cœur d'une chatte anglaise.*

elle perd de son charme¹ », elle en perd davantage par la préoccupation exagérée, inadmissible de ce qui ne compte pas en amour.

Pour ce qui est de la vertu, les Anglaises n'en ont que par principe. Elle est chez elles trop sévère pour être vraie et n'est souvent qu'ignorance ou inertie.

Henri de Marsay, demi-Anglais lui-même, particulièrement chargé par Balzac de railler l'Angleterre, rôle qu'il remplit avec une remarquable fidélité, parle un jour d'une femme qui feint l'amour en si bonne comédienne « qu'une pareille hypocrisie vaut la vertu ». Puis s'adressant à une Anglaise, il s'écrie doucement : « je ne dis pas cela pour vous autres Anglaises, milady ». Il faut connaître l'opinion de Balzac et celle de de Marsay, sur l'hypocrisie de la vertu anglaise pour goûter toute l'ironie de cette apostrophe.

Cette vertu jouée aboutit en somme à la pruderie que nous avons vue dans les mœurs anglaises, mais qu'il serait bon de rappeler dans ce qu'elle a de particulièrement féminin. Il s'agit, dans les *Petites misères de la vie conjugale*, des femmes devenant indifférentes envers leur époux, la lune de miel une fois passée. La femme donc, premier signe de refroidissement, met ses bas devant son mari. Et notre auteur ajoute entre parenthèses : « dans le mariage anglais, ceci n'arrive qu'une seule fois dans la vie conjugale d'une lady ; le lendemain, elle part pour le continent avec un *captain* quelconque et ne pense plus à mettre ses bas ».

1. *Les Chouans*, p. 366.

La femme anglaise, toujours par pruderie, considère comme un lieu sacré la chambre à coucher¹. Ici Balzac plus clément approuve et s'étonne que « de toutes les manies d'outre-mer, les Français aient dédaigné précisément celle dont la grâce et le mystère auraient dû plaire aux âmes tendres du continent ». Pourtant, jusque dans ce bel usage, l'Anglaise reste hypocrite, car si elle se regarde comme perdue quand elle a reçu une visite dans sa chambre, elle y fait facilement « le diable à trois ».

Dans cet impitoyable examen du caractère des Anglaises intervient parfois la recherche des causes; Balzac veut bien alors rendre responsable de leur manque de charme non pas leurs maris, comme le fait volontiers Stendhal, mais l'éducation britannique. Cette éducation qui a le seul avantage de donner à la jeune fille plus de liberté qu'à la femme mariée, est détestable sous certains rapports.

« De la lumière et du thé » dit tranquillement Honorine émue « avec le sang-froid d'une lady harnachée d'orgueil par cette atroce éducation britannique que vous savez². » Une vieille anglaise se plaint de ce qu'on ne puisse obtenir que très difficilement des jeunes miss cette parfaite insensibilité qu'on leur demande³.

Ainsi donc leur pruderie serait le résultat d'une fausse éducation, une contrainte qu'elles croient devoir s'imposer et qui déforme leurs instincts féminins. Leur sen-

1. *La recherche de l'Absolu. La Physiologie du mariage.*

2. *Honorine.*

3. *Op. cit.*, p. 113 (4).

sibilité ne serait donc pas essentiellement différente de celle des Françaises par exemple. La vertu qu'elles font paraître est une vertu à regret¹. Elles sont vertueuses par force et prêtes à se dépraver². Et elles ont beau réprouver la robe à la Grecque que porte Mlle de Verneuil et qui fait paraître nue, elles n'en meurent pas moins d'envie d'en porter de semblables. Mais cette seconde nature, œuvre de l'éducation, a une si profonde influence que Balzac lui-même en oublie le plus souvent la première pour ne réserver qu'à celle-là toute sa sévérité.

Si certains Français ou Parisiens se marient avec des Anglaises ou recherchent pour femmes de riches héritières britanniques, c'est que friandes d'un titre, elles conviennent à merveille à une noblesse ruinée et qui veut redorer son blason. Leur fortune, irrésistible appas, voile leurs défauts les plus visibles et fait ressortir les quelques qualités qu'elles peuvent avoir en tant que mères ou épouses.

Elles savent notamment tenir un hôtel mieux qu'un intendant et admirablement élever leurs enfants, tant qu'ils sont tout petits. Aussi la parfaite mère qu'est Renée de l'Elstorado s'empresse-t-elle de prendre pour les siens une bonne anglaise et devient elle-même Anglaise en ce qu'elle apporte tant d'attention à la *nursery*.

Mérite assez mince en somme puisque pareille éducation se réduit à des soins physiques et matériels.

1. *Gaudissart*, II.

2. *Le Lys dans la vallée*.

C'est donc surtout par leur rente respectable que les femmes anglaises ont attiré l'attention de quelques dandys parisiens. De Marsay saura bien expliquer leur valeur sur ce point à son ami de Manerville et à Savinien de Portenduère¹. Charles Rabou qui achève *le Député d'Arcis* dont Balzac n'avait rédigé qu'une première partie, est bien entré dans l'esprit de son auteur en faisant épouser au colonel Franchessini une riche Irlandaise.

Une Anglaise à forte dot, voilà le rêve non seulement des jeunes nobles, mais de simples employés; l'importance de la somme leur fera oublier les disgrâces physiques. Vimeux, en vertu de principes arrêtés, épouserait une bossue à 6.000 livres de rente, à 8.000, une femme de 45 ans, à 1.000 écus, une Anglaise.

§ 3. Laissons maintenant les généralités pour aborder l'examen détaillé des différents caractères.

Le premier en date est celui de Mme Willemsens alias lady Brandon (*La Grenadière*, 1832). Simple, aimante, dévouée à ses enfants, elle est séparée de son mari après une aventure mystérieuse où un homme, confiée-elle à son fils, périt pour sauver son honneur.

Elle vit retirée à la Grenadière, près de Tours, où elle se consacre entièrement à ses deux enfants qui l'adorent et respectent sa muette douleur avec une compréhension d'ailleurs étonnante pour leur âge. Ils la voient lentement mourir et les abandonner au moment où elle les croit capables de se diriger eux-mêmes dans la vie.

1. *Contrat de mariage, Ursule Mirouet.*

Le portrait de lady Brandon est peu étudié et n'offre qu'un intérêt psychologique assez limité. Au point de vue ethnique, elle n'a rien, semble-t-il, de particulier. Son souci des convenances, peut-être, puisqu'elle souffre tant de la situation irrégulière de ses enfants; mais cela est assez naturel. Rien de particulier non plus dans la qualité de ses sentiments maternels, bien qu'elle soit une des rares héroïnes de Balzac, qui s'occupe si attentivement de ses enfants. Sa propreté exquise, ses soins minutieux de toilette sont peut-être plus caractéristiques.

Balzac d'ailleurs insiste assez peu sur son origine anglaise. Ce n'est pas en donnant une bonne anglaise à ses enfants ou en lui faisant arborer un chapeau de forme anglaise qu'il entend dresser sa psychologie spécifique !

En tout cas, lady Brandon n'a aucun des défauts anglais, si abondants chez ses compatriotes balzaciennes, peut-être parce qu'elle est catholique; ne sont-ils pas, en effet, essentiellement protestants ?

Lady Brandon donc, malheureuse et touchante, et qui faisait à coup sûr verser des larmes à maintes lectrices de l'époque, n'accuse pas encore de la part de Balzac la préoccupation de représenter les nuances particulières des caractères étrangers. N'oublions pas qu'il n'en était qu'à ses débuts proprement littéraires. Il n'avait encore ni cette possession du métier, ni cette pensée philosophique, ni ce désir croissant d'être un moraliste, qui l'amèneront plus tard à saisir toute occasion d'évoquer à propos de chaque étranger toute une façon originale d'être, de penser, de sentir surtout.

Voyons plutôt une figure que créera le Balzac de 1835, l'auteur admiré d'*Eugénie Grandet* et du *Père Goriot* : lady Dudley¹, « maîtresse du corps », contre « l'épouse de l'âme » sut, mieux que Mme de Mortsauf, sa rivale, conquérir l'amour de Félix de Vandenesse.

Cette Ang'aise est la femme de l'immoral lord Dudley dont les enfants naturels apparaîtront si souvent dans la *Comédie humaine*.

Le lord est momentanément séparé de sa femme qui peut s'abandonner en toute liberté à sa passion pour le beau Félix qu'elle réussit assez brutalement à arracher de l'amour timide et respectueux qui l'attachait à la châtelaine tourangelle. Passion ? mais est-il bien sûr que cette nature hypocrite ait jamais été entièrement sincère ? Il y a là un problème difficilement soluble, qui vient du fait que lady Dudley ne nous apparaît qu'à travers le récit de Félix de Vandenesse qui, s'il voit toute la méchanceté, toute la perfidie du caractère de sa maîtresse, ne met naturellement pas en doute son amour pour lui. Assez intelligent pour saisir partout ailleurs l'hypocrisie de ce tempérament, son amour-propre d'homme l'aveugle dès qu'il est personnellement en cause. Ce qui est certain, c'est que toute cette personnalité, l'ambition, l'égoïsme sarcastique de cette femme, sont incompatibles avec la tendresse spontanée sans laquelle, nous l'avons dit, il n'est pas pour Balzac de véritable amour. Et quoiqu'elle se dise originaire de Lancashire, pays où les femmes meurent d'amour, quoique Félix s'écrie tout au souvenir de quelques

1. *Le Lys dans la vallée*.

jours de bonheur « quand elle aimait, aucune femme d'aucun pays ne lui était comparable, elle valait un sérail », elle ne saurait pas, incapable de renoncer à son féroce égoïsme, rendre parfaitement heureux un héros balzacien.

Il est curieux de voir de quelle façon lady Dudley se révèle esclave de l'opinion. Elle ne tient pas essentiellement à paraître prude ou vertueuse. Il ne s'agit pas d'une femme qui met son amour-propre à ne pas paraître *improper*. Elle s'attache au contraire à montrer à tout Paris son bonheur illégal. Le montrerait-elle par imprudence, indifférente dans son amour à l'opinion des salons, elle eût été mal considérée, bannie peut-être de la haute société. Mais ne perdant jamais l'équilibre moral, lady Dudley montrait par sa conduite que dans toutes les circonstances de sa vie elle tient au monde. C'est cela que la société demande plus que la vertu, c'est cela qui la satisfait. C'est du moins la conclusion paradoxale qui ressort logiquement du raisonnement de Balzac, du fait que cette héroïne qui ne vit « que pour et par le monde », reste « par une horrible grimace », dans les convenances tout en paradant au Bois avec son amant.

Il ne lui en coûte pas beaucoup de se soumettre au monde, elle n'en est pas une victime. Son esprit éblouissant mais peu riche en sentiments nuancés va vers ce monde dont elle est, du reste, une des idoles. D'une élégance froide mais luxueuse, lady Dudley est « la lionne des salons parisiens ». Les expressions courantes sont incapables de suggérer son image. Intrépide amazone,

elle unit la grâce à la vigueur : « Cette lady si svelte, « si frêle, cette femme de lait, si brisée, si brisable, si « douce d'un front si caressant, couronnée de cheveux « de couleur fauve et si fins, cette créature dont l'éclat « semble phosphorescent et passager, est une organisa- « tion de fer. Quelque fougueux qu'il soit, aucun cheval « ne résiste à son poignet nerveux, à cette main molle « en apparence et que rien ne lasse. Elle a le pied de la « biche, un petit pied sec et musculeux¹, sous une grâce « d'enveloppe indescriptible. Elle est d'une force à ne « rien craindre dans une lutte; nul homme ne peut la « suivre à cheval; elle gagnerait le prix d'un *steep-* « *chase* sur des centaures; elle tire les daims et les cerfs « sans arrêter son cheval. Son corps ignore la sueur, « il aspire le feu dans l'atmosphère et vit dans l'eau « sous peine de ne pas vivre ». On comprend que quel- ques-uns se soient gaussés, à propos de ce portrait, de certaines trouvailles un peu baroques.

Mais il y a dans ce personnage une plus réelle originalité. Son goût des plaisirs uni au souci de l'opinion, son goût de l'extravagant uni à la modération foncière de son caractère, nous en ont averti déjà. Balzac achève de la faire ressortir par certains traits heureusement choisis. Lorsque Félix reproche à sa maîtresse de reprendre, aussitôt que le monde intervient une pudeur, de convention, lorsqu'il se plaint de ce trop brusque « changement de température », lady Dudley, aussitôt, lui propose de l'embrasser aux Italiens devant tout Paris,

1. La duchesse de Chaulieu aura « des pieds menus et nerveux comme ceux d'une biche » (*Modeste Mignon*).

ce qui n'est pas sans embarrasser son jeune amant. Une telle anecdote ne résume-t-elle pas admirablement la psychologie du personnage ?

Ajoutons, pour être plus complets, que l'égoïsme de lady Dudley se retrouve à chaque instant. Envers ses amis, ses domestiques, tous ceux qui l'entourent, c'est toujours la même insensibilité.

Enfin, elle n'a même pas les qualités que Balzac accorde à quelques Anglaises. Ses deux enfants qui « ressemblent prodigieusement », à de Marsay, fils naturel de son propre mari, ne la préoccupent en aucune façon. Les soins d'intérieur lui sont aussi étrangers que les soucis familiaux. Elle confie aux domestiques l'arrangement des détails auquel se complaisent ordinairement les femmes les plus riches.

Il y a quelques apparitions secondaires de lady Dudley dans la *Comédie Humaine*. La tâche assumée par Balzac pour assurer l'unité de son œuvre immense, ce qu'on a appelé le « procédé des personnages reparaissants », a ici les résultats les plus heureux. Le type de lady Dudley se précise, se fixe dans notre esprit. Il ne cesse de se développer selon sa logique interne. Dans *Une fille d'Eve*, où, pour se venger de Félix, elle veut faire tomber sa femme dans les bras du poète Nathan, elle dit à la jeune femme avec la perfide hypocrisie qui la caractérise : « Le mariage, mon enfant, est notre purgatoire, l'amour est notre paradis ». Dans *La Grande Bretèche*, un autre de ses amants, Henri de Marsay, conte l'histoire de son premier amour. Apprenant comment la femme qui l'aimait lui cachait son prochain mariage avec un

autre, lady Dudley s'écrie à l'adresse des mondaines qui l'entourent : Vous êtes toutes disposées à condamner cette femme; eh bien, je comprends comment elle ne considérerait pas son mariage comme une inconstance. Les hommes ne veulent jamais distinguer entre la constance et la fidélité ». Fallacieuse logique à laquelle accoutume, selon Balzac, l'esprit protestant. Enfin, on nous signifie dans les *Mémoires de deux jeunes mariées* qu'elle fait mourir de chagrin lady Brandon, sa compatriote.

Après avoir reconnu le vrai caractère de lady Arabelle Dudley, Félix de Vendenesse prit en haine l'Angleterre. « Quoique lady Dudley soit une variété de l'espèce, dit-il, j'enveloppais toutes les Anglaises dans les crêpes de mon arrêt ». C'est par une généralisation analogue et sans prendre la précaution de ranger la femme parmi « les variétés de l'espèce », que Balzac lui-même, déçu dans son amour pour une Anglaise, avouera plus tard qu'il hait toutes ses compatriotes.

Que de toutes les variétés d'Anglaises, de la *Comédie humaine*, lady Dudley soit la plus intéressante, on n'en peut douter.

* *

Le *Lys dans la vallée* marque une étape importante dans l'histoire de la réputation de Balzac. On connaît le procès retentissant dont l'auteur du *Lys* a été l'objet. Si, directeurs de revues, éditeurs, journalistes collaborateurs de Balzac profitèrent alors de l'occasion pour rappeler les rancunes petites et grandes, qu'il a pu soulever au cours de sa carrière littéraire, la cam-

pagne menée contre notre auteur n'atteint guère cependant sa renommée. Tout au contraire : le bruit fait autour de son nom accroît sa célébrité; l'injustice de la presse alliée à la *Revue de Paris* qui a engagé ce procès, lui attire des sympathies parmi les journalistes étrangers à la coterie et dans le grand public surtout. Le *Lys dans la vallée* donc, le procès y est pour beaucoup, est dans la presse contemporaine, l'objet d'articles plus nombreux qu'aucun roman antérieur de Balzac. Profitant de cette source, nous y avons cherché des jugements sur lady Dudley, espérant, pour compléter notre étude, y trouver des éléments de l'opinion littéraire de l'époque. Cependant on parle dans ces articles du style, très discuté, de Balzac, de sa Touraine, de Mme de Mortsau enfin, plus que lady Dudley, plus intéressante pourtant que le *Lys* angélique.

L'auteur d'un article de la *Gazette de France*, indigné contre la morale outragée, traite lady Dudley de « Virago anglaise du plus mauvais ton ». D'autres ne la jugent pas digne d'attention. Seul, un critique qui signe A. G. son article du *Siècle* (22 septembre 1836) après avoir constaté combien Mme de Mortsau s'éloigne des beaux portraits que Balzac avait donnés parfois, apprécie en ces termes lady Dudley : sa miss Arabelle est le seul personnage qui ait quelque saillie, mais il n'est qu'accidentel et ne se développe qu'imparfaitement. » Critique provisoire qui devait tomber l'apparition des romans suivants.

Les lecteurs de Balzac se sont-ils arrêtés devant lady Dudley ? S'en sont-ils détournés comme quelques criti-

ques à cause de son immoralité ? Ont-ils, comme le fait le critique du *Siècle*, comme nous sommes tentés de faire aujourd'hui, considéré lady Dudley comme le seul personnage intéressant ? Il est dommage que nous ne puissions le savoir. Citons toujours le témoignage que nous donne sous forme d'allusion, un passage des *Etrangers à Paris*¹, ce curieux livre auquel collaborèrent maints contemporains plus ou moins notoires du romancier. Dans le chapitre consacré aux Anglais, il y a une lady B., dont l'insolence et les prétentions aristocratiques se révèlent dans l'anecdote que voici : Rencontrant certain soir, sous le péristyle du Théâtre Français un des orateurs libéraux, elle lui adresse cette apostrophe : « M. B., vous qui avez l'habitude de parler en public, voulez-vous faire avancer ma voiture ? » Or, pour présenter ladite lady B., l'auteur emprunte des passages entiers du portrait de lady Dudley sous prétexte que « un de nos romanciers a voulu peindre précisément lady B. dans un de ses ouvrages ». Ce choix du texte de Balzac, venant préciser le portrait d'une femme qui devait être le spécimen de sa race, n'est-ce pas un hommage à Balzac, peintre de la femme anglaise ?

Nos critiques contemporains parlent aussi à l'occasion de l'héroïne anglaise du *Lys. M. Maurice Serval*, qui a si utilement étudié les différents milieux de l'époque pour déterminer avec exactitude les sources balzaciennes, maintient qu'elle n'est pas défendable et vient en Touraine « comme marée vient en carême ». Et pourtant Balzac lui-même ne se plaignait-il pas de l'invasion de la Touraine par les Anglais tombés sur elle « comme un

1. Paris, Warée, 1844.

nuage de sauterelles¹ ». Et ne devait-on pas voir dans l'adaptation à la scène du *Lys* par F. Barrière et A. de Beauplan, Arabelle se hâter de faire l'acquisition d'un joli château tourangeau à vendre, qu'elle enlève à la duchesse de Lenoncourt.

Pour M. Flat, le fragment du *Lys* qui traite des amours de Félix de Vandenesse avec lady Arabelle a été inspiré à Balzac par l'« implacable nécessité dans la marche progressive de l'amour chez l'homme », par « l'impossibilité où il se trouve de se confiner plus longtemps dans le domaine du cœur² ».

Cette partie du roman relèverait, selon le critique, « bien plutôt d'une nécessité logique de l'amour que de l'observation saine d'un caractère vrai ! » Et il conclut : « Si par l'intervention de cet épisode et sa valeur de contraste, Balzac a voulu simplement préciser une loi psychologique — et telle est notre pensée — cette fin de l'œuvre (sic) se justifie surabondamment; sinon elle demeure comme une tâche et une erreur. C'est-à-dire qu'au point de vue de la pure observation, le personnage de lady Arabelle est bien inférieur à la plupart de ses créations féminines : il représente la partie contestable de ce chef-d'œuvre qui a pour nom *Le Lys dans la vallée* ». Singulière opinion que nous contredirions volontiers dans chacun de ses termes; lady Dudley représentant pour nous l'intérêt principal et le meilleur de ce roman médiocre. M. André Bellessort³ admire la

1. *La Grenadière*.

2. *Essais sur Balzac*, t. I, p. 41.

3. André Bellessort, *Balzac*. Paris, Perrin, 1925.

maîtresse de Félix : « Que de choses il y aurait à dire sur ce type d'Anglaise qui est si vrai ! Et comme les quelques Françaises que l'on rencontre dans les romans anglais, niaisement conventionnelles, prouvent l'infériorité du génie anglo-saxon dès qu'il s'aventure hors de son île ». Pour nous, qui n'avons pas la compétence nécessaire pour apprécier cette dernière remarque, nous trouvons que ce personnage véridique ou non, s'impose à l'attention par son originalité et sa vie et que de sa nationalité, Balzac n'en a pas imaginé avant ou après, de plus digne d'être retenu.

Voici une autre représentante de la race anglo-saxonne, Fanny O'Brien originaire d'une des plus nobles familles irlandaises, qui par son mariage avec le baron du Guénic, est entrée dans une vieille famille bretonne. Mariée à vingt ans au baron qui en comptait cinquante, elle ignorait les joies et les souffrances de l'amour. C'est seulement lorsqu'elle sentira son fils tendrement aimé, Calyste, aux prises avec la passion, qu'instinctivement, par une intuition de mère, elle concevra ce qui se passe dans l'âme de son enfant. Cette femme jeune et belle, qui vit dans la demeure féodale des Guénic en la vieille ville de Guérande, entre un mari délabré, une belle-sœur octogénaire, Mlle Zéphirine, et un fils qui, sans cesser de l'aimer lui échappe, n'a jamais une pensée d'égoïsme.

A l'écart des passions balzaciennes, elle n'apparaît pas au premier plan parmi les héroïnes de *Béatrix*. A Camille Maupin, la Georges Sand de la *Comédie Humaine*, à Béatrix de Rochefide, qui est « trop bien Mme d'Agoult »

de se détacher vivement « sur le clair obscur des mœurs calmes d'une famille¹. » La baronne de Guénic, elle, fait partie du décor.

Néanmoins cette femme, si naïve, si simple, si douce surtout, que la corruption du monde ne l'atteint pas, se grave dans notre esprit, mais plus timidement, pour ainsi dire, que les protagonistes du roman.

Dans son aspect physique que Balzac, visiblement influencé d'ailleurs par un portrait de Gautier, décrit longuement, il y a toute la douceur mélancolique, toute la pudeur de son âme. Il est remarquable que Balzac se soit si manifestement complu à l'expression du visage de cette femme sans passion, lui qui d'ordinaire n'admire les visages qu'à travers l'amour qu'ils portent sur eux.

Ses yeux bleus de turquoise « qu'un regard trop vif eut blessés » expriment la tendresse infinie des anges. Ses paupières molles, ses tempes attendries invitent à une muette mélancolie. A ce charme, vient s'ajouter le prestige de la race. Son nez mince, d'un contour aquilin a quelque chose de royal, qui rappelle l'origine de cette noble fille. Elle fait tresser les cheveux follets qui se jouent sur sa nuque et qui sont un signe de race.

Son pays est évoqué aussi. Elle offre « le type de ces adorables créatures qui n'existent qu'en Angleterre, en Ecosse ou en Irlande. Là, seulement, naissent ces filles pétries de lait, à chevelure dorée, dont les boucles sont tournées par la main des anges... »

1. Préface de *Béatrix*.

Plusieurs circonstances expliquent pourquoi il y a, en la baronne de Guénic, une douceur, une bonté qui manquent d'habitude aux femmes d'Outre-Manche. C'est d'abord le fait que notre auteur voulait mettre dans cette peinture un peu de l'enthousiasme que lui inspirait une autre Irlandaise, vivante celle-ci, Mme de Visconti. C'est encore que Balzac n'est plus indisposé par ses préjugés sur le protestantisme, puisque l'Irlande est catholique. (Il y a en Irlande dira Stendhal dans *De l'Amour* moins d'hypocrisie qu'en Angleterre) et que le sort de ce « malheureux royaume » excite sa pitié. C'est en Irlande et non en Angleterre que, fidèle à la vieille anglophobie des Bretons, le baron de Guénic se réfugia, ne voulant pas se soumettre à Napoléon. L'Irlande, pour ce personnage comme pour son créateur, est la branche privilégiée de la grande famille anglo-saxonne.

§ 4. Une Anglaise figure dans le *Comte Sallenaue* et dans les *Mémoires des deux jeunes mariées*. C'est la femme de Louis Gaston, fils de lady Brandon. Froide et apprêtée, belle et cependant sans grâce, elle n'est sympathique que par l'affection qu'elle porte à ses deux jolis enfants. « Tout pour les enfants, est écrit chez elle dans les moindres choses ». Renée de l'Elstorado, la plus indulgente des *deux jeunes mariées* tout en remarquant que Mme Louis Gaston n'a pas d'esprit lui accorde du cœur et même des manières distinguées.

Elle est cependant lourde comme un vaisseau de guerre; elle a de gros os, une grosse poitrine : « quelque

vache britannique » selon l'expression de la distinguée Louise de Macumer.

Ce portrait physique, quelque peu caricatural, nous amène à l'étude des autres caricatures, plus complètes, de l'Anglaise chez Balzac.

Dans un intervalle de neuf ans, notre auteur, à qui ne suffisent pas les remarques railleuses sur l'Angleterre, trace des femmes anglaises trois portraits satiriques, emportés par une verve un peu grosse mais contagieuse et continue. C'est en entier qu'il faudrait citer le portrait de la nièce d'un riche brasseur anglais, tel que Henri de Marsay, ce personnage romantique d'homme du monde désabusé, se plait à le préciser.

Miss Dinah Stevens¹ la vieille fille anglaise, puritaine, bien entendu, que sa mère veut lui faire épouser, a aussi peu d'intelligence que le dandy en veut chez une femme : s'il en savait une plus bête, il se mettrait en route pour l'aller chercher. Son seul avantage est d'être riche, économe et économique. Quant à son aspect physique, elle a le nez rouge, des yeux de chèvre morte, une taille qui fait craindre qu'elle ne se casse en trois morceaux si elle tombe, bref l'air d'une poupée mal coloriée. En définitive, ni personnalité, ni la moindre féminité.

Cette fille est une preuve irrécusable du génie anglais. « Elle offre un produit de la mécanique anglaise arrivée à son dernier degré de perfectionnement.. Ça mange, ça marche, ça boit, ça pourra faire des enfants, les soigner, les élever admirablement, et ça joue la

1. *Contrat de mariage.*

femme à faire croire que c'en est une... *elle a certainement été fabriquée à Manchester entre l'atelier des Plumes Perry et celui des machines à vapeur.*

Cette idée, coutumière à Balzac, nous la retrouvons sous sa plume cinq ans plus tard presque dans les mêmes termes. Dans *Les peines de cœur d'une chatte anglaise* conte que Balzac décrète « une des plus charmantes bouffonneries qui soient sorties de sa plume¹ », une miss quicroit avoir réussi à faire de sa chatte une lady anglaise modèle, déclare avec orgueil pour couronner l'énumération de toutes ces vertus : « *Parfois vous croiriez que, c'est une chatte mécanique faite à Birmingham ou à Manchester².* »

Écoutons maintenant la belle chatte Beauty parler de sa maîtresse, qui est une nouvelle caricature d'Anglaise.

Si en effet par le museau de la chatte révoltée, l'hypocrisie et d'autres défauts anglais sont une fois de plus malmenés, le portrait de la miss dont elle est la favorite tourne véritablement à la charge.

Les leçons en règle d'hypocrisie où la miss apprend à sa chatte d'éviter *l'improper* abondent en détails comiques; et la prude ne cache même pas qu'une fois seule, la chatte bien élevée pourra sacrifier aux convenances avec autant plus de plaisir qu'elle se sera davantage retenue en public.

Le raisonnement de la raisonnable miss aboutit

1. *Lettres à l'E.*, 20 janvier 1843.

2. L'expression reviendra une troisième fois à propos du fameux de Marsay lui-même, si obstinément anglophobe ! (*Maison Nucingen*, p. 75).

à cette considération paradoxale : la perfection de la morale anglaise est de s'occuper exclusivement des apparences, « ce monde n'étant, hélas ! qu'apparence et déception. »

Le plus drôle en cette affaire, et Balzac a rarement dit tant de choses en si peu de mots, c'est que notre miss s'était éprise de sympathie pour Beauty, la chatte, parce qu'elle l'avait vue se poser souvent sur la Bible. Beauty a soin de nous informer qu'elle choisit cet endroit pour une toute autre raison que la piété. Mais le souvenir de cette circonstance et le spectacle de la contenance grave de la chatte quand on commente l'Écriture, quel charme irrésistible pour la vieille miss qui invitait ses amis par des billets promettant *thé* et *Bible*. Nous avons vu de quelle manière elle fait l'éducation de sa compagne. C'était, nous dit-on, une méthode protestante, qui consiste à vous faire de si longs raisonnements sur la dignité personnelle et sur les obligations de l'extérieur, que pour ne pas les entendre, on subirait le martyre.

Résumer est décidément une tâche bien ingrate; nous nous en rendons compte une fois de plus en abordant la caricature de mistress Noswell, héroïne d'une jolie nouvelle intitulée *Gaudissart II*;

Mistress Noswell vient acheter un châle chez un marchand de la rue de Richelieu. Les commis le et patron, émules de l'*Illustre Gaudissart* et maîtres dans l'art si difficile de vendre, reconnaissent vite en elle une Anglaise, c'est-à-dire une cliente qui est pour la maison « une bataille de Waterloo ».

Si les Anglaises en général marchandent froidement et manquent de goût, celle-ci, excentrique veut surtout « se singulariser ». Aussi, sont-ce les regards des curieux qui déterminent l'achat d'un vieux châle que l'ingénieur Gaudissart met dans une boîte de cèdre doublée de satin et fait passer pour un don de Sélim à l'empereur Napoléon. Il est amusant de suivre les mouvements psychologiques de cette Anglaise « spleenétique », flegmatique, raide, hautaine, mais si sensible à l'opinion; parlant peu, disant à la consternation générale et avec une désinvolture digne de sa race, quand tous crurent vendu le fameux châle marchandé bien longtemps : décidément j'aime mieux une *voteuse* ! (voiture).

Cependant, s'étant aperçu que le châle dont elle s'était enveloppée attirait sur elle l'attention générale, elle finit par l'acheter tout de même. Les commis sont en admiration devant le chef de l'établissement, qui n'a su si bien manœuvrer que parce qu'il savait ce qu'était une Anglaise.

Outre ces caricatures où s'affirme si énergiquement le dessein de ridiculiser, il faut signaler, dans la *Comédie Humaine*, de fugitives évocations où les Anglaises sont aussi des « Anglaises pour rire ».

Ces portraits caricaturaux révèlent un Balzac peu connu. Non pas qu'on méconnaisse l'art de la caricature chez Balzac; mais que cet ami célèbre du beau sexe puisse si obstinément narguer des femmes, voilà qui surprend quiconque se penche sur l'Angleterre de la *Comédie Humaine*. Et pour que Balzac, qui trouvait du charme à la démarche d'une infirme, attribue à l'An-

glaise qui essaye d'un pas gracieux, « l'air d'un grenadier qui se porte en avant pour attaquer une redoute », pour que sa critique des femmes anglaises, déjà sévère ou maligne, prenne par moments une force satirique si virulente, il fallait vraiment que son antipathie à leur égard fût irrémédiable.

Cette antipathie est-elle due à une malheureuse expérience ? Prend-elle sa source dans les opinions courantes de l'époque ?

Certes on n'avait pas attendu Balzac pour camper des caricatures d'Anglaises ; plus fréquentes dans la seconde moitié du siècle, elles étaient déjà de mode avant lui. Les Anglaises semblent être aux yeux des Français prédestinées aux railleries, surtout pour leur toilette, leur physique, leurs manières.

Leurs mains, leurs jambes, manquent de finesse. Un homme du monde de l'époque accuse l'amie anglaise de Balzac, Mme de Visconti et toutes les Anglaises avec elle d'avoir des extrémités de fantassin¹. D'autres écrivains trouvent des rapprochements auxquels Balzac n'a pas songé. Dans *Les Dimanches d'un bourgeois à Paris*, les Anglaises sont comparées aux giraffes. Maupassant qui raille parfois avec verve, Taine railleur maladroit, d'autres encore, se moquent volontiers des dents des femmes anglaises, les comparant aux instruments de jardinage², aux touches de piano³, ou leur faisant inspirer de la peur aux plats et aux hommes⁴. L'automa-

1. Cf. *Balzac mis à nu*, Publié par M. Léger, p. 152.

2. *Les Dimanches d'un bourgeois à Paris*.

3. About. Cf. M. Serval, *Autour du Lys dans la vallée*.

4. Maupassant, *Nos Anglais*.

tisme des gestes se retrouve raillé par de nombreux auteurs.

Les traits de Balzac ne lui appartiennent donc pas exclusivement; il reste que le goût de la caricature de l'Anglaise n'était chez ses contemporains ni aussi développé ni surtout aussi tenace.

Faut-il justifier cette particulière insistance d'un dévot du beau sexe à rendre les Anglaises odieuses ou ridicules par les rencontres qu'il en avait pu faire dans la réalité ?

§ 5. Il suffit de relire le *Culte de Balzac*¹, ce petit livre si dense et si suggestif, pour constater que les Anglaises n'ont pas échappé au charme que Balzac laid, peu distingué d'apparences, grossier même parfois de manières exerçait sur les femmes de toutes les classes, de toutes les nationalités.

Ce n'est pas sans difficultés cependant ni d'emblée que Balzac conquiert l'opinion anglaise. Le reproche d'immoralité, de peu de considération pour la décence, que la presse française ne manque pas à l'occasion de lancer à Balzac, mais qui ne diminue pas son succès, est en Angleterre une raison essentielle, primordiale, pour refuser tout talent à l'écrivain. En ce sens, M. Baldensperger cite un article de la *Quarterly Review*, dont le résumé parut dans la *Gazette de France* du 25 juin 1836. Cet article semble en effet refléter la moyenne opinion anglaise : L'œuvre de notre auteur est licencieuse, obscène, impure, lascive; un mouvement de démoralisation se fait

1. Marcel Bouteron, Lapina, éd.,.

sentir dans la littérature française, Balzac avec George Sand et plus qu'elle, en est bien le promoteur. Et l'auteur de l'article se borne à résumer brièvement les romans de notre auteur, sentant que « les leçons libidineuses de M. de Balzac », s'il les répétait telles que Balzac les donne, ne seraient pas supportées en Angleterre.

Bien plus qu'en France, *Le Lys dans la vallée* a eu en Angleterre la réputation d'immoralité et M. Serval a montré que le rigorisme d'outre-mer explique la médiocrité du succès que le roman obtint. Taine dit combien *La physiologie du Mariage* scandaliserait en Angleterre¹. On pourrait en dire autant de la plupart des romans de Balzac. Lui-même connaissait assez cette appréciation des Anglais : lorsque les *Contes drôlatiques* sont accusés d'obscénité, il parle des manies anglaises et protestantes qui gagnent son pays².

Pour que les Anglais se montrassent irrités contre les romans de Balzac, ne suffisait-il pas déjà de l'hostilité systématique apportée par le romancier à la représentation de leurs mœurs et de leur caractère, hostilité adoptée de si bonne heure qu'il était impossible de l'expliquer par l'attitude offensée et dédaigneuse de la critique anglaise.

Malgré tout, des Anglaises captivées par sa lecture lui écrivent, se rallient à sa cause, lui témoignent leur intérêt et leur curiosité.

Confirment-elles ainsi l'opinion de la *Comédie hu-*

1. *Notes sur l'Angleterre.*

2. *Lettres à l'E.*, 20 octobre 1837.

maine qui les peint d'autant plus portées au goût de l'immoral qu'elles sont plus soumises au joug d'un puritanisme excessif ?

Toujours est-il que plus d'une lady, à Paris et en Angleterre, fut séduite par notre auteur. Dès 1830, le bruit court qu'il est enlevé par une Anglaise amoureuse, rumeur assez répandue pour qu'il se croit obligé de consoler l'inquiète Etrangère. La nouvelle était fausse en effet, du moins quant à l'enlèvement. En 1832, Balzac constate dans une lettre à sa fidèle amie, Mme Carraud, que parmi ses correspondantes admiratrices, il y a des Russes, des Allemandes, etc., mais que les Anglaises font défaut. Deux ans plus tard, en juin 1834, « une lady a traversé le détroit, m'a écrit une belle lettre en anglais ». Balzac devait en être flatté, bien qu'il ait affirmé avoir répondu ironiquement qu'il n'entendait que le français et qu'il respectait trop les femmes pour faire traduire cette lettre.

Cette année 1834, les Anglaises entrent définitivement dans la vie de Balzac. Et c'est par le désir seul d'apaiser la jalousie de Mme Hanska qu'on peut expliquer ce fragment d'une lettre de 1838¹ : « je suis non seulement invulnérable, mais invulnéré; les Anglaises de notre temps ne sont pas celles du temps de Crébillon fils. »

Au mois de décembre 1834, la littérature a dit Balzac le Benjamin d'une vieille Anglaise, lady Evelsy dont il aurait reçu en cadeau ses boutons travaillés et sa canne. Balzac répond à des amis, avec un sourire, qu'en effet,

« 1. *Lettres à l'E.*, t. II, p. 276.

ne pouvant porter les traits de la vieille lady dans son cœur, il les avait fait graver sur la pomme de sa canne. En mars, on le dit encore enlevé par une Anglaise !

C'est à peu près à cette même époque qu'il rencontre miss Patrickson, l'institutrice anglaise, dont il ne parle à Mme Hanska qu'en 1837. Il y a au moins trois ans écrivait-il alors, que je l'ai sur les bras. On se souvient de cette touchante vieille miss qui, chargée par Mme de Castries de séduire Balzac, ne se pardonnera jamais de s'être lâchement prêtée à ce jeu. Ses lettres¹, d'un style douteux et d'une orthographe fantaisiste sont émouvantes d'humilité, d'humiliation. Reportant à lui-même cette grande vérité exprimée dans la *Comédie Humaine* : « Le génie est essentiellement bon », elle le supplie de lui donner le bonheur de le voir. Elle sait qu'elle n'a rien à lui donner en retour, mais elle demande seulement comme la pauvre femme de l'Evangile « un petit peu des miettes qui tombent de sa table ». A celui qui a une lumière, elle va « mendier des rayons ». Qui sait pourtant si elle ne pourrait être utile à Balzac ? Elle voudrait tant lui apprendre la langue de Shakespeare et de Milton ! Inquiète de ne pas trop l'importuner, elle promet de l'en rendre maître en *peu de temps*. Elle demande avec angoisse : quand commencez-vous ?

M. Bouteron possède un curieux document, une carte de visite de miss Patrickson avec, au dos, entre autres renseignements élémentaires, l'indication du pluriel de certains mots anglais. Mais Balzac, ingrat, n'a pas

1. Inédites, appartenant à M. Bouteron. Elles sont de 1835, 37, 38

continué à prendre ces leçons qui rendaient le professeur si heureux.

Un jour, miss Patrickson se brûle le bras en lisant *César Birotteau* et paraît enchantée de l'apologie qu'elle fit ainsi de Balzac.

Une des images qui reviennent souvent dans la *Comédie humaine* ou dans la correspondance de Balzac, est celle d'un prince de Lorraine qui tenait dans sa main du charbon ardent pour plaire à une belle¹.

Moins lyrique, n'était-elle pas aussi émouvante, la brûlure de cette adoratrice ?

Et nous voyons Balzac indifférent ! Il semble lui avoir écrit quelques lettres cordiales, mais le portrait qu'il fait à l'Etrangère de cette miss vieille, horrible, est bien cruel malgré la nuance de pitié qu'il y met. S'il retire plus tard l'accusation qu'elle « se grise comme un suisse » — sa visite seule l'avait littéralement grisée — sa peinture n'en reste pas moins aussi repoussante que ridicule.

L'âge de miss Patrickson la met cependant à l'abri de la jalousie de Mme Hanska ; l'humilité de sa situation sociale n'aurait pu empêcher Balzac d'être fier des hommages. On sait avec quelle complaisance il raconte l'histoire de la femme de chambre laissant d'émotion tomber son plateau en entendant quelqu'un l'appeler par son nom.

A vrai dire, ce n'est pas non plus sans complaisance, mais une complaisance cette fois sardonique, que Canalis reprendra l'aventure de l'Anglaise², et poète, la haussera

1. Lettre à Mme Hanska, décembre 1846 ; *La peau de chagrin*, chap. 23

2. *Modesie Mignon*.

jusqu'au symbole. Répondant à son secrétaire qui admirait qu'il reçut de tant d'inconnues des témoignages des sentiments les plus pudiques, il dira en effet : « On se dit cela à la première, à la seconde lettre; mais quand c'est la trentième...! Mais quand au bout du chemin parcouru par l'exaltation du poète, on a vu quelque vieille anglaise assise sur une borne et qui vous tend la main?... Oh !... alors l'effervescence se calme ».

En janvier 1835 Balzac s'empresse de faire part à l'Etrangère d'une aventure de carnaval, de crainte peut-être que cette fois encore elle ne l'apprenne indirectement. C'est avec un superbe dédain, affecté ou sincère, que Balzac conte l'histoire, assez confuse et qui ne va pas sans quelque niaiserie :

« Un monsieur fort élégant ayant un masque au bras
« m'arrête... et me confie que la dame masquée qu'il
« avait sous le bras veut me parler. Je dédaigne le mas-
« que; je trouve qu'une femme est peu grande à faire
« ces supercheries et je dis à ce monsieur : Vous con-
« naissez la loi du masque; j'obéis à celui que vous
« voyez et je le dois. La femme masquée m'a dit en
« français baraguiné à l'anglaise : Oh ! M. de Balzac !
« Mais avec un accent si lamentable que j'en ai été
« frappé. Puis elle s'est retournée vers ma sœur qui
« riait comme une folle et lui dit : allons, à vous, mada-
« me. Ma sœur m'a dit que ce masque n'était ni bien mis,
« ni bien chaussé (janvier 1835). »

C'est peut être vers cette même époque que Balzac a connu la célèbre lady Ellenborough. En janvier 1836, il s'écrie en contant sa fuite avec un Grec et puis le retour

à son mari : quelle singulière femme ! Plus tard il considérera cette même lady Ellenborough comme une preuve frappante de la vérité de ses jugements sur les Anglaises dans le *Lys*. M. Serval a établi une bibliographie des différents ouvrages de l'époque où lady Ellenborough est mentionnée. Mais on ne sait trop ce qu'elle fut pour Balzac. Mme Hanska, quand elle est tranquille au sujet d'une autre Anglaise, Mme de Visconti, que nous devons retrouver, craint une rivale en lady Ellenborough¹. Balzac, lui, prétend observer avec curiosité son caractère et ses amours. Son orgueil en tirera, en mai 1840, une conclusion avantageuse pour lui : Il s'assure davantage en observant lady Ellenborough qu'il avait bien peint les Anglaises dans le *Lys*.

En 1838, il envoie à Mme Hanska l'autographe d'une mathématicienne anglaise.

En 1845, il parle de lady Greig dont est ensorcelé Méry, et Balzac semble déplorer les illusions de son ami.

Bien qu'en 1845, notre auteur se déclare définitivement hostile aux Anglaises, il arbore « son grand costume des belles manières » lorsque Mme Delphine de Girardin l'invite comme pouvant le mieux représenter la France auprès d'une charmante Anglaise, lady Dufferin, (ou Duffren) une parente de Sheridan².

Mais aussi est-il fort déçu : le lendemain, l'Étrangère est informée qu'il s'était inutilement dérangé pour une une scie anglaise qui l'a lorgné comme elle aurait lorgné un acteur. Absorbé par le souvenir de Mme Hanska, il prétend avoir été lors de cette visite « d'une stupidité

1. Voir *Lettres à l'E.*, 23 avril 1843.

2. En avril 1847 Delphine voulait avoir la gloire de présenter Balzac à Mme Norton, une « Corinne d'Angleterre ». Cf. Lovenjoul, *La Genèse d'un roman de Balzac : les Paysans*.

mirobolante ». Mme de Girardin lui dit à l'oreille : « Qu'avez-vous donc ce soir ? » il répond « l'Anglaise me porte au cœur ».

D'ailleurs ni Delphine de Girardin, l'amie dévouée de Balzac, ni l'Anglaise elle-même, ne devaient s'apercevoir de cette stupidité, puisque cinq jours plus tard, « Divo Balzaco est redemandé », écrit Delphine. Et elle ajoute : avoir séduit belle Anglaise¹ !

On ne sait à quelle époque il faut situer l'épisode de chez le pâtissier anglais de la rue Royale, que rapporte le témoignage bien connu de Gozlan². On se rappelle qu'une jeune demoiselle de pâtisserie, Anglaise, toute épanouie de joie à l'idée que le grand Balzac vient manger chez elle des pâtés au macaroni, eut une singulière façon de manifester sa ferveur. « Combien vous dois-je ? dit ensuite Balzac en s'adressant à la demoiselle aux petits pâtés. Rien, Monsieur Balzac, répondit-elle avec un accent de résolution qui n'admettait pas de discussion ».

Il y a des allusions encore dans la correspondance de Balzac à des Anglaises personnellement connues. La fille d'un amiral Anglais, Mme de Saint-Clair qui en même temps que miss Patrickson « s'engoue » de la traduction de Balzac et d'autres encore. En général les appréciations de notre auteur sont assez malveillantes et volontiers il se moque de toutes ces ladies. Cette dureté surprend un peu qui n'a pas observé l'Anglaise de *la Comédie Humaine*, même si l'on admet qu'une

1. Le 16 février 1846. Cf. Lovenjoul, *op. cit.*, p. 141.

2. Léon Gozlan, *Balzac en pantoufles*, 1856, p. 73 et suiv.

miss Patrickson ne devait en rien flatter le goût ni les sentiments de Balzac.

Il y a une Anglaise dont entre 1836 et 1849 il est bien souvent question dans la correspondance de Balzac. Nous avons délibérément omis ce qui la concerne pour lui réserver une place particulièrement importante. Mme Guidoboni-Visconti a en effet joué dans la vie de notre auteur un rôle de premier plan.

On en trouvera le preuve d'abord dans le fait que trois des variantes de Mme Hanska — nous appellerons ainsi avec M. Joachim Merlant¹ les modifications qu'elle a fait subir en les livrant à l'impression, aux lettres de Balzac tendant à atténuer les jugements enthousiastes sur diverses femmes ou à ajouter à l'antipathie qu'il ressentait pour d'autres — concernent précisément cette amie anglaise de Balzac. Les voici :

Balzac avait dit :

Ne dit-on pas que j'ai peint (dans *Le Lys*) Mme Visconti ?

(*Lettres à l'Etrangère*, t. I,
30 sept.-1^{er} oct. 1836.)

... après avoir été deux ou trois fois aux Italiens... et souvent chez la Visconti pour parler *italiennement*, je vais me remettre à travailler.

(*Lettres à l'Etrangère*, 22
janv. 1838.)

Mme Hanska lui fait dire :

Ne dit-on pas que j'ai peint (dans *Le Lys*) Mme Visconti qui n'est ni jeune ni belle et qui de plus est Anglaise ?

(tome 24 de l'éd. Calmann-Lévy, p. 243,
oct. 1836.)

après avoir été deux ou trois fois aux Italiens... et quelquefois chez la Visconti (pour parler *italiennement*), après avoir eu assez et trop de ce monde-là, je me trouve bien heureux d'en être quitte et de me remettre à travailler.

(t. 24, p. 279, 20 janv.
1838.)

1. *La Revue bleue*, 19 et 26 octobre 1912.

Je hais l'Angleterre, les Anglais et les Anglaises surtout plus que tout, car c'est une Anglaise qui est la cause de mes derniers malheurs¹. Chaque obstacle m'irrite et me tue en pensant à ma duperie.

(*Lettre à Mme Hanska*,
7 sept. 1845.)

Je hais l'Angleterre, les Anglais et les Anglaises surtout plus que tout, car c'est une Anglaise qui est la cause de mes derniers malheurs. Chaque obstacle m'irrite en me retraçant d'humiliants souvenirs et (*sic*) me rendent honteux et confus de mon injustifiable duperie.

(t. 24, p. 437, 3 avril
1845.)

Mme de Visconti est mentionnée pour la première fois dans les *Lettres à l'Etrangère* à propos du *Lys dans la vallée*, afin de repousser l'opinion que Mme de Mortsauf pourrait être Mme de Visconti qu'il n'avait pas encore vue, dit-il, en écrivant le roman. Et pendant de longues années, on la retrouve dans les lettres à la Polonaise. Entre 1836 et février 1840, des appréciations favorables se suivent, éloges modérés, timides, se heurtant constamment à la désapprobation de Mme Hanska dont le mysticisme ne compromettait pas l'ironie.

Au mois d'octobre 1836 déjà, Balzac se révolte contre les ordres de l'Etrangère : « Faudra-t-il renoncer aux Italiens, le seul plaisir que je trouve à Paris parce que je n'ai de place que dans une loge où il y a une charmante et gracieuse femme ? » (Mme de Visconti). En décembre de cette même année, l'affection de Balzac pour Mme de Visconti prend une allure presque officielle. D'autres que Mme Hanska devinèrent sans doute qui était la Sarah si modestement pieuse qu'offensait « le soleil de la publicité » et à laquelle, dans une romanesque dédicace, Balzac offrait *Béatrix* à protéger. Il

1. Il s'agit de Mme de Visconti.

l'avoue d'ailleurs à sa lointaine correspondante qui ne manque pas de s'en moquer. Mais pendant quelques années encore, le charme subsiste. Si nous apprenons un jour qu'il va souvent chez Mme de Visconti « pour parler italiennement¹ »; si, une autre fois il se défend d'avoir été *heureux* en faisant *Béatrix*, en février 1840, comme si le sentiment trop puissant ne pouvait plus rester purement intérieur, il livre l'avoué sinon d'une véritable passion, du moins d'une affection très grande : « Mme de V. dont vous me parlez, est une des plus aimables femmes et d'une infinie, d'une exquise bonté. D'une beauté fine, élégante, elle m'aide beaucoup à supporter la vie. Elle est douce et pleine de fermeté, inébranlable et implacable dans ses idées, dans ses répulsions. Elle est d'un commerce sûr. (Suit une complaisante généalogie.) C'est une amitié qui me console de bien des chagrins. Mais, malheureusement, je la vois très rarement. Je vois Mme de V. une fois par quinzaine et c'est vraiment un chagrin pour moi, car elle et ma sœur sont mes seules âmes compatissantes ».

Deux mois plus tard, voici le désenchantement. Mme Hanska avait raison de se moquer de sa dédicace. L'amitié dont il avait parlé n'est pas celle qu'il attendait. Les préjugés anglais sont terribles et ôtent tout ce qui va aux artistes, le laisser-aller, l'abandon. Déjà, dans la *Comédie Humaine*, Balzac parlait à propos des mœurs anglaises de « vie à préjugés ». Et le manque d'abandon, de laisser-aller, de sincérité qu'il reproche

1. 22 janvier 1838.

à Mme de Visconti caractérise la femme anglaise de la *Comédie Humaine*. A partir de ce moment, le plus grand souci de Balzac est d'empêcher Mme Hanska de lui rappeler Versailles, la résidence de Mme de Visconti. Il s'était cruellement trompé, croyant trouver dans un coin un peu de paix et de tranquillité¹... Versailles donc « est à jamais maudit depuis longtemps... ». Ingratitude et légèreté, telle est son histoire... Balzac n'a plus que « des choses de politesse² »... C'était un des malheurs de sa vie... Il supplie encore Mme Hanska d'éviter ce sujet³. Il ne faut même pas qu'elle prononce le nom d'Angleterre.

Les relations évoluent de plus en plus vers une rupture. Balzac avait promis à Mme Hanska de ne garder que des relations de politesse. Il fera mieux encore, il ne veut pas avoir à saluer dans une rencontre fortuite⁴. C'est le 7 septembre 1845, qu'à cause de ses malheurs dont Mme de Visconti était responsable, il déclare sa haine pour toutes les Anglaises.

Le souvenir de Mme de Visconti a-t-il toujours été amer à Balzac depuis la rupture ? En juillet 1849 pendant son séjour en Ukraine, il lit son nom dans le *Droit* qui donnait la liste des morts. Voici comment il s'exprime à ce propos dans une lettre à sa mère⁵ : « comme il y a beaucoup de personnes de ce nom, nous nous sommes dit que ce pouvait bien ne pas être elle

1. Lettre à Mme Hanska, février 1842.

2. *Lettres à P.E.*, 14 décembre 1843.

3. 20 février 1844.

4. Décembre 1843.

5. Septembre 1843. *Corresp.* t. 24, Calmann-Lévy.

qui d'ailleurs demeure à Versailles¹. *Si cela était, dis-le moi, mais simplement et sans commentaire*².» Simple souci qu'une indiscretion n'échappe à sa mère qui puisse blesser ou éclairer son hôtesse, ou crainte que des détails ne fassent douloureusement revivre un souvenir malgré tout vivace?

Nous avons cru utile de soumettre ainsi simplement au lecteur ce qui dans la correspondance de Balzac concerne Mme de Visconti. Si on ne l'a pas fait d'une manière aussi précise, c'est que sans doute les lettres à l'Etrangère ne paraissaient pas être sur ce point un document véridique.

Il n'est pas négligeable cependant. Si les confidences sont toujours surveillées, ses sentiments ne pouvaient manquer de se faire jour dans ces longues lettres journalières où se reflétait forcément son état d'âme du moment; et il est assez facile de deviner sous les mots l'intensité de sa joie et l'âpreté de ses désillusions.

On a beaucoup parlé de Mme de Visconti, comprenant le grand rôle qu'elle avait joué dans la vie sentimentale de notre auteur. M. Prior dans *Balzac à Turin*, M. Serval dans *Autour du Lys dans la vallée* et d'autres encore en ont cherché les origines; ils ont analysé son caractère, ses relations avec le romancier. Vient s'ajouter le *Balzac mis à nu* où elle apparaît comme une mystique extravagante, presque une hystérique. Se servant des histoires rapportées, des témoignages des contemporains, sources d'informations toujours intéressantes, mais pas toujours

1. Erreur. Mme de Visconti a survécu à Balzac de 33 ans.

2. C'est nous qui soulignons.

sûres, de la correspondance de Balzac enfin, des critiques ont rendu populaires certains épisodes des relations de notre auteur avec Mme Guidoboni-Visconti. On sait généralement comment elle renvoya les créanciers de Balzac en payant une dette du romancier. On sait que des contemporains de Balzac attribuèrent à celui-ci la paternité d'un fils de la comtesse, Richard. On cherche en vain la raison de leur rupture dont Balzac devait garder une si tenace amertume. L'auteur des *Mémoires* publiés sous le titre de *Balzac mis à nu*, l'attribue à une rancune de la part de Mme Visconti à l'égard de Balzac qui a éliminé des *Mémoires des deux jeunes mariées* tout ce qu'elle y avait mis. Nous croyons difficilement à une cause aussi futile.

Mme de Visconti, inspiratrice des héroïnes balzaciennes, — voici un autre problème sur lequel les avis sont partagés. Mme de Mortsauf, dit l'auteur de *Balzac mis à nu*. Nous ne nous rangerons pas à cette affirmation qui n'est étayée sur aucune preuve et que contredit une lettre de Balzac¹. Quant à la chose doublement importante pour nous : l'influence directe de Mme de Visconti sur l'*Anglaise* de la *Comédie Humaine*, ici encore, on nous permettra de nous montrer plus sceptiques que la plupart des critiques ou biographes. Nous croyons en effet que lady Dudley, en laquelle quelques-uns ont voulu voir Mme de Visconti (alors que d'autres la voyaient en Mme de Mortsauf !) n'a pas été inspirée par elle, vu que Balzac à cette époque ne la connaissait pas ou la

1. Lire sur l'origine de Mme de Mortsauf dans *Les muses romantiques* de M. Bouteron, le chapitre consacré à l'Etrangère.

connaissait trop favorablement pour en faire un portrait aussi rude.

La ressemblance avec Fanny O'Brien ne nous paraît pas très précise non plus¹. Il n'y a guère de commun entre ces deux femmes (on se souvient que le portrait physique est inspiré par Gautier) que « l'âme charitable » qu'il croyait à cette époque à Mme de Visconti et qu'il donne à son héroïne. A moins qu'il n'y ait des analogies insaisissables, là s'arrête toute la ressemblance entre la spirituelle mondaine et la provinciale ingénue. La nationalité de son héroïne cependant est inspirée par Mme de Visconti et destinée peut-être à lui montrer la bienveillante admiration que son ami portait à ses compatriotes.

Repoussant l'idée de l'influence directe de tel trait de Mme de Visconti sur tel trait de telle Anglaise, nous croyons cependant fermement à une influence. Mais elle ne consiste pas à copier fidèlement les traits de caractère de son amie irlandaise. Elle est plus vague, plus générale et semble plutôt une inspiration affective. Elle se manifeste bien plutôt dans la façon générale d'envisager des Anglaises à divers moments, que dans leurs traits particuliers.

C'est certainement parce que Mme de Visconti lui rendait pour quelque temps ses compatriotes sympathiques qu'il a pu créer le personnage de Mme du Guénic. Mais il ne faudrait pas conclure pour autant que Mme de

1. Remarquons que Balzac qui avait renseigné Mme Hanska sur les sources des héroïnes de *Béatrix*, ne dit rien de Fanny O' Brien alors qu'il avoue sans détours que la Sarah à qui le roman est dédié est Mme de Visconti.

Visconti n'avait jamais aimé, parce que la passion était inconnue à la baronne ! De même pour les autres anglo-saxonnes, chercher le rapport entre toutes les phases de l'expérience de Balzac et tout ce qui, dans son œuvre, en est le reflet exact, serait non seulement difficile, mais le plus souvent infructueux. Très rares sont les cas où l'on trouve dans la correspondance les mêmes expressions ou les mêmes notations de détails que dans la *Comédie Humaine*. Balzac avait vu chez Delphine de Girardin une « scie anglaise » qui le lorgnait... Une « scie anglaise » lorgne tout autour d'elle dans *Gaudissart II*.

Il y a quelques autres exemples de ce genre que nous avons relevés au passage. Mais nous ne retrouvons nulle trace chez les Anglaises de la *Comédie Humaine*, de ce goût de la boisson dont il se moque à propos de miss Patrickson et qui, d'après divers témoignages, aurait été propre à de nombreuses Anglaises. Pour n'être pas toujours saisissable, directe, immédiate, la répercussion de l'expérience personnelle de Balzac sur sa production littéraire, n'en est pas moins dans les grandes lignes accessible à l'analyse.

Lady Brandon, première Anglaise de Balzac date de 1832. C'est, on l'a vu, une figure idéalisée, mais sans intérêt ou du moins sans traits nationaux ressortants. A cette époque, Balzac est encore assez ignorant des choses de l'Angleterre, bien qu'il eut affecté dans la *Physiologie du Mariage* quelque compétence. C'est à ce moment¹, qu'il constate l'absence des Anglaises parmi

1. 2 juillet 1832, lettre à Mme Carraud.

ses nombreuses correspondantes. Il entre toutefois dans son désir d'être goûté d'elles plus d'ambition et de curiosité que de sympathie véritable. Du moins pour ce qui ne concerne pas directement la femme, Balzac jeune se montre déjà hostile à l'Angleterre. On peut lire en effet dans une préface inédite des *Chouans*, cette phrase significative : «... en quoi la France, généreuse, chantante, riieuse et guerrière, ressemble-t-elle à l'astucieuse et l'antipathétique Angleterre¹ ? »

Cependant, l'antipathie de Balzac n'a pas encore ce caractère d'âpreté qui nous frappera plus tard. Si en effet certains traits des mœurs anglaises sont légèrement critiqués dans la *Physiologie du Mariage*, Balzac saura encore en 1830 revêtir de charme une Anglaise — toute idéale, il est vrai — quand il lui faudra pour produire une impression d'ensemble, un type de beauté anglaise. En effet, dans un sérail cosmopolite de belles courtisanes, « une Anglaise, blanche et chaste figure aérienne descendue des nuages d'Ossian, ressemblait à un ange de mélancolie, à un remords fuyant le crime² ».

Après lady Brandon, alors que se multipliaient ses connaissances anglaises sur lesquelles on vient de lire des appréciations défavorables, l'antipathie de son œuvre s'accroît d'autant. Lady Dudley, Dinah Stevens, divers jugements, tout s'allie pour constituer une image déplaisante. Il y a là un plein accord entre ce que sa correspondance nous laisse entrevoir de son expérience et ce que les jugements publiés, ceux de la *Comédie*

1. *Op. cit.*, Allemande, p. 96 note 3.

2. *La Peau de chagrin*.

humaine, permettent de constater. Jugements que Balzac se sentant de plus en plus l'assurance et l'audace d'un nom déjà illustre, exprime avec une parfaite liberté.

On observe un léger revirement en faveur de l'Anglaise entre 1836 et début 1840. Ce sont là les quatre années où les liens les plus tendres unissaient notre auteur et Mme de Visconti. Revirement lent et indécis bien plutôt que brusque et définitif : s'il crée une Anglaise sympathique, la baronne du Guénic, il se moque toujours des mœurs britanniques et l'exposé par le spirituel Bixiou de la théorie de l'*improper* date de 1838¹. C'est en somme pour l'Anglaise que s'atténuera pendant quelque temps son antipathie, non pour l'Angleterre.

Après la rupture avec Mme de Visconti et la déception violente qu'il en éprouve, il y a en lui une sorte de satisfaction d'avoir pressenti, il y a des années, ce qu'il considère maintenant comme une certitude. Riche de cette nouvelle expérience, déception en face de la seule Anglaise qui lui ait plu réellement, il accentue ses critiques, multiplie ses affirmations, et besoin de vengeance peut-être, mais surtout expression d'une pensée sincère; il crée en série des Anglaises ridicules ou antipathiques. Quelques critiques se poursuivant à travers de nombreux romans, se répètent maintenant plus souvent. Il en surgit de nouvelles pour nous convaincre définitivement que si l'Anglaise est une excentrique, elle l'est sans goût, prude — sans conviction, amoureuse,

1. *La Maison Nucingen*.

— sans l'enthousiasme qui seul aurait pu la libérer « des hautes niaiseries » de sa vie à préjugés.

L'expérience de Balzac justifie-t-elle entièrement son opinion sur les Anglaises ? Quelques-unes sans doute n'étaient pas très séduisantes même pour un observateur impartial et pouvaient offrir à Balzac des éléments de caricature; mais il a connu des Anglaises de toutes les classes et en nombre si considérable qu'il nous faut vraiment attribuer sa sévérité plus à une tendance irraisonnée qu'au résultat logique d'une déplorable expérience.

Cette foncière aversion, c'est dans tous les domaines qu'elle s'exerce et non seulement dans sa littérature à lui. Richardson, Cooper, Walter Scott lui-même qu'il goûtait tant, ne lui semblent-ils pas coupables, par crainte d'être *improper*, d'altérer l'âme féminine, de ne faire de l'amour qu'une peinture pauvre et incomplète ? Double hypocrisie, celle de la femme qui cache ce qui lui reste de sensibilité, celle des écrivains qui, par une sorte de muette convention, se bornent à décrire les apparences¹.

Tout jeune, d'ailleurs, Balzac devait avoir de l'antipathie pour les Anglais et se complaire à écouter les autres

1. Pour les lectures anglaises de Balzac consulter : *les Orientations étrangères de Balzac*, op. cit., p. 17. Voici quelques-uns des textes de Balzac se rapportant aux écrivains anglais : Walter Scott qui n'a pas osé peindre les femmes comme elles sont, de peur d'être *improper*, se repentait d'avoir fait la belle peinture d'Effie dans *La prison d'Edimbourg* (Blondet dans *La Maison Nucingen*). Mme Latournelle a lu *Childe Harold* de Byron mais « il y a trop de vierges et c'en est impatientant » (*Modeste Mignon*). « La sensibilité de *Clarisse* de Richardson est étouffée par ce que l'auteur nomme la vertu » (1829, *Lettre à Mme d'Abrantès*). Si ce même auteur ne sait pas peindre l'amour heureux, c'est qu'il y met « trop de prédication », *Corr.*, 295.

dénoncer leur caractère et leurs mœurs. Quand il dit que sous la Restauration, la Touraine inondée de riches Anglais perdait de son charme, sans doute avait-il gardé sur ce point particulier de sa province natale des souvenirs précis de jeunesse.

Et lorsqu'il signale la vieille haine des Bretons pour l'Angleterre, c'est qu'avant encore d'être l'auteur des *Chouans*, il passait, hôte de ses amis de Pommereul, de longues heures à écouter, à interroger, à consulter les bonnes gens de Fougères.

Souvenirs qui devaient avoir sur la formation de l'esprit de Balzac une influence d'autant plus grande qu'ils remontaient à son adolescence et qui restèrent assez profonds pour que l'homme mûr ne vît jamais plus les Anglaises qu'à travers son antipathie, assez vivaces, lorsque son expérience se trouvait malheureuse, pour accroître sa violence et « généraliser » son amertume.

§ 6. Nous essayerons plus loin de résumer les opinions sur les Anglaises en général chez les contemporains de Balzac. Si elles ont eu toutes sur lui une influence soit par réaction, soit par contagion, il y en a une qui nous paraît particulièrement apte à expliquer l'aversion de Balzac, tant elle se heurte à une de ses plus intimes tendances.

Il a été si bien reconnu partout que cela pouvait d'ailleurs paraître un fait plus qu'un jugement discutable, que les femmes d'Outre-Manche ont un esprit pratique et positif. Si ce fait avait pour seul résultat d'en faire de bonnes ménagères, Balzac l'aurait peut-

être approuvé. Mais cette tournure d'esprit contribuait surtout selon une opinion courante au sérieux de leur instruction, à leurs connaissances positives, à leur capacité de fournir avec exactitude des renseignements scientifiques, à leur érudition parfois, où peuvent manquer des vues d'ensemble, mais où « tout est document, rien phrase vide et sans fondement¹ ».

Taine entre autres, fait allusion fréquemment à ce côté de leur esprit que le *xix^e* siècle qualifiait volontiers de viril.

Il est en effet clair aujourd'hui que pour le sentiment moyen du *xix^e* siècle français, la femme devait aspirer à devenir un être de luxe auquel on ne demandait que de mettre du charme, de l'élégance dans la vie, mais pas de sérieux, de logique, d'instruction ou de capacités professionnelles, quitte ensuite à lui reprocher de manquer de ces qualités. Et quand un Dumas disait que la femme ne peut être qu'inférieure ou supérieure à l'homme égale jamais², il faut entendre par là qu'elle est inférieure quand elle manque de grâce féminine, supérieure quand cette grâce supplée avantageusement à son ignorance.

Pour les plus avertis, la femme devait être assez primitive et bornée pour que les relations entre l'homme et elle, puissent se caractériser par « la domination responsable de l'homme, la soumission intelligente de la femme³ ».

1. Taine, *Notes sur l'Angleterre*.

2. Dumas fils, préface de *l'Ami des femmes*, 1867.

3. *L'Ami des femmes*.

On peut dégager de ce *xix^e* siècle si complexe deux attitudes sur ce point qui sans s'opposer nettement restent cependant distinctes l'une de l'autre.

Avec la même conception de la femme, deux jugements différents caractérisent ses deux périodes. Pour les romantiques la femme ne doit pas avoir la culture de l'homme, parce que plus proche de Dieu, elle plane en quelque sorte plus haut que l'homme et se place naturellement au-dessus de lui.

Avec le positivisme qui peu à peu l'emporte, la femme ne doit pas dépasser les bornes permises d'instruction, de savoir, parce qu'elle en est incapable; elle n'égalerait jamais l'homme et sortirait de la modestie, partant du charme de son sexe.

Une légère nuance de persifflage vis à vis de la femme, alors à la mode, venant remplacer la déférence et l'esprit chevaleresque d'hier permet de mieux voir le fond de cette pensée, de cette conception de la femme, déjà en germes dans les œuvres des romantiques.

La transformation de l'apothéose en dédain qui avait déjà commencé en effet sous les belles phrases romantiques s'accroîtra à la fin du siècle et provoquera naturellement la réaction féministe.

Si nous parlions d'une même conception, c'est qu'on remarque à travers toute la littérature du *xix^e* siècle le même emprisonnement de la femme dans les mêmes rôles.

En exaltant la mère comme Dumas, en faisant comme Balzac l'apologie de l'amoureuse, en admirant comme tant d'autres, mais avec une véhémence trop exclu-

sive, cet instinct dont Goethe avec son « éternel féminin » a trouvé la formule, on réduisait à l'excès la part de l'intellectualité et de la spiritualité, — on oubliait tout simplement la femme qui pense.

D'où diminution, incontestable pour nous, de la femme, hypertrophie des traits dits féminins et manque de personnalité voulu de la femme.

Ceci de Rousseau à Dumas fils et malgré quelques partisans de l'émancipation féminine qui ont pu surgir Napoléon, le type de l'antiféministe disparu, mais qui ne demandèrent pour la femme que la liberté d'aimer.

Nous n'avons relaté que pour mémoire ce qui semble être aujourd'hui universellement admis. Mais Balzac ? le peintre de la femme adoré par elle, est-il autre que ses contemporains ? Point. Il y a dans son œuvre une femme de lettres, Camille Maupin¹ dont le passé seul fut, paraît-il, dominé par la science. Au moment où elle nous apparaît, est la femme la plus sentimentale.

Où trouver d'ailleurs dans la *Comédie Humaine* les intérêts, les plaisirs artistiques de la femme ? Dans le groupe si riche des actrices, cantatrices, danseuses, les unes séduisent par leur beauté, d'autres par leur richesse... Mais les entend-on, ne fut-ce que passagèrement parler de leur art, y pensent-elles jamais autrement qu'en vue des bénéfices matériels ou de la gloire qu'elles en tirent ?

Nous avons vu le docteur Bianchon prendre aux maladies un immense intérêt scientifique, Louis Lambert

1. *Béatrix*.

chercher, avec une ardeur passionnée, les solutions des grands problèmes de la vie, Joseph Brideau, le peintre, conduire son pinceau avec enthousiasme, Gambara et d'autres encore vibrer devant la musique de toute leur âme, et cet homme rudimentaire qu'est le cousin Pons goûter infiniment le plaisir artistique que lui offrait son « bric à brac ». Quant aux femmes, même pour les plus proches de l'art, celui-ci n'est jamais qu'un vulgaire métier. Josepha Mirah et Clarina Tinti cantatrices, Florine et Coralie actrices, Tullia et Florentine danseuses, ont-elles jamais songé à autre chose qu'à arriver et parfois à aimer ?

Sans être peut-être aussi dédaigneux que quelques uns des écrivains de son siècle, Balzac n'en est pas moins persuadé que la femme n'est qu'une « annexe de l'homme¹ ». Et il eut dit volontiers avec Dumas fils qu'elle est « la seule œuvre inachevée que Dieu a permis à l'homme de reprendre et de finir ». Instruction ? A quoi bon ? « Vous m'avez mal compris » écrit-il à l'Etrangère qui apparemment se plaignait de ses opinions à ce sujet, « j'aime l'instruction chez une femme, j'aime qu'elle étudie sérieusement, même qu'elle écrive, si cela l'amuse, mais il faut que, comme vous l'avez toujours fait, elle ait le courage de brûler ses œuvres ». Quel orgueil masculin invétéré dans cette explication désinvolte !

Jeune déjà, voici une lettre aussi significative qu'il adressait à sa sœur Laure le 10 octobre 1819.

« Je n'aime pas... les travaux historiques... Mais à

1. *La Physiologie du Mariage.*

quoi bon ? Une jeune fille en sait assez quand elle sait le nom des grands hommes anciens et modernes, qu'elle ne fricasse pas Annibal avec César, qu'elle ne prend pas Fasimine pour un général et Pharsate pour une dame romaine. Lis Plutarque et deux ou trois livres de ce calibre là et tu seras calée pour toute ta vie *sans déroger à ton titre charmant de femme*¹. Veux-tu donc devenir une savante ? Fi ! Fi ! »

Et dans son œuvre même que d'échos de même résonnance. Le raisonnement est, nous apprend une boutade de Balzac « chose impossible aux masses, aux peuples et aux femmes ». « Les femmes n'aiment pas la raison et ne raisonnent pas² ». Tant mieux pour leur prestige :

Ne raisonnant pas, la femme « est toujours sous l'empire d'une passion et *c'est merveille de voir*³ comment elle fait de cette passion le centre de la nature et de la société » (*Un Prince de la Bohème*).

Le raisonnement des femmes n'a le pouvoir de séduction que s'il a « les formes du sentiment » (*Le Lys dans la vallée*). Et enfin « il y a cela d'admirable⁴ chez les femmes qu'elles ne raisonnent jamais ; leurs actions les plus blâmables, le sentiment les entraîne ; il y a du naturel même dans leur dissimulation et c'est chez elles seules que le crime se rencontre sans bassesse ; la plupart du temps *elles ne savent pas comment cela s'est fait*⁵ ».

1. C'est nous qui soulignons.

2. *La Physiologie du mariage*.

3. C'est nous qui soulignons.

4. C'est nous qui soulignons.

5. *Les Chouans*.

Ceci rappelle une phrase de Thomas Graindorge constatant qu'alors que les raisonnements, les grosses idées rectangulaires rendent l'homme lourd et raide, les femmes « laissent la géographie et le catéchisme couler sur leur esprit, rien n'entre; les formules sèches... glissent comme une averse sur une ombrelle de soie; au-dessous d'une pluie officielle se forme leur être véritable, composé de pures sensations, de répugnances, de sympathies, d'images et de désirs vagues qui ondulent et vibrent. Cela fait un accord imprévu d'une délicatesse, d'une justesse étrange.» Et dire que Taine, que Balzac surtout pensait sincèrement honorer les femmes en exaltant leur ignorance, en les louant d'être incomplètes.

Balzac voyait là le privilège exquis du beau sexe. N'assurait-il pas sans cesse Mme Hanska qu'il avait une sensibilité toute féminine, qu'il ne vivait que par le cœur, enfin qu'il était lui-même un peu femme.

Faut-il voir, dans le succès de Balzac auprès des femmes de son temps, la preuve qu'en leur imposant cette psychologie qu'on croyait la seule séante, on rendait exactement leurs aspirations? Ou bien, la voix intime de la femme était-elle étouffée par ces conventions sociales mêmes qui fixaient sa condition? Tel n'est pas notre propos.

Ce qui est certain c'est que pour Balzac le rôle de la femme devait se limiter au domaine du sentiment et aux activités que l'homme voulait bien laisser à celles dont « l'amour et la seule lumière¹ ».

1. *La Fausse Mattresse*. — Balzac écrivait dans une lettre à Mme d'Abrantès : vous (les femmes) n'êtes, ne plaisez, n'attrayez que par sensibilité.

Toutes ces remarques nous ont paru nécessaires pour mettre en pleine valeur ce que pouvait avoir de désagréable pour Balzac l'éducation positive des Anglaises, alors qu'il adorait les Italiennes un peu parce que « l'éducation virile » est un contresens en Italie¹. Le raisonnement qui n'a pas « la forme du sentiment », l'instruction réelle qu'on disait être courante chez les femmes anglaises devaient être une des raisons, conscientes ou non pour lesquelles épris de féminité mal entendue Balzac n'aimait pas, d'une façon générale, les femmes de la Grande-Bretagne.

Ainsi les préjugés communs à toute l'époque, mais particulièrement accentués chez Balzac, en ce qui concerne la femme, son caractère et son rôle, constituent à côté de l'expérience de notre auteur, un des nouveaux éléments de son aversion pour la femme anglaise.

Il est évident que cette idée de l'Anglaise instruite, à l'esprit logique ne tient qu'une assez petite place dans l'opinion courante sur l'Anglaise.

§ 7. Cette opinion, voyons de plus près ce qu'elle a été, moins pour en chercher des traces dans l'esprit de Balzac, entreprise impossible, que pour la comparer avec celle que préconise notre auteur et voir si cette dernière est par rapport à elle véritablement originale.

L'opinion commune sur les Anglaises se confond avec l'opinion commune sur les Anglais. Elle est fonction de tradition, d'événements historiques, parfois même de politique gouvernementale. Elle varie avec ses éléments.

L'opinion des auteurs sur les Anglaises est distincte

1. *Albert Savarus.*

de celle sur les Anglais. Elle varie avec le tempérament de chacun, avec ses aventures sentimentales, qui selon l'individualité des écrivains influent plus ou moins sur leur œuvre, avec les conventions littéraires.

Ces éléments entre eux se concilient tantôt, tantôt se heurtent, de même, qu'ils s'accordent ou non avec l'opinion commune sur le même sujet.

Des rivalités économiques et spirituelles ont, on le sait assez, depuis le moyen âge, dressé l'une contre l'autre la France et l'Angleterre. En temps de guerre, les Anglaises, tout comme les Anglais, sont détestées par le grand public ; pendant les périodes de paix, elles sont plutôt ridiculisées.

Le gouvernement encourage ces tendances à la scène et dans la presse.

Il y a parfois des accalmies mais l'anglophobie traditionnelle, dans certaines provinces surtout, est plus forte que le traditionnel antisémitisme. Elle dure tout le long du XIX^e siècle malgré l'anglomanie qui par le goût des chevaux, par le sport, après le prestige des jardins anglais pénètre dans les classes élevées de France. C'est à peine en effet s'il se mêlera un peu d'admiration au mélange d'étonnement, d'amusement, d'antipathie, qu'inspire la personne des Anglais.

§ 8. L'opinion des auteurs est plus complexe. L'expérience personnelle joue un grand rôle dans leurs appréciations et elle ne manque pas aux enfants du siècle. Vigny épouse une Anglaise ; à Aix, cette même ville qui fut témoin de son bonheur auprès d'Elvire,

Lamartine s'éprend d'une Anglaise et en fait sa femme¹. Maupassant semble connaître surtout les Anglaises pour en avoir rencontré maints spécimens sur les plages du Midi, merveilleux champs d'observation. Nous n'en finirions pas.

Quant aux courants littéraires du xix^e siècle, le romantisme agressivement novateur et cosmopolite est favorable à l'Anglaise.

A côté des œuvres telles que le *Cromwell* de Hugo où les femmes ne sont Anglaises que parce que le milieu les veut telles, mais n'ont aucune autonomie psychologique, il y a de nombreuses héroïnes que l'on s'efforce de rendre authentiquement anglaises. Celles-là sont en général sympathiques. La Corinne de Mme de Staël l'emporte il est vrai en séduction sur Lucilla Edgermond; mais l'adoration de l'Italie était alors pour la mode article de foi — sans atteindre le goût des choses britanniques. Sous Charles X ou Louis-Philippe, à une époque où l'opinion publique s'obstine à ridiculiser les Anglaises, un Vigny s'attarde à la grâce d'une Kitty Bell en proie aux douloureux débats, un Musset reste attendri devant la vision fugitive de l'anglo-saxonne miss Smolen (*Le Saule*).

Le Parnasse, dans son effort d'objectivation du lyrisme, reviendra aux sources antiques ou nettement barbares; l'Anglaise sera quelque temps négligée.

Les naturalistes, grâce à l'essor de leur positivisme

1. Balzac écrit à sa sœur Laure à propos de ce mariage : je tâcherai de faire des poésies romantiques pour me faire épouser comme M. de Lamartine.

scientifique, peuvent analyser moins partialement les Anglaises et dégager les différences d'avec les Françaises qu'un Taine se chargera de relever.

Toujours conséquent avec sa méthode, prêchant la littérature à intentions scientifiques et s'y adonnant, le théoricien du naturalisme marquera soigneusement les traits ethniques des Anglaises et en cherchera les causes dans les éléments habituels de sa théorie.

Celui qui offre la plus pure expression du naturalisme, Maupassant, saura sans entrer dans de fines études psychologiques créer des types d'Anglaises d'une précision remarquable et d'une simplification hardie. Son sens observateur et l'absence de parti pris sont dans la diversité même de ces types : types ridicules dans *Nos Anglais*, étranges et séduisants dans *L'Epave*, mystérieux et bizarres dans *Miss Harriet*

Cependant, presque tous les écrivains, à quelque école qu'ils appartiennent, ceux qui connaissent et ceux qui ne connaissent pas l'Anglaise, ceux qui ont apporté quelque chose de nouveau à l'analyse du caractère britannique, ceux qui n'ont pas pu le faire, s'attachent à quelques jugements courants, formules toutes faites, sans profondeur ni perspicacité et les répètent à plaisir avec une désinvolture étonnante.

C'est ainsi que les jugements de Balzac sur la personnalité protestante et puritaine des Anglais, faisant profession de morale et de charité, sur leur souci exagéré de la bonne forme, n'ont rien qui surprenne. Le Larousse du XIX^e siècle, d'une impartialité pourtant quasi officielle, commente ainsi le mot *cant* : mélange de pru-

derie hypocrite et de solennité pédantesque que l'on dit particuliers aux Anglais et surtout aux Anglaises.

Des exemples du puritanisme anglais, si foncier qu'il finit par être ingénu, abondent en littérature. Taine en fournit un cas charmant : une autoress anglaise se laissant persuader que *Mme Bovary* est un roman très moral, fait par un moine, réclame incontinent le nom du libraire pour traduire de suite le livre et le faire distribuer par la société Wesleyenne pour la propagation de bonnes doctrines¹.

Le protestantisme a été raillé pour sa part d'hypocrisie. Quant à l'hypocrisie proprement dite, le reproche en est plus fréquent encore que celui du défaut de sincérité que les voyageurs anglais adressent aux Français expansifs. Miss Trollope en entendant au Père Lachaise les lamentations publiques des femmes en deuil, en observant l'étalage de leurs douleurs, alors que par ailleurs elles marchaient une couronne, se demande si la nation française n'est pas victime d'affectation². Elle prouve par là combien ses compatriotes sont plus réservées. Cette réserve cependant des âmes peu communicatives, Balzac et d'autres la remarquent chez les hommes surtout. C'est un homme qui bat le record, ayant, paraît-il vécu six mois sous la même tente qu'André Maurois, ayant partagé son *tub*, sans même lui demander s'il était marié³ ».

Cependant pruderie, hypocrisie, tous traits que Balzac

1. *Thomas Graindorge*.

2. *Paris et les Parisiens en 1835*, t. I, p. 245.

3. André Maurois, *Conseils à un jeune Français allant en Angleterre*. Abbeville, Paillart, 1924.

critique si sévèrement chez l'Anglaise et que tant d'autres aperçoivent en elles, les contemporains romantiques de Balzac les interprètent souvent d'une autre façon que lui. Mme de Staël qualifie de modestie la prudence des femmes anglaises¹, Gautier fait une qualité touchante de la prudence de miss Alicia Ward², Vigny de celle de Kitty Bell.

L'Anglaise, femme prude, sera en somme pour quelques romantiques d'autant plus précieuse que la conquête en a été plus difficile.

Taine, sans être animé de la même sympathie que certains romantiques, jugera les Anglaises bien moins sévèrement que Balzac. L'Anglaise, produit du sol et du climat, occupe une grande place dans l'œuvre du théoricien du milieu. Son interprétation du caractère britannique est toute autre que celle de Balzac et même lorsqu'il note des traits identiques, leurs causes lui paraissent différentes.

Moralisme outré des principes ? Soit. Mais moralité vraie, dira Taine, fidélité de sentiment digne d'estime et qui va augmentant.

Tout comme Balzac, Taine notera le manque de goût dans les plus riches parures, se plaindra des couleurs outrageusement crues et surchargées, des formes disgracieuses. Tout cela est pour lui le résultat du manque absolu de coquetterie chez les femmes anglaises, du fait surtout qu'elles sont très naturelles, d'un accueil bienveillant, s'abandonnant facilement, simples, gaies,

1. *Corinne*.

2. *Jellatura*.

joyeuses; un peu viriles parfois dans leur maintien non étudié, ne tenant pas à être regardées, n'ayant ni le désir ni l'art de se produire, si commun aux Françaises, ne faisant rien pour la galerie, dédaignant la parade. On voit la profonde différence d'appréciation. Si les Anglaises de Balzac manquent elles aussi de goût et ont quelque chose de viril, elles ne tiennent que trop à être regardées ! Et l'on ne trouve pas trace chez elles de cette gaieté qui enchante Taine et qui plait à Gautier¹.

Cette revue sommaire nous amène à conclure que différents écrivains, bien qu'ayant parfois distingué les traits de caractère que signale Balzac, ont le plus souvent, de quelque clan littéraire qu'ils soient, moins de malveillance, moins d'amertume que notre auteur. L'antipathie de celui-ci, tenace et presque continue, ne cherche pas de nouvelles sources de haine, elle se nourrit d'idées banales, développe surtout des formules courantes. Balzac s'y complait, il s'y ébroue volontiers; il avoue que s'il aime *Ethel*, un roman du marquis de Custine, c'est qu'on y médit de l'Angleterre, ce qu'il adore².

Reste le physique des Anglaises. Ici, même parmi les romantiques, certains ont la même opinion que Balzac. Nous avons vu en étudiant les caricatures d'Anglaises, que beaucoup s'égaient de ce physique qui n'attire pas le goût français. La seule chose qu'ils y vantent c'est le teint aux couleurs délicates, que Maupassant comparera aux coquilles roses et aux perles nacrées rares et

1. *Jeitatura* « franche gaieté... liberté enjouée ».

2. *Corresp.*, 10 février 1839, *lettre au marquis de Custine*.

mystérieuses¹. Pourtant, ce ton de peau d'une blancheur extraordinaire ne paraît pas à tous très vivant. Il rappelle à Taine le portrait de Mme Webenhall où Hamilton caractérise la beauté anglaise par un visage mignon mais toujours pareil à lui-même. C'est dira quelqu'un² « un moule invariable de flegmatique quiétude. » Mme de Staël fait admirer à Corinne la belle fraîcheur, les couleurs les plus vives des Anglaises. Cette héroïne voit entre la fraîcheur et l'immobilité de leurs visages, entre « la nature et la société » un contraste singulier

Balzac ne s'éloigne guère de ceux qui se sentent une répulsion pour le physique des Anglaises; il en créera de belles pour les besoins des romans et parce que le souvenir de Mme de Visconti lui arrache quelques cris d'admiration, mais il ne trouvera de commun à leur beauté respective que ce teint pétri de lait. Ici encore, Balzac est plus sévère que d'autres. Pourtant Taine quand il dira « la laideur est en Angleterre plus laide que chez nous³ », justifiera la formule de Balzac selon laquelle « quand l'Anglaise n'est pas belle, elle est horriblement laide ».

Si l'on veut absolument rattacher Balzac, peintre de l'Anglaise, à une école littéraire, c'est à l'école naturaliste qu'il s'apparente plus qu'à la romantique. Il ne se souciait pas comme Taine de chercher dans le milieu naturel l'explication de leur être tout entier, bien

1. *L'épave*.

2. Lady Morgan, *op. cit.*, p. 110.

3. *Notes sur l'Angleterre*.

qu'il eût sans doute adhéré à cette opinion de Stendhal : « le climat, la constitution de la vie sont contraires à l'amour en Angleterre comme il leur sont favorables en Italie¹ ».

Il n'a pas comme d'autres associé l'énergie anglaise à l'insularité, réservant tout le bénéfice du génie insulaire à son idole, au Corse Bonaparte. Si le psychologue évoque un fait naturel, il le choisira désavantageux : l'amour est pour la femme un prétexte à souffrances, un emploi des forces surabondantes de son imagination et de ses nerfs. Font exception les femmes *des pays marécageux*, les Belges, les Hollandaises, les Anglaises². Mais c'est plutôt par son goût de la simplification de chaque type d'Anglaise, par l'observation des mêmes détails de leurs manières, que s'éloignant du romantisme, Balzac est plus proche de cette seconde moitié du siècle, où les naturalistes abandonnent l'idéalisation sentimentale.

Seulement, chez Balzac, l'observation aboutit à des types plus marqués d'aversion parce que outre son hostilité naturelle il n'a pas le sang-froid des naturalistes. Comme eux, il observe avec attention, comme les romantiques, il associe à ses opinions les sentiments que font naître en lui, homme, les aventures sentimentales de tout ordre.

Antipathie issue de ses rencontres et à laquelle le prédisposaient ses goûts et son éducation, rancune née de

1. De l'Amour. Balzac avait écrit : ce froid et compassé lord Byron dont le visage est aussi terne que le climat anglais (*Modeste Mignon*).

2. *Petites misères de la vie conjugale*.

la rupture avec Mme de Visconti, Balzac s'est abandonné librement à l'une et à l'autre, observant avec l'intention de voir le mal et exploitant les idées banales de son époque.

En effet, son antipathie n'est pas une source puissante d'inspiration. Une seule nouveauté : la tendance à la caricature que nous ne retrouvons pas, ou pas aussi nette quand il s'agira d'une autre nationalité. Par ailleurs, aucune tentative d'approfondir des idées reçues, des répétitions plus fréquentes que chez tout autre et s'il veut d'aventure s'éloigner quelque peu de ses formules — les galimatias du *Lys*.

La force et la persistance de son aversion pour la femme anglaise, voilà la seule originalité réelle de Balzac, peintre de la société féminine des originaires de la Grande-Bretagne.

Dans la vaste galerie des étrangères de la *Comédie Humaine*, les anglo-saxonnes ne sont pas certes reléguées dans l'ombre, éclairées au contraire bien en face d'une lumière crue, impitoyable; et dans la symphonie universelle de l'amour, elles ont sans doute leur note particulière, mais qui ne contribue guère à la force et au charme de l'ensemble. Il leur manqua simplement d'incarner le souffle balzacien.

CHAPITRE IV

L'Italienne

Comme toutes les femmes italiennes qui aiment, la duchesse ne cessait de regarder Emilio, car en ce pays l'abandon d'une femme est si entier qu'il est difficile de surprendre un regard expressif détourné de sa source. (Massimilla Doni.)

§ 1. « Ce qui nous paraît curieux dans l'étude de la vogue de l'Italie en France au temps du romantisme, c'est de constater comment chaque écrivain voit ce pays sous un aspect qui lui est particulier, comment chacun y trouve de quoi satisfaire ses goûts et ses tendances. »

Ainsi s'exprime Mlle Nolli dans la conclusion de son ouvrage sur *les Romantiques français et l'Italie*.

Certes, mais si cela est vrai, ne l'est-il pas tout autant de dire que malgré la différence des tempéraments des écrivains, de leurs goûts, malgré la diversité des circonstances où ils ont vu l'Italie, elle reste alors pour la plupart d'entre eux le pays de passion et de volupté, des coups de poignards et du poison; que le pays de Roméo et Juliette, celui aussi des orangers,

est pour eux le plus beau, l'unique théâtre des sensations fortes et violentes. N'en va-t-il pas ainsi depuis Corinne ?

Que l'Italie soit au premier chef pour les écrivains ou la terre des paysages, ou la patrie des arts, ou le pays d'hommes incompris et dignes d'être révélés et quelque soit la variété des formes où elle s'exprime, c'est toujours et chez tous la même idée.

Quelques-uns, il est vrai, voulaient fuir la peinture d'une Italie de convention. Paul de Musset combat l'opinion de ceux qui prétendent avec Sismondi que l'on n'est pas sûr dans un village italien de sortir sain et sauf du lit dans lequel on s'est endormi la veille. L'Italie selon Paul de Musset est loin d'être un coupe-gorge dans lequel pas une route ne serait sûre, où il y aurait « des brigands partout... des jaloux, le poignard à la main, derrière toutes les tapisseries; des stylets dans toutes les manches d'habits... » Cette Italie n'existe dit-il, que dans les romans d'Anne de Radcliffe. George Sand ne partage pas non plus l'opinion commune. Nulle part — lit-on dans les *Lettres d'un voyageur* — « il n'y a plus de paroles et moins de faits, plus de querelles et moins de rixes » qu'à Venise.

Mais ceux-là mêmes qui dénonçaient cette Italie de convention ne peuvent éviter des jugements directement inspirés par elle.

Balzac avait beau dire que c'est un préjugé qui veut l'Italien « empoisonneur et jaloux », il n'en parle pas moins lui-même de la « célèbre jalousie italienne¹ »,

1. *Béatrix*.

en cite des exemples caractéristiques¹, et dit après Stendhal le bonheur qu'on trouve en Italie à se venger².

N'est-il pas vrai aussi que le jugement des écrivains sur l'Italie, façonné par l'opinion commune est si bien ancré en eux qu'après leur voyage en Italie, qui d'ailleurs les déconcerte parfois, ils continuent à en dire ce qu'ils disaient avant. Ils ne furent pas nombreux, ceux, qui comme Stendhal, partirent visiter ce pays sans aucune idée préconçue, avec « un esprit libre, prêt à accueillir tous les témoignages que les Italiens produiront, à leur détriment ou à leur avantage; prêt à enregistrer toutes les impressions, même contradictoires... » C'est en ces termes que M. Paul Hazard caractérise l'état d'esprit de Stendhal lors de son premier voyage en Italie³.

Stendhal allait en ce pays pour le connaître. Des circonstances un peu particulières amenèrent Balzac à Turin, puis à Milan, puis à Venise : il y va, chargé par son amie Mme de Visconti de régler un procès de succession.

On s'est amusé de voir qu'alors que la plupart de ses contemporains allaient en Italie pour des raisons d'ordre sentimental — Musset et George Sand pour y jouir de leur amour, Lamartine pour y guérir une passion malencontreuse — Balzac, qui n'est pas une âme moins sensible que celles-là, ne partait ni en poète ni en amant ni même en pèlerin de l'art, mais en homme d'affaires.

Cela ne l'a pas empêché de regarder autour de lui

1. Dans *Albert Savarus*, dans *Autre Etude de femme*.

2. *Revue Parisienne*, 1840.

3. Stendhal et l'Italie, *Revue des Deux Mondes*, 1926-1927.

plus attentivement que tel promeneur solitaire et de mettre tout à profit pour observer les habitants du pays. Certes, il avait lu des récits des voyageurs qui l'avaient précédé sur les routes d'Italie, mais il voulait en vérifier la teneur jusqu'aux détails de ses propres yeux.

La *Comédie Humaine* abonde en souvenirs italiens. Evidemment, tout en Italie ne retient pas également son attention. Dans les *Pèlerinages Passionnés*, M. Gabriel Faure écrit à propos de Flaubert qu'il « avait la nostalgie des horizons lumineux du Midi et de l'Orient où son amour de la couleur trouvait une intime et violente satisfaction ». Voilà des termes qui conviendraient mal à Balzac ! L'amour de la lumière, de la couleur qui avait attiré tant de Français, de romantiques surtout, en Italie n'était pas ce qui animait notre romancier. Il transporte facilement ses Italiens sur le pavé de Paris, il ne s'aventure que rarement¹ « de l'autre côté des Alpes ».

Ce qu'il cherche en Italie, à la suite de Stendhal, le maître d'italianisme, ce ne sont pas des couleurs, mais une conception humaine, une conception féminine surtout.

En effet, les hommes italiens que Balzac a introduits dans son œuvre n'y apportent pas ce caractère énergique et extrême, ce mépris de la mort, qui définissaient ceux de Stendhal — ni ce charme irrésistible, cette force de séduction presque surnaturelle, que George Sand a données à un Teverino ou un Leone Leoni. La note

1. Il le fait cependant dans *Massimilia Doni*, dans *Les fantaisies de la Gina*, dans une partie d'*Albert Savarus*.

italienne originale est donnée dans l'œuvre de Balzac par ses créations féminines.

*
* *

§ 2. Notre auteur se trouve négligé dans deux ouvrages importants, celui de Mlle Nolli et celui de M. Mengin consacrés à l'Italie des romantiques. Ceci s'explique peut-être par le fait que les deux historiens des influences italiennes s'en sont tenus aux romantiques proprement dits, parmi lesquels il est difficile de ranger Balzac. Cependant M. Mengin explique dans sa préface pour quelles raisons il ne parle pas ou peu de Georges Sand, de Gautier, de Dumas, de Stendhal. Que ne mentionne-t-il Balzac ? Mlle Nolli va jusqu'à dire « *Balzac, il est vrai, ne s'occupe pas de l'Italie dans sa Comédie Humaine*, mais il publie tout de même *Massimilla Doni*. » Ne signaler que cette nouvelle, c'est réduire de beaucoup le rôle des souvenirs italiens dans l'œuvre de Balzac. Toutefois, si notre romancier n'a pas, dans les ouvrages cités, la place qu'il mérite, nombreuses sont sur son Italie des études particulières¹. Elles abondent en détails sur les séjours de Balzac en Italie, sur les gens qu'il y a connus. Nous nous attachons donc surtout à la femme italienne de la *Comédie Humaine*, sujet qui dépassait le cadre de ces études.

Donnons cependant l'essentiel sur les séjours de Balzac en Italie.

1. M. Prior, Balzac à Turin, Balzac à Milan, Balzac à Venise (*Revue de Paris*, 15 juillet et 15 janvier 1924; *Revue de France*, 1^{er} décembre 1927). Maria Pisani, *L'Italia nella Comedia Humana*. F. Néri, *L'Italia di Balzac*. Guiseppe Gigli, *Balzac in Italia*. Une partie de l'article de MM. Bachelin et Dumesnil sur le *Cosmopolitisme de Balzac*.

Avant d'y être allé déjà, il a vu et connu de nombreuses Italiennes; les actrices italiennes et leurs aventures, les grandes dames et les leurs faisaient partie des conversations.

En 1836, Balzac va à Turin accompagné de Mme Marbouty qu'il appelait à cette époque « la poésie des voyages ». Notre auteur n'a pas toujours été infailible dans ses jugements sur les femmes. Cette personne, dont la vanité et la bêtise étaient également profondes, n'a su que faire sa propre apologie à propos de ses relations avec Balzac et n'a guère contribué à nous renseigner sur son séjour à Turin¹.

Cependant, grâce aux recherches, celles de M. Prior surtout, nous sommes renseigné quand même sur ce voyage d'Italie et les suivants.

Il a été donné à Balzac de pénétrer réellement dans la société italienne. Partout, et à Milan plus qu'ailleurs, il fut fêté par l'aristocratie locale. Toutes les portes s'ouvrirent devant lui, tous les salons voulaient avoir l'honneur de recevoir « le plus fécond » des romanciers français. Et plus d'une fois l'illustre romancier est devenu rapidement l'ami et le conseiller.

Cette hospitalité italienne à laquelle rendent hommage tout le long du xix^e siècle tant de voyageurs français : Janin qui dans *les Italiens à Paris* oppose sans cesse l'hospitalité italienne à l'inhospitalité française, Alfred de Musset qui écrit qu'en Italie on se fait

1. M. Serval a publié un article bien documenté sur Mme Marbouty. *Revue de l'Histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1924 : *Une amie de Balzac*.

un ami en demandant son chemin, son frère Paul qui vante la bienveillance et l'hospitalité des Italiens Antoni Deschamps qui célèbre la terre où on garde à l'étranger un toit hospitalier et tant d'autres encore — cette hospitalité fameuse, Balzac a eu le privilège d'en goûter les charmes les plus exquis. Il a éprouvé mieux que personne la vérité de cette assertion de M. Gastinel : quinze jours en Italie suffisent pour nouer des amitiés sincères et profondes... Des hommes comme le prince Portia, le sculpteur Puttinati à qui fut dédié la *Vendetta* et d'autres encore lui plurent et lui inspirèrent de l'affection; mais il se lia surtout d'amitié avec nombre d'admiratrices. A Turin, avec la marquise de Cortanze « la seule femme instruite et spirituelle » que Balzac avouait à Mme Hanska avoir rencontré en Italie; avec la comtesse Sanseverino née Portia qui le recommanda à Mme de Maffei; à Milan, avec Mme Bolognini dont l'amour partagé pour le prince Portia le hante sans cesse d'un enthousiasme attendri; avec la comtesse Maffei, dont le salon allait devenir si célèbre et qui lorsqu'elle a vu pour la première fois Balzac se serait précipitée vers lui, faisant mine de s'agenouiller et s'écriant : « j'adore le génie ! »; avec la comtesse Archinto et la marquise Trivulzio, cousines de la princesse Belgioioso qui lui réservèrent un chaleureux accueil; à Venise c'est la comtesse Soranzo, tout embarrassée de l'antipathie que manifestait pour Balzac un autre de ses hôtes, le comte Dandolo.

La popularité du romancier en Italie ne fut pas en effet sans lui valoir de vives jalousies. M. Prior nous

conte comment toute une campagne de presse dénigrant Balzac suivit son séjour en Italie, déchaînée précisément par ce comte Dandolo qui connut le romancier la veille de son départ et ne vit en lui qu'un auteur immoral, vaniteux et mercantile.

L'opinion italienne ne manqua pas de se demander en quelle image l'Italie se refléterait dans l'œuvre de Balzac. Certains doutent de sa puissance d'observation. On lui reproche d'être trop hâtif dans les opinions qu'il énonce sur l'Italie.

Ignazio Cantu assure qu'il est venu voir les Italiens, ignorant toute chose d'eux et que selon l'opinion générale, il est reparti tout aussi ignorant. L'écrivain Tommasseo écrit à Cantu : Balzac dit du bien de Milan maintenant qu'il y est; dès qu'il en sera parti, il jugera la ville entière à la mesure de trois ou quatre gentils-hommes émasculés qui auront ri de ses grossièretés de paysan ». A. Piazza espère (dans *La Gazette privilégiée de Milan*) que « loin de suivre le déplorable exemple de ses concitoyens, Balzac parlera quelque jour honorablement des Italiens qui le fêtent et l'admirent, le comblent d'amabilités et le présentent à toutes leurs belles dans chaque maison et dans chaque loge ». On est assez étonné aujourd'hui, alors que la vogue de l'Italie en France apparaît à distance si impérieuse, de rencontrer touchant les voyageurs français une plainte de ce genre.

Quoiqu'il en soit, Piazza ne fondait pas une vaine espérance sur notre auteur : Balzac ne calomnia pas l'Italie.

Les nombreuses amitiés engagées l'emportèrent sur les quelques malveillances rencontrées. Très sensible, quoiqu'on en ait dit aux critiques sévères de la presse, Balzac l'était encore davantage aux éloges et à la chaleur de l'hospitalité.

Du bon souvenir qu'il garda de l'Italie témoignent aussi bien maintes dédicaces à ses amis italiens auxquels il tient à exprimer sa reconnaissance que la correspondance échangée avec eux.

Enfin l'irritation de Mme Hanska au moindre récit d'Italie, montre qu'elle avait compris qu'il y vécut des émotions inoubliables, qu'il en connut qui lui rendaient chère l'Italie tout entière. L'heureuse expérience de Balzac était loin d'ailleurs d'être contrecarrée par une hostilité préconçue : pour peindre l'Italienne avec enthousiasme il n'avait pas attendu son séjour en Italie.

§ 3. Comme tant d'autres, comme un Musset, il participa à cette littérature italienne toute d'imaginaltion que créait en France l'engouement pour l'Italie. Encore ne contribua-t-il pas à broser ces faux décors où trop d'écrivains résumaient la couleur locale; il s'attacha surtout à peindre des hommes ou des femmes italiennes.

Pour Balzac, comme pour bien d'autres, la Corse, qu'il qualifie d'île française chauffée par le soleil de l'Italie, est, comme dit M. Baldensperger « un concentré d'Italie ».

Dès 1830, une Corse est l'héroïne d'une nouvelle au titre significatif : *la Vendetta*.

Ginevra di Piombo vit à Paris avec ses parents dont elle est la fille unique et qui l'adorent. Dans l'atelier du peintre Servin dont elle est l'élève, la jeune fille fait la connaissance d'un Corse exilé après la défaite de Napoléon. La famille de Luigi Porta — c'est le nom du jeune homme — est en vendetta avec celle de Ginevra.

Jaloux déjà des affections de sa fille, apprenant que Luigi appartient à une famille ennemie, le père de Ginevra refuse son consentement au mariage. La fille rompt avec ses parents. Vie misérable du jeune couple sans ressources... Ginevra perd un fils qu'elle ne peut nourrir et meurt d'épuisement.

Telle fut cette vie de souffrances et d'amour.

A la beauté, à la délicatesse, à l'honnêteté du caractère de Ginevra jeune se mêlait une sorte de rouerie, toute bénigne d'ailleurs, dont voici un petit exemple : Il s'agit d'arriver à présenter Luigi à son père. « Le soir elle faisait longtemps de la musique et souvent elle s'écriait : il faudrait une voix d'homme pour ce nocturne ». Sans l'ombre de méchanceté, elle connaît donc ces petites ruses, qu'apprend la passion vraie quand elle doit triompher des obstacles. Si elle connaît ces manèges innocents, elle a horreur du mensonge. Après avoir dit à ses parents pour excuser son retard : « j'étais occupée à l'atelier », elle se reprend aussitôt ; « j'aime un jeune homme », dit-elle d'une voix émue.

C'est qu'il y a beaucoup de noblesse dans ce caractère. Pendant les *cent jours* l'admiratrice de Napoléon ne parle pas de sa joie aux jeunes filles du faubourg St-Germain qu'elle retrouvait à l'atelier, alors qu'elles

ne lui épargnent pas les allusions blessantes, lorsque Napoléon est vaincu définitivement.

Leurs taquineries cependant ne sont jamais directes, car il y a en cette jeune Corse quelque chose qui les effraye. Lorsque pour l'agacer, elles déplacent un jour son chevalet, elles pensent que Ginevra s'en souviendra cinquante ans.

A la noblesse de son caractère, la Corse joint une décision implacable; les hésitations de la jeunesse semblent lui être inconnues. Ce n'est pas dans des conditions banales qu'elle fait la connaissance de Luigi caché dans un cabinet noir, refuge qu'elle découvre par hasard.

Cependant elle lui offre sans hésiter son amitié et ses économies. Sans hésiter davantage et avec le courage de l'amour, elle va, après la rupture avec ses parents, se décider à d'horribles souffrances matérielles qui la feront prématurément mourir.

A son lit de mort, cette femme, qui avait eu si fort à souffrir des préjugés de son père, lui pardonne et lui lègue sa chevelure. Geste désuet sans doute à nos yeux, mais combien généreux et touchant aux yeux de Balzac.

Enfin, peu avant de mourir, Ginevra qui souvent assurait qu'elle avait mangé pour donner à son mari un dernier morceau de pain, pense encore à celui qui est tout pour elle : « mon ami, tu as froid, je vais te réchauffer » dit-elle en mettant la main de Luigi sur son cœur. Peu de femmes de Balzac ont été glorifiées par une telle mort.

On ne saurait en douter, Ginevra di Piombo, tant par

son tempérament que par son caractère est la Corse par excellence. Moins farouche que ne le sera plus tard Colomba à qui involontairement on la compare, elle est aussi passionnée, aussi implacable dans ses décisions, aussi courageuse.

Si la mesquinerie d'un sentiment comme celui de la vendetta lui est inconnue, elle a aussi donné toute son âme à la passion mais pour l'amour et non pour la haine.

En 1830 toujours, dans *la Peau de chagrin*, on voit passer une femme d'origine italienne. La Piémontaise Aquilina, personnage secondaire, mais ardemment dépeint, reparaitra au premier plan en 1835 dans *Melmoth réconcilié*. L'ordre chronologique des deux ouvrages ne correspond pas au cours de la vie d'Aquilina plus âgée dans *la Peau de chagrin* que dans l'autre ouvrage, nouvelle postérieurement publiée.

La voici telle qu'elle apparaît dans *la Peau de chagrin* parmi les courtisanes éblouissantes, au milieu d'une fête merveilleuse et quasi magique.

Grande fille, bien proportionnée, elle est superbe dans son maintien. « Sa chevelure noire, lascivement
« bouclée, semblait avoir déjà subi les combats de
« l'amour. Sa bouche rouge, humide, entr'ouverte
« appelait le baiser... Sa vigueur supposait l'agilité
« d'une panthère, comme la mâle élégance de ses formes en promettait les voluptés dévorantes... Elle eut
« ravi des gens blasés, mais un jeune homme l'aurait
« redoutée; un poète l'aurait admirée. »

Aquilina, une des deux courtisanes qui dans cette

fête retiennent le plus l'attention de Balzac, gagne le lecteur bien plus aisément que l'autre, la Française Euphrasie, espèce de démon sans cœur et qui sait à la perfection simuler les sentiments. Elles incarnent l'une et l'autre leur triste métier, mais Euphrasie est « le vice sans âme », Aquilina est « l'âme du vice ».

Elle se dit originaire du Piémont, il ne faut pas douter de cette origine puisque Balzac l'appelle toujours « la Piémontaise ».

La Piémontaise a perdu son amant d'une façon tragique : il a été guillotiné à la Rochelle. Pour que sa joie n'aille jamais trop loin, Aquilina porte depuis des chiffons rouges dans sa parure. Détail qui fait songer à Clélia Conti de la *Chartreuse de Parme* qui ayant un jour imprudemment juré de ne plus jamais voir son amant, ne le reçoit ensuite que la nuit par fidélité à son vœu. Aquilina avait paraît-il aimé cet amant que la guillotine lui a enlevé. Euphrasie, dit-elle, n'a jamais fait comme elle-même cent lieues « pour aller dévorer avec délices un regard et un refus » ; elle « n'a pas attaché sa vie à un cheveu ni essayé de poignarder plusieurs hommes pour sauver son souverain, son seigneur, son dieu ». Le son de voix profond avec lequel ces mots sont prononcés leur donne un impressionnant accent de sincérité.

Ce n'est pas cependant par le seul désespoir qu'Aquilina est devenue une illustre courtisane. Elle dit bien qu'il est horrible d'être « condamnée au plaisir avec un mort dans le cœur », mais peut-être y a-t-il là quelque affectation. Elle a en effet une conception de la vie

qui n'est guère celle d'une âme malheureuse : cette singulière courtisane a toute une philosophie du plaisir. Quel dédain professe-t-elle pour la bourgeoise qui ne vit pas en dix ans ce que la courtisane vit en un jour ! Non seulement elle n'a pas la honte, mais elle a même une sorte de fierté de son état.

Aquilina, toujours désignée par Balzac : la Piémontaise, est la seule figure féminine de *Melmoth réconcilié*. C'est ce récit qui raconte les événements auxquels *la Peau de chagrin* faisait allusion. Le guillotiné tant aimé n'est pas le premier amant en date. Avant lui peut-être, en même temps à coup sûr, le caissier Castanier, chauve, au teint rouge brique, reçoit d'elle « ces cajoleries passionnées qui, chez ces sortes de créatures deviennent des choses de métier ».

La diabolique puissance de tout voir et de tout prévoir que le caissier obtient au prix de son « éternité heureuse » lui fait découvrir Léon, le jeune amant de cœur dans un cabinet de toilette.

Aquilina jusque-là ne s'était pas donné beaucoup de peine pour cacher l'existence d'un autre amant à Castanier qui n'y voulait pas croire. A présent que le caissier a tout le pouvoir et que Léon, elle le sait, court une mort certaine, elle crie son amour pour ce dernier, elle veut le suivre, elle le suit. C'est là pour la révélation de son caractère une scène capitale et où elle symbolise l'Italienne passionnée.

Les peintures de Ginevra et d'Aquilina sont bien du même pinceau.

§ 4. Du portrait d'Aquilina à celui de Marianna Gambara¹ est intervenu un événement d'importance : le premier voyage de Balzac en Italie.

Les Italiennes que dès lors nous trouverons dans la *Comédie humaine* sortiront donc de l'expérience réelle, de l'observation directe de Balzac. En examinant les Italiennes antérieures à son voyage et celles qui l'ont suivi, on remarque qu'avec ces dernières, la passion italienne perd un peu de son ardeur mélodramatique. Non pas que cette passion là lui inspire moins d'admiration ; mais s'il la peint avec moins de frénésie, avec plus de modération, c'est que son voyage lui a peut-être permis d'atténuer un peu le romanesque de la légende. Telle est bien l'unique raison de la différence dont nous parlions, car la publication quelques années plus tard des *Splendeurs et misères des courtisanes*, atteste que les goûts mêmes de Balzac n'ont pas changé.

Marianna Gambara, Vénitienne, n'a ni l'héroïque constance de Ginevra Piombo, ni surtout la folle passion d'Aquilina. Il est cependant une idée que Balzac maintient. C'est qu'en Italie, les passions « naissent d'un coup d'œil ». Au bout d'une soirée passée ensemble au restaurant, à la même table où elle dîne avec son mari, sans qu'une parole un peu confidentielle ait été prononcée, Marianna Gambara dit au comte André Marcosini : ou vous m'avez déjà comprise, ou vous ne me comprendrez jamais. La veille, il avait suffi d'une rencontre fortuite dans une rue, pour que le riche prince et

1. Héroïne d'une nouvelle intitulée *Gambara* (1837).

Marianna, qui vivait misérablement dans un quartier immonde de Paris, se sentissent irrésistiblement appelés l'un vers l'autre.

Le mari de Marianna, un musicien à moitié fou, est le personnage central de la nouvelle, Balzac s'appliquant surtout à l'analyse de son sens musical exalté au point que le musicien croit produire des tons merveilleux, alors qu'il ne crée qu'une cacophonie.

Bien qu'épris de sa femme, le comte milanais emploiera tous ses efforts à guérir l'artiste. Après ses infructueux essais, Marianna, jusque-là très dévouée à son mari, le délaisse pour suivre en Italie André Marcosini.

Six ans plus tard, celui-ci la délaisse à son tour pour une danseuse. Marianna, maigrie, vieillie, vient retrouver son mari plus misérable encore qu'auparavant. On peut les voir, tous les soirs, pauvres mendiants, chante aux Champs-Élysées des duos que Gambara accompagne sur une mauvaise guitare.

Intéressante surtout par un amusant portrait d'un restaurateur italien, cette nouvelle n'accorde en somme à Marianna qu'un rôle accessoire.

Accessoire, mais assez curieux. Cette Italienne aime d'amitié son mari, puis elle suit celui qu'elle aime d'amour ; il n'y aurait rien là que de banal si elle ne finissait par revenir à celui qui a son affection. Nous voilà loin de la passion « dévorante », exclusive, un peu conventionnelle de la première manière de Balzac.

Notre auteur n'entendait pas en rester là de ses femmes italiennes. Deux ans plus tard, il met en scène

dans *Massimilla Doni* une Sicilienne : Clarina Tinti et une Florentine, celle-là même qui donne le nom à la nouvelle.

Disons le tout de suite, cet ouvrage n'est pas un chef-d'œuvre ! De la même façon que les voyages successifs de Corinne n'étaient qu'un prétexte insuffisant pour les interminables peintures de villes italiennes, les idées, peut-être intéressantes, sur la musique, que Balzac essaye en vain de mettre naturellement dans la bouche de ses héros, ne réussissent qu'à alourdir et à gâter sa nouvelle. Ce défaut est particulièrement sensible dans l'épisode où Massimilla, étant allé voir le *Mosé* de Rossini se livre pendant la représentation même à une longue analyse du génie du compositeur, à une explication de son opéra, tout cela, malgré qu'en puissent avoir ses compagnons de loge, pour permettre à Balzac de balancer en couplets soignés ses idées favorites.

Cependant, l'auteur affirme que cette Italienne n'était pas fatigante. Elle « déployait les grâces de cette conversation prodigieuse d'esprit italien où le sarcasme tombait sur les choses et non sur les personnes, où la moquerie frappait sur les sentiments moquables... »

Si l'éloquence de Massimilla nous semble excessive, il est certain du moins que cette Florentine patriote et libérale ne manque ni d'intelligence, ni de culture par opposition à la Tinti « la femme primitive » qui n'aura que sensations.

No'oublions pas, qu'indépendamment des problèmes musicaux que Balzac voulait exposer, à côté de quelques mélomanes qu'il voulait peindre, une autre préoccu-

pation le guide ici : une fois de plus il nous met en présence des complications qui viennent de ce dualisme sentimental selon quoi un homme se sent attiré simultanément vers deux femmes, dont l'une a pour lui un puissant attrait physique, tandis que l'autre lui inspire sinon un amour purement platonique, du moins une tendresse surtout spirituelle.

Massimilla Doni est à Emilio Memmi à peu près ce que fut Henriette de Mortsau à Félix de Vendenesse. L'ascendant de la Tinti sur l'Italien, ressemble assez à celui qu'exerça lady Dudley sur le Français.

Rien, hormi l'inégalité de fortune, n'a troublé tout d'abord l'amour d'Emilio et de Massimilla. Mais par un hasard vaudevillesque, Emilio, revenu dans son château, qu'à son insu un ami a loué à la cantatrice Clarina Tinti, est surpris au milieu de son sommeil par l'arrivée de celle-ci. Follement éprise au premier coup d'œil du beau jeune homme, elle renvoie sans cérémonie le riche vieillard qui l'accompagnait et qui se trouve incontinent remplacé par Emilio séduit et stupéfait.

Mais à cette nuit de plaisir succéderont des journées de souffrances et de remords. Ces remords font rire un Français séjournant en Italie et qui pense qu'un homme ne peut qu'être heureux dans la situation d'Emilio. L'Italien cependant se sent troublé en face de Massimilla qu'il avait trompée. Elle est toujours calme et confiante, ne songeant pas que leur union est incomplète.

Un dénouement assez plat vient apporter une solution à ce problème de deux amours, qui dans *Le Lys*

dans la vallée ne pouvait se résoudre que par l'abandon de l'un et de l'autre au profit d'un troisième. Ici, les choses vont prendre une autre tournure, grâce à un ami d'Emilio, Français raisonnable, qui pousse la Tinti à se donner à un autre, la persuadant qu'elle sauvera ainsi la vie d'Emilio, et qui détermine Massimilla à prendre place dans la chambre de la Tinti où elle recevra le jeune Italien.

Parfaitement heureux avec Massimilla après qu'ils ont « tué l'idéal », Emilio peut à présent abandonner son ancienne maîtresse.

Dans ce dénouement un peu facile, Balzac semble oublier qu'Emilio s'est laissé séduire par la Tinti, non seulement parce qu'indifférente aux réalités de l'amour, Massimilla ne l'aimait que spirituellement, mais encore parce qu'à l'amour que lui ressentait pour elle aucun désir ne se mêlait.

La cantatrice Sicilienne symbolise évidemment l'Italienne sensuelle et passionnée. Quant à Massimilla, sa retenue étonne tous ses compatriotes. Dans ce pays, « l'amour est chose si naturelle » qu'aimant sans se donner, elle était regardée comme une femme extraordinaire. C'est seulement quand, ayant compris ce que désirait Emilio, elle se décide avec simplicité à le lui accorder, qu'elle montre « un coin du délicieux caractère de l'Italienne aimante ».

Balzac nous procure le plaisir de retrouver ailleurs les deux héroïnes de la nouvelle. Massimilla aidera de pauvres Italiens rencontrés au cours d'une promenade¹.

1. *Gambara*.

Nous verrons la Tinti « pâlir de jalousie » en entendant chanter une compatriote¹.

1842. M. Hanski vient de mourir et cependant l'Etrangère tarde à réaliser les plus chers espoirs de Balzac. Alors Balzac multipliera les souvenirs italiens dans son œuvre dont Mme Hanska était une fidèle lectrice; il multipliera aussi les dédicaces à ses amis de Milan ou de Venise; il reprendra le thème de l'amour italien. Peut-être Mme Hanska conviendra-t-elle enfin que pour égaler l'amour idéal que l'on rencontre en Italie, le sien reste trop patient. Peut-être en lisant des épisodes comme celui d'*Albert Savarus*, comprendra-t-elle aussi à quels dangers l'ajournement continu d'une union qu'elle avait acceptée en principe, expose leur amour.

Albert Savarus, avocat et collaborateur de la *Revue de l'Est*, publie dans ce journal une nouvelle intitulée *L'ambitieux par amour* qui est l'histoire voilée de sa vie et où il apparaît sous le nom de Rodolphe. L'héroïne de cette nouvelle, la femme aimée de Rodolphe est une noble Italienne qui, exilée en Suisse à cause de ses opinions libérales, se fait passer pour une Anglaise. Ne pouvant cacher sa nationalité à Rodolphe elle pose pour lui en bonne bourgeoise de Milan. Mais il apprend, lorsqu'elle peut revenir en Italie, qu'elle est une princesse romaine.

C'est là cependant encore un déguisement que donne Albert Savarus à son aventure confiée à une revue.

1. *Albert Savarus*.

Lorsque, amoureuse de Savarus et intriguée par sa nouvelle, Rosalie de Watteville parvient à éclaircir le mystère, nous apprenons qu'il ne s'agissait en réalité ni d'une Anglaise, ni d'une Milanaise, ni d'une Romaine, mais de la duchesse florentine Francesca d'Argaiolo. On comprend que Francesca ait imparfaitement imité une Anglaise: « elle était bien l'Italienne classique et telle que l'imagination veut, fait, ou rêve si vous voulez les Italiennes ».

Son adorable laisser-aller, sa franchise italienne frappèrent dès l'abord le jeune Français.

Francesca et Rodolphe, ou plutôt Francesca et Albert s'aimaient platoniquement. Mariée avec un homme bien plus âgé qu'elle et qui, à défaut d'amour, a toute son amitié, Francesca promet à celui qu'elle aime de l'épouser, mais après la mort de son mari.

Résigné à attendre, Albert retourne en France, se fixe à Besançon parce qu'il a quelques chances de s'y faire porter à la députation, devient, en un mot, « l'ambitieux par amour ».

Mais, par suite des intrigues de Rosalie de Watteville, qui, de naïve provinciale devient rouée et corrompue par amour pour Savarus, celui-ci est calomnié aux yeux de l'Italienne. Le mari de Francesca meurt, mais la suppression des lettres d'Albert par Rosalie fait croire à l'Italienne qu'elle est oubliée. Elle finit par épouser le duc de Rethoré, mais elle ne saurait trouver de bonheur dans cette union.

La décision de Francesca qui pourtant aimait le jeune Savarus, de le faire attendre jusqu'à la mort de

son époux n'aboutit ainsi qu'à faire deux malheureux. A bon entendeur, salut.

A l'adresse aussi de Mme Hanska, la même année, un second épisode italien, *Les Fantaisies de la Gina*¹. On sait l'admiration de Balzac pour le prince Portia et la comtesse Bolognini ou plutôt pour l'amour qui les unissait. C'est d'eux qu'il semble s'inspirer dans ce récit.

Gina, l'héroïne, est une Gênoise. « Elle a la démarche
« lente, signe de noblesse. Son front et son visage ont
« une coupe noble et régulière... elle a les reins souples
« et cambrés... puis, ce qui est le signe le plus évident
« d'une race supérieure, ses cheveux sont longs et fins,
« et quand le coiffeur les relève, il faut, pour obtenir
« au-dessus du col cette ligne nette et pure à laquelle
« les femmes tiennent tant, qu'il en sépare quelques
« bouquets rebelles, qui doivent être réunis en une
« petite natte tant ils sont naturellement frisés. Toute
« femme à qui vous verrez cette petite queue perdue dans
« les flots ondoyants d'une riche chevelure est douée
« d'une violence de sentiments et d'une supériorité
« d'âme... ».

Déjà Balzac avait affirmé plus d'une fois que des che-

1. C'est vers 1842 probablement que Balzac a écrit *Les Fantaisies de la Gina* qui de son vivant sont restées inédites. La nouvelle a été publiée par M. Bouteron dans le n° 2 des *Cahiers Balzaciens*. Une lettre de Balzac à l'Etrangère nous apprend qu'il avait songé en septembre 1838 à un drame intitulé *la Gina*. L'héroïne devait être « Othello femelle » ; cela devait se passer à Venise... N'est-ce pas significatif ?

Quant au nom même de Gina, Balzac l'affectionnait puisqu'il le donne à quatre héroïnes. (Voir l'ouvrage de M. Douchan Z. Milatschisch : *Le théâtre inédit de Honoré de Balzac*, Hachette, 1930). En parlant d'une cinquième Gina qu'il aimait le plus peut-être — celle de la *Chartreuse de Parme* — notre auteur éprouve le besoin de nous renseigner sur l'origine de ce nom qui est, dit-il, l'abréviation d'Angélina.

veux longs et fins étaient un signe de race. Quant à la petite tresse, elle nous était apparue avec le même commentaire : La baronne du Guénic « faisait tresser les cheveux follets qui se jouaient sur sa nuque et qui sont un signe de race ».

Pour la Gina, ces cheveux longs, fins et abondants au point d'exiger cette petite tresse cachée sur la nuque ont encore une autre signification. La femme qui a de tels cheveux, ajoute Balzac, est douée « d'une supériorité d'âme qui fait excuser son ignorance; elle sait être femme et voilà sa vraie science ».

Ce renchérissement est bien de circonstance. Gina n'a en effet, ni esprit, ni instruction, ni goût des arts. Sa splendide beauté, à la fois lombarde et espagnole et la noblesse de son âme sont sensées y suppléer et même faire illusion sur ses facultés intellectuelles.

Gina aime Grégorio, un jeune Milanais; elle est aimée de lui. Mais elle a mille fantaisies pour retarder une déclaration de sa part. C'est, par exemple, un petit chien anglais qu'il lui faut et qu'il doit aller chercher, ce sont d'autres prétextes encore.

« Jamais Italienne ne se serait conduite comme elle », dit Balzac et le lecteur est en effet tout désorienté de trouver une Italienne qui ressemble si peu à ses compatriotes de la *Comédie humaine*.

Mais cette anomalie s'explique rapidement. Gina souffre d'une maladie qui rend pour elle toute approche douloureuse. Elle accepte héroïquement, sans pousser un cri, que Grégorio la presse sur son cœur, mais son mal s'en aggrave; l'ablation d'un sein devient nécessaire.

Ce n'était donc pas « par fantaisie » mais à cause de la force même de son amour qu'elle n'en voulait pas inspirer. Il y a dans l'attitude de la Gina « cette grandeur romaine qui brille dans toute sa splendeur par moments au front de la vieille reine du monde ».

C'est à Gênes que nous transporte un an plus tard l'action de *Honorine*. Après avoir trouvé un prétexte pour éloigner sa femme, le consul de France à Gênes raconte à quelques écrivains et journalistes réunis chez lui, l'histoire de son amour pour Honorine.

La femme du consul, la Gênoise Onorina Pedrotti n'est qu'un personnage assez effacé. Cependant, on pense à elle d'un bout à l'autre du roman. Tout en écoutant le consul conter son amour pour la Française, on se demande si l'Italienne, sa femme, est heureuse, si elle connaît cet épisode de la vie de son mari; on tremble qu'elle n'entende le récit par une porte entr'ouverte. On regrette que le consul n'aime pas avec passion cette femme si belle et si aimante et qui s'entend si bien à bercer les douleurs de son mari « dans un lit de tendresses et de caresses italiennes ». On espère qu'il n'a pas épousé pour sa richesse cette héritière gênoise, mais qu'il a tout au moins de l'affection pour elle. On voudrait savoir surtout ce qu'elle pense, si elle souffre... Lorsque le consul lui dit de coucher ses enfants, elle comprend bien que sa présence le gênerait dans son récit. Mais que sent-elle lorsqu'elle s'en va ainsi sans mot dire ?

Toutes ces questions viennent à l'esprit quand on lit *Honorine*. Balzac nous a rendu un être sympathique par des procédés autres que ceux qu'il emploie d'habi-

tude. Il n'avait pas essayé de cacher son désir d'être original dans la peinture à effet d'Aquilina. Onorina Pedrotti au contraire est présentée discrètement. C'est par le charme qui lui est propre, c'est par tout ce que nous devinons d'elle, qu'il y a tant de rayonnement autour de cette simple silhouette. Peut-être son physique y est-il aussi pour quelque chose : « Rappelez-vous la Nuit
« que Michel-Ange a clouée sous le Penseur, affublez-
« là du vêtement moderne, tordez ces beaux cheveux si
« longs autour de cette magnifique tête un peu brune de
« ton, mettez une paillette de feu dans ces yeux rêveurs,
« entortillez cette puissante poitrine dans une écharpe;
« voyez la longue robe blanche brodée de fleurs, suppo-
« sez que la statue redressée s'est assise et s'est croisé
« les bras semblables à ceux de Mlle Georges et vous
« aurez sous les yeux la consulesse... »

Elle devient plus touchante encore, lorsque avec ses deux beaux enfants endormis sur ses genoux, elle incarne le plus pur amour maternel.

Encore une fois, nous n'avons pas affaire avec cette Italienne à une de ces célèbres passions fougueuses et dangereuses. La paillette de feu qui brille dans ses yeux, serait-elle cependant le signe d'une passion plus enflammée que celle qu'elle laisse transparaître ?

Ce n'est plus une Italienne de Gênes ni une Italienne au faubourg Saint-Germain que Balzac peint quelques années plus tard dans *la Cousine Belle*. Il nous introduit dans un milieu de fumistes italiens qui peuplent un des plus pauvres quartiers de Paris.

Fille et petite fille de fumistes émigrés à Paris, Atala

Judici est élevée par un père débauché et une mère dénaturée au point de la vendre. Elle devient ainsi à quinze ans la maîtresse du baron Hulot; elle sera certes un jour, dans le monde ou dans la rue, une courtisane.

Soucieuse de sauver des âmes égarées, missionnaire zélée d'une société catholique clandestine de bienfaisance Mme Hulot, sans savoir que l'amant d'Atala est son propre mari, vient pour essayer de ramener la jeune Italienne dans le bon chemin et de lui faire régulariser sa liaison.

La conversation entre la bonne dame et la sauvage Atala dévoile, chez la maîtresse du baron, en même temps qu'une certaine naïveté, une corruption qui s'explique par son milieu et son éducation ou plutôt son manque d'éducation.

Lorsque la baronne lui demande si on lui avait parlé de Dieu, elle répond avec une « délicieuse naïveté » que ses parents disaient : s... n... de Dieu ! Tonnerre de Dieu ! etc. Après ce témoignage sur l'atmosphère où a grandi cette femme — cette enfant, la baronne ne s'étonne plus lorsque à son conseil de devenir la femme de celui dont elle est la maîtresse, Atala répond : est-ce que ce sera plus agréable ?

Par sa fierté farouche — elle retire sa main lorsque la charitable Mme Hulot lui tend la sienne — elle tient encore à son milieu : il y en a beaucoup comme cela, au faubourg apprend-on à la baronne. Enfin Atala n'a pas cet esprit éveillé, don de la nature qui peut exister partout. Jamais ses désirs n'ont dépassé les limites d'un bien-être matériel. Ne plus porter de sabots, avoir de jolis

robes, manger des pralinés à la place des pommes de terre, voilà ce qu'il lui faut pour être heureuse.

Elle plaît cependant avec sa chevelure d'ébène et sa majesté naïve de Milanaise. Elle gagne vite la sympathie de Mme Hulot, l'Italienne qui la recommande à la baronne lui est attachée, le fils de cette Italienne l'adore — quant au baron Hulot, il l'aime autant que peut lui en laisser la liberté son Don-Juanisme maladif.

C'est qu'elle est belle. Là est le secret de sa séduction pour la plupart, — et pour Balzac tout le premier. Beauté « toute italienne » : cils fournis et recourbés qui ressemblaient à de petites plumes noires¹, peau jaunâtre au jour, mais blanche à la lumière, yeux d'une grandeur, d'une forme, d'un éclat digne d'Orient; Atala est « un chef-d'œuvre féminin dans la boue de la prostitution ».

Toute italienne par le physique, elle ne semble avoir au moral ni la passion ni le tempérament ardent dont on faisait alors l'attribut indispensable des femmes de son pays.

Mais il faut bien dire que peindre la misère matérielle et morale des ouvriers italiens d'un quartier de Paris, tel était surtout le but que se proposait cette partie du roman. Ce que Balzac voulait encore prouver, c'est qu'il

1. C'est bien là Balzac avec sa précision du détail : il n'oublie pas de nous peindre jusqu'aux cils de ses héroïnes. A ne considérer que quelques femmes étudiées ici nous avons des « cils à racines perdues » chez Esther Gobseck et à une autre page, après qu'elle eut pleuré « ses cils ressemblaient à un feuillage après une pluie d'été, le soleil de l'amour pur les brillantait »; nous avons des cils épais et recourbés chez Mlle de Villenoix, des cils « noirs comme des queues de rats » chez Judith Genestas. Les voici chez Atala Judici fournis et recourbés, ressemblant à des « plumes noires ». Dans *l'Ambitieux amour*, une Sicilienne qui veut se faire passer pour une Anglaise aura « des cils d'une longueur antibritannique ! »

y a chez les Italiens un fond de religion qu'il suffit d'effleur. pour que la religion même se réveille dans les cœurs qui naguère maudissaient la Providence.

Témoin cette autre Italienne, femme d'un fumiste, qui indique à Mme Hulot que Atala est une fille à convertir. Ayant été pécuniairement et moralement aidée par la baronne, elle a voué à sa bienfaitrice la reconnaissance d'une croyante; car à présent, elle seconde Mme Hulot dans son œuvre de catholique bienfaisance.

Atala est la dernière des Italiennes de Balzac. Si l'influence du milieu social intervenant, son caractère n'est plus exactement conforme à celui que nous offraient les premières, une chose qui commande, nous venons de le voir, la sympathie qu'elle inspire, lui est commune avec elles : la beauté, la beauté de race.

§ 5. Ce qui frappe en effet dans les silhouettes italiennes de Balzac, c'est de voir à quel point chacune de ces silhouettes revêt un physique caractéristique pour le pays tout entier. Nous retrouvons ailleurs, chez Balzac, des étrangères dont le physique révèle l'origine. Ce sont les Italiennes cependant qui offrent le plus grand nombre de traits extérieurs communs et dont la beauté est le plus souvent toute nationale.

Marianna Gambara a « une tête italienne ». La beauté de l'Italie est « héréditairement conservée » en Massimilla Doni qui représente si bien « le génie de l'Italie ». Systématiquement, un ou plusieurs traits de chacune sont signalés comme étant particuliers à la femme italienne. Quelques-uns reviennent avec une régularité presque géométrique.

Balzac combat le préjugé qui veut chez la femme italienne « une mobilité fébrile ». Celle-ci lui semble plutôt le propre de ses compatriotes. Il parle à propos de la duchesse de Langeais de mobilité toute française. Au contraire, il signale souvent l'immobilité italienne, affirme que « ce peuple ne se presse pas ». Il étend à toutes les Italiennes l'immobilité qu'on n'attribuait qu'aux Romaines et qui faisait dire à Stendhal dans *Promenades dans Rome* : « L'homme le plus philosophe se dit quel bonheur de rendre folle d'amour une telle femme ». Étonnamment conséquent dans ses jugements, Balzac donne toujours aux Italiennes une beauté grave, une démarche lente. Ceci est un charme et choisi : « il n'y a que les couturières qui soient affairées, il n'y a que les modistes qui aient le pied leste ».

La Tinti a cet air auguste qui distingue les contours de la femme italienne. Francesca allègue sa qualité de Romaine pour expliquer sa grave immobilité. Massimilla Doni a une beauté majestueuse.

Toutes les Italiennes de la littérature n'ont pas cette grave majesté dont Balzac ne manque jamais de gratifier celles de la *Comédie Humaine*. Mais il y a dans le physique de ses Italiennes des détails bien plus originaux : notamment leur teint. Il y aurait de jolies remarques d'esthétique à faire sur le teint des femmes chez Balzac. Notre auteur essaye souvent de suivre les nuances de ses changements selon la diversité des lumières qui l'éclairent. Béatrix paraît à la lumière des bougies plus belle qu'auparavant. Leurs blanches clartés produisent des luisants satinés sur son front...

Les grâces de Mlle de Verneuil, l'héroïne des *Chouans*, « étaient comme celles de presque toutes les femmes mises en relief par les lumières des bougies ».

Le teint de Célestine Rabourdin¹ un peu jaune au jour comme est celui des brunes, jetait un vif éclat aux lumières.

Or, les Italiennes plus particulièrement bénéficient des lumières.

Le jour, leur peau d'un ton blanc, ou jaune, ou olivâtre, n'a pas en général la beauté que lui donnent au soir les bougies d'un salon.

Raphaël, aspirant aux amours italiennes, se passionnait pour les *blancs visages*. La princesse Belgioioso est *pâle blanc d'Italie*. Francesca d'Argaïolò a la *blancheur particulière aux Italiennes*, qui n'a tout son effet qu'aux lumières. Albert Savarus lui parle de son *teint d'ivoire si éclatant aux lumières* sous lequel on devine sa noble pensée. Son teint n'est pas blanc pour lui; il est couleur ivoire, mais devient toujours d'un blanc éclatant aux bougies. Le visage de Catherine de Médicis était « un peu terrible² » à cause de cette *lividité des Italiennes* qui durant le jour fait ressembler leur teint à l'*ivoire jaune*, quoiqu'il redevienne éclatant aux bougies. Camille Maupin³ a ce *teint olivâtre* au jour et *blanc aux lumières* qui distingue les belles Italiennes. Enfin Atala Judici tient de son sang paternel cette peau *jaunâtre* au jour, qui le soir aux lumières devient d'une *blancheur de Lys*.

1. *Les Employés*.

2. « Les beaux traits des femmes italiennes prenaient pour moi, étranger, l'air sombre et presque terrible. » Stendhal, *Rome, Naples, Florence*.

3. Dans *Béatrix*.

Encore qu'il se contredise pour le teint du jour, Balzac tient décidément à sa petite découverte faite en Italie sans doute, relative à l'influence de l'éclairage sur le coloris des visages italiens !

Aux cheveux noirs, longs et fins, qui parent ces visages, Balzac a donné quelque variété : ils sont lascivement bouclés chez la courtisane Aquilina. Serrés par un simple cercle d'or, ceux de Massimilla Doni s'échappent en tresses luisantes et lui donnent « un air vraiment royal ». Ceux d'Onorina Pedrotti sont tordus autour de sa tête un peu brune de ton. Une chevelure d'ébène rehausse le teint d'Atala. Celle de Gina atteste une race supérieure.

Balzac ne s'attarde pas moins aux regards qu'aux teints et aux cheveux.

Il met volontiers « une paillette de feu » ou des « filets d'or » dans leurs grands yeux. Chez Massimilla Doni aux yeux verts, des fils d'or partaient du centre comme l'éclat d'une fêlure et communiquaient au regard le doux scintillement de l'étoile. Il y a « une paillette de feu » dans les yeux rêveurs d'Onorina Pedrotti.

Leur front est toujours grand, parfois « très haut et très large », parfois « volumineux ». Mais cela est peut-être moins particulier : un très grand front est, depuis que le visage de Mme Hanska en a révélé la beauté à Balzac, l'attribut de plus d'une de ses belles héroïnes¹. A tant de charmes, s'ajoutent « les langoureuses voix italiennes » ou les voix « italiennement mélodieuses ».

1. Voir chap. : *La Polonaise*.

Il nous faut conclure que Balzac a accordé une grande importance aux portraits physiques des Italiennes, qu'il mettait en valeur les mêmes traits, ne variant que les nuances, que par conséquent le type de la femme Italienne, avec tous ses détails particuliers, était toujours présent à sa mémoire. Et dire que Balzac séjournant en Italie écrivait à Mme Hanska qu'il regardait la plus belle femme « comme si c'était un monstre » ! Non seulement il les avait regardées sans horreur, mais il devait apporter toutes les ressources de son art, renforcé par ses souvenirs émus des grands peintres italiens, à transfigurer encore dans ses romans toute la beauté que ses yeux avait absorbée.

§ 6. La ressemblance physique est chez un auteur comme Balzac un indice presque certain de ressemblance morale.

Pour quelques caractéristiques d'ailleurs, on ne saurait exactement discerner si c'est à l'extérieur de l'Italienne ou à son être moral qu'elles se rapportent.

Ainsi, lorsque sur tous les tons Balzac chante le laisser-aller italien, n'est-ce pas plutôt le trait moral qui agit ici sur l'aspect physique ?

Ce laisser-aller se fait voir dans les toilettes : même habillées à la française, c'est-à-dire à la mode, ces femmes « italianisent » leur costume : « Ce qui ne se comprendra jamais à Paris où les femmes sont serrées dans leur robe comme des *demoiselles* dans les fourreaux, c'est le délicieux laisser-aller italien avec lequel cette belle fille

de la Toscane portait le vêtement français : elle l'avait italianisé¹ ».

Leur gestes, leur manière d'être témoignent encore de ce laisser-aller. L'Italienne « s'occupe peu de sa jupe, ne la défend par aucun regard gourmé. » La grâce des gestes de la Tinti rappelait « le naïf laisser-aller de l'animal, l'abandon de la plante vers le soleil ».

L'abandon italien est presque toujours synonyme de franchise. « Comme toutes les femmes italiennes qui aiment, la duchesse (Massimilla) ne cessait de regarder Emilio, car en ce pays, l'abandon d'une femme est si entier qu'il est difficile de surprendre un regard expressif détourné de sa source ». La franchise italienne qui frappe dans toutes les conversations est pour l'homme supérieur un attrait incomparable.

Tout en Francesca d'Argaïolo était « large, plein, sans arrière pensée ». Rodolphe reconnut en ceci « la différence qui distingue l'Italienne de la Française ». Si auparavant il comprenait mal certains des actes de sa bien-aimée, c'est qu'elle était sans hypocrisie et s'abandonnait à ses sentiments alors qu'il l'avait crue « comme une Parisienne ».

La naïveté italienne prise sur le fait par Stendhal, comme l'observe Balzac, tient encore de cette franchise excessive.

Bien que la *Comédie Humaine* exalte les qualités féminines en Italie, il arrive parfois que la prudence et la ruse caractérisent des Italiennes.

1. *Massimilla Doni*.

Catherine de Médicis déploie « une ruse d'Italienne ». Nous avons vu la Corse Ginevra recourir à une petite ruse, bien innocente, il est vrai, pour sa cause amoureuse. « Elle était Italienne, c'est tout dire ». Quand il s'agit de vaincre des obstacles à son amour, l'Italienne trouve aisément la ruse nécessaire. Reviennent encore « la prudence italienne » et « les ruses florentines ». Lorsqu'enfin, Balzac prétend que sous l'apparente insouciance italienne se cache l'étude des moyens propres à entretenir la continuelle jouissance qui caractérise les mœurs italiennes¹, n'est-ce pas à dire que pour y arriver l'entière franchise se doit exclure ?

Pourquoi ces traits incompatibles, la franchise absolue d'une part, de l'autre la ruse prudente sont-ils appliqués à un même peuple ?

Si, au temps de Balzac, l'opinion commune sur l'Italienne est unanime, du moins pour l'essentiel, on peut cependant distinguer sur ce côté de leur caractère deux jugements divergents.

Quelques-uns des contemporains de Balzac, fidèles à une conception plus ancienne, se plaisent à montrer de ce caractère la machiavélique duplicité; d'autres plus nombreux sur les traces de Mme de Staël en vantent l'abandon, la franchise, la cordialité.

Ces traits nous sont d'ailleurs montrés parfois se combinant diversement entre eux. On admet la ruse, mais simple et en quelque sorte naïve, elle devient excusable... M. Gastinel dira en 1899 : comparé à nous un Ita-

1. *Massimilla Doni*.

lien est toujours naturel même dans la ruse et la perfidie. On trouve encore, bien que très rarement laisser aller et prudence notés dans un même personnage. Il en est ainsi dans la *Chartreuse de Parme* pour Gina Sanseverina « toute premier mouvement, » mais dont le « caractère ouvert » n'est pas exempt de « prudence italienne ».

D'autres ne prêtent la ruse et la prudence qu'aux Italiens de certaines parties de leurs pays. La prudence n'abandonne jamais un Vénitien écrit George Sand dans *Les lettres d'un voyageur*. Toutes ces tendances se retrouvent chez Balzac. Ruse dans un caractère simple et naïf : rappelons-nous le restaurateur dans *Gambara*. Ruse signalée comme chez la Sanseverina et quelques pages plus loin insistance sur la franchise : Ginevra Piombo ou la Tinti.

Ruse ou prudence plus particulièrement attribuées à une ville ? Si George Sand songe surtout à Venise nous avons vu que Balzac parle volontiers des « ruses florentines ».

Y-a-t-il dans l'âme italienne une complexité ou plutôt une contradiction interne et Balzac y a-t-il été simplement sensible en observateur avisé ? Il a bien dit que la naïveté d'une Italienne comporte toujours un peu de finesse ; mais il nous semble difficile que les voyageurs français aient pu observer sur assez de sujets ces traits si nettement opposés pour avoir le droit de voir en cette opposition un fait ethnique.

Une contradiction de ce genre, possible chez un individu dont la psychologie peut accueillir maintes complications propres est peut-être inadmissible dans la

psychologie d'une nation qui ne peut se présenter que selon des lignes larges et concordantes.

Il s'agit plutôt d'un conflit de conceptions. Les deux façons de juger ce peuple se heurtant et se transformant déterminent chez quelques écrivains des affirmations dont la diversité doit être attribuée à leur incertitude.

Chez Balzac, la contradiction est d'autant plus frappante que sa façon de s'exprimer est particulièrement catégorique. Mais s'il a eu recours à l'occasion (en particulier quand il s'est agi de peindre Catherine de Médicis, caractère imposé dans certains traits), à la « prudence italienne autrefois si célèbre », la conception de l'Italienne franche apparaît dans la *Comédie Humaine*, à travers les variantes que nous avons indiquées, de beaucoup la plus importante.

Quoi de plus naturel d'ailleurs que ce laisser-aller, que cet abandon, dans un pays où la passion de chacun est sacrée pour autrui et ne court aucun risque d'être ridiculisée ?

Nous ne concevriions pas — dit Balzac qui peint les Italiens cherchant à évaluer le degré d'intimité entre Massimilla et Emilio — le sérieux que la société vénitienne mettait à cette investigation. Bien que point moqueurs et fort indulgents pour les écarts, les Italiens ne manquent pas en effet de discuter sur les amours des belles Italiennes. S'ils « remplissent leurs heures de passion », ils s'entretiennent volontiers de celle d'autrui « en y donnant l'importance que l'on met en Angleterre aux affaires politiques ».

Il est curieux de constater que Balzac plus jeune exprimait des idées assez différentes. On lit dans *Sarrazine* (1830) : « sa passion aurait été la nouvelle de tout Paris si cette aventure s'y fut passée ; mais en Italie, au spectacle, chacun y assiste pour son compte, avec ses passions, avec un intérêt de cœur qui exclut l'espionnage des lorgnettes. » Cette dernière version est de beaucoup la plus répandue. L'Italie, est-il dit dans *Corinne*, « c'est le pays où l'on s'occupe le moins de ce qu'on appelle ailleurs le commérage. Chacun fait ce qu'il veut sans que personne s'en informe à moins qu'on ne rencontre dans les autres un obstacle à son amour ». On trouverait sans doute bien des réflexions analogues. Et encore dans le *Mannequin d'Osier* ce sera dans la bouche d'un Italien ce jugement : « En Italie, l'amour est tout pour les amants et ce n'est rien pour le monde. La société ne se croit pas intéressée dans cette affaire qui n'est une affaire que pour ceux qui la font. »

Taine prétendant que faute d'autre débouché à leur sensibilité, les Italiens « vivent d'amour et de commérages » était bien plus près de la seconde conception de Balzac. Si la première de ses conceptions change, il est aisé d'en deviner les raisons possibles. Ne dût-il pas écouter là-bas maintes histoires d'amour ? et dans ce pays où tout respirait la passion, ne devait-il pas penser de lui-même que l'amour ne pouvait pas ne pas être le centre de tous les intérêts ?

Surtout l'Italienne y gagne. Si la passion n'intéressait que ceux qui s'y trouvent directement intéressés, si la femme ne savait pas la sollicitude à cet égard de tous

ceux qui l'entourent, elle n'aurait pas cet abandon qui fait dire simplement : « mais je l'aime de tout mon cœur » à Massimilla interrogée.

Franchise très profonde et qui va bien plus loin qu'un simple abandon cordial. Aucune des Italiennes de Balzac — le fait n'est-il pas frappant ? — n'a en même temps mari et amant. On ne voit guère le fameux cavalier servant à côté d'un mari qui s'il n'est pas assez passionné pour poignarder son rival a assez peu de vanité pour prendre modestement le second rang¹.

Plusieurs d'entre les Italiennes de Balzac mariées et aimant un homme qui n'est pas leur mari abandonnent celui-ci sans l'avoir jamais auparavant trompé. Francesca d'Argaiolo reste fidèle à son mari tant qu'il sera en vie. Byron disait que comme les autres femmes, les Italiennes trompent et essayent de sauver les apparences. Balzac supposait bien plus de noblesse à leur caractère.

Et quand il dit de Catherine de Médicis : « quoique Italienne... les calvinistes ne lui découvrirent pas un seul amant » le mot a ici son sens classique et non son sens moderne; ce n'est d'ailleurs qu'une boutade à laquelle Balzac se divertit.

Incapable de cacher son amour, incapable de lutter contre lui, l'Italienne le suivra partout, à tout prix. C'est qu'elle aime avec plus de passion que les autres femmes, avec plus d'énergie, avec plus de fidélité surtout.

On nous dit dans *la Maison Nucingen*, que Delphine

1. Tels sont, selon Mme de Staël, les deux sortes de maris italiens.

aimait Rastignac avec une fidélité gênante : « une femme tout à fait italienne ».

Presque toutes les Italiennes dans l'œuvre de Balzac n'ont aimé qu'une fois ! Il faut vraiment que le romancier ait été assuré de cette fidélité, qu'il ait eu sur ce point des opinions précises.

Avec quelle admiration raconte-t-il d'autre part, pour peindre le célèbre amour des Italiens, le cas de la comtesse B... nini et d'un chanoine que les Autrichiens évacuants l'Italie en 1799 aperçurent se promenant en voiture sur une route près de Milan, et qu'ils revirent à leur retour en 1814 sur la même route, dans la même voiture, aussi indifférents aux guerres et aux révolutions, se disant probablement les mêmes choses avec le même amour.

L'Italienne de Balzac n'est pas une femme dont le passé abonde en expériences amoureuses : sa passion surgit brusque, seule, définitive. Comment Balzac remédie-t-il à la monotonie à l'uniformité qu'engendrerait aisément le récit de cette passion quelque grande qu'elle soit ? En créant de ces « obstacles entre amants » dont la littérature française lui paraît manquer.

La passion italienne dans ses œuvres non seulement rencontre des obstacles, mais elle s'enveloppe parfois d'un romanesque extravagant. Lorsque ce romanesque ne se trouve pas dans les situations créées : amant se cachant dans la chambre d'une jeune fille gardée par un sombre Espagnol², autre amant dont on porte le

1. *La Revue Parisienne*, article sur Stendhal.

2. Voir chap. l'*Espagnole*.

deuil en rouge à cause de sa fin sanglante — il reprend ses droits dans les problèmes qui se jouent autour du processus de la passion.

Il est remarquable en effet que la plupart des Italiennes figurent dans les *Etudes Philosophiques* qui comprennent toutes sortes de problèmes, choisis parmi les plus invraisemblables, les plus éloignés de ceux qui se posent journellement à l'esprit. La passion de l'Italienne mêlée à ces problèmes et ces situations revêt ainsi un attrait prestigieux.

La coquetterie est une arme inutile à l'Italienne aimante. Francesca d'Argaïolo n'en a « pas la moindre apparence, » d'autres en ignorent les manèges. Toutes se « soucient fort peu de se donner en spectacle ». Ne se savent-elles pas « sous la protection d'un seul amour qui répugne aux artifices » ?

L'Italienne ne se donne pas la peine de s'instruire, mais elle est artiste; elle peint et joue comme Ginevra; elle chante comme la Tinti; elle est musicienne comme Masimilla Doni. Si Francesca d'Argoïolo est instruite, et connaît plusieurs langues, c'est qu'elle a reçu une « éducation virile » qui est « un contresens en Italie ».

Ces femmes n'ont généralement pas plus d'esprit que d'instruction. Si Massimilla Doni se montre « finement éloquente », son esprit bénin n'est pas très coloré.

Si la Gina de Stendhal a, selon Balzac « l'esprit italien », c'est que réellement dans l'analyse des personnages de cet auteur, Balzac attribue trop de choses au caractère national.

Sans doute cachait-il sa pensée à Mme Hanska lors-

qu'il lui parlait du « peu de ressources qu'il y a chez les Italiennes¹, » mais il ne faisait que l'exagérer en disant qu'elles n'ont « ni esprit ni instruction » et qu'elles « comprennent à peine ce qu'on leur dit ». Peut-être une autre qualité qu'il attribue à l'âme italienne souffrirait-elle d'une instruction trop poussée.

. Nous voulons parler de la piété.

Il y a dans la seconde partie du *Député d'Arcis*, écrite par Charles Rabou, une femme italienne qu'il n'est pas inutile d'examiner à présent. En achevant l'œuvre commencée par Balzac, Rabou voulait non seulement mettre en scène des personnages déjà connus de la *Comédie Humaine*, mais s'efforçait de plus d'utiliser les idées, les conceptions, parfois mêmes les formules du romancier disparu.

Il fait donc, sans le vouloir, œuvre d'analyste et à ce titre, il y a profit à le consulter.

Or, sa Romaine Lugia, est pieuse avant tout. Aussi longtemps que cela est possible et malgré les grands inconvénients que cela comporte, elle reste fidèle au serment bizarre qu'elle a une fois juré. Elle est — dit Rabou — « pieuse comme toutes les Italiennes ». Phrase construite évidemment sur le modèle de nombreuses phrases balzaciennes. Quant à l'idée même qu'elle exprime, elle n'est pas une innovation apportée par Rabou. Le continuateur du roman de Balzac a pu en effet lire dans l'article que celui-ci consacrait à Stendhal : « le peuple italien est le seul qui ait conservé la religion du

1. Lettre datée de Milan, mai 1838.

serment ». Et dans *Massimilla Doni* : la religion est, en Italie, « une puissance aussi vénérée que l'amour ». Pour la plupart, les héroïnes italiennes de Balzac ont en elles cette piété mise en lumière par Rabou. Cependant, simplicité, une certaine ignorance, piété mêlée de superstition ne sont que des traits plus ou moins variables de l'Italienne.

L'essentiel, bien qu'encore à des degrés différents, est cette passion sans vanité dont nous avons parlé, dont il nous reste à dire toute la portée dans les mœurs italiennes. Il faut qu'un Français ait assisté à « la furie amoureuse de toute une salle pour la cause de ses jouissances » pour entrevoir un peu de la véritable Italie, ce pays où « on sait si bien aimer », où « tout parle d'amour », où « l'amour est chose naturelle ».

L'Italienne et la passion sont tellement inséparables que Balzac qualifie plaisamment de « leçon d'italien » quelques considérations sur l'amour¹. C'est pourquoi une âme passionnée est toujours pour lui « digne d'Italie », et une femme ardente « passionnée comme une Italienne ».

Dans sa *Revue Parisienne*, il avait dit que la passion italienne était supérieure à la passion française. Et dans la *Maison du Chal qui pelote*, on dit avec étonnement à un jeune voyageur : es-tu heureux de pouvoir être amoureux ici (en France) en revenant d'Italie.

« Elle n'est que Française, je suis Italienne » dit enfin Francesa d'Argaïolo en parlant de Mme de Beauséant. Loin de conclure à une insolence ou une vanité déme-

1. *Béatrix*.

surée, Balzac semble être un muet approbateur.

§ 7. Essayer d'apporter sur la femme italienne de la *Comédie Humaine* des conclusions justes n'a pas été une entreprise sans difficultés. La différence entre les premières Italiennes plus caractérisées et plus conventionnelles et les autres était déjà une gêne considérable.

Mais ce qu'il fallait surtout avoir constamment présent à l'esprit au risque d'altérer les jugements d'ensemble, c'est la répartition ethnique des héroïnes. C'est qu'en chaque coin de ce beau pays on peut observer quelque trait particulier de la population. Pour la seule ville de Naples, Balzac signale la *bouffonerie napolitaine*, *l'affabilité napolitaine*, que personnifie le prince Gandolphini; la *naïve rouerie napolitaine* que respirent les paroles d'un Italien; *un instinct de Napolitain* qui désigne à un homme un autre homme à exploiter.

Et les Italiennes de Balzac ne sont pas toutes originaires de la même partie de leur pays, loin de là : Aquilina est Piémontaise; Onorina Pedrotti et Gina sont Génoises, Atala Judici, Milanaise; Francesca et Massimilla, Florentines; la Tinti, Sicilienne; Marianna Gambara, Vénitienne...

Nous avons pu cependant ne pas étudier ces femmes selon les villes natales, car en les envisageant toutes ensemble on arrive à des résultats assez semblables — et mieux ordonnés.

C'est que les diverses villes ne suscitent pas de types féminins essentiellement différents; elles ajoutent surtout à l'image de l'Italienne une coloration particulière. Ainsi l'origine corse de Ginevra signifie augmentation

du dévouement passionné. A la noblesse native de l'Italienne vient s'ajouter chez la Lombarde une majesté particulière — un étranger se promenant le dimanche à Milan prend les filles des portiers pour autant de reines — et chez la Romaine une noble immobilité. La passion italienne est plus voluptueuse chez la Sicilienne : La Tinti « nageait en vraie Sicilienne dans les émotions d'une fantaisie amoureuse sur le point d'être satisfaite » ; « aucune raison ne brida sa fantaisie de Sicilienne éprise ».

Seule, peut-être, la Florentine offre des modifications qui donneraient plus d'autonomie à son image.

S'adressant à François II, Marie Stuart dit de Catherine de Médicis : « Te tromper passe encore, la bonne femme est de Florence, mais t'ennuyer... » Emilio Memmi se plaint amèrement : « Mon cœur... est plein de trésors. Massimilla les ignore ; elle est Florentine, elle m'abandonnera ». Et plus tard voyant un lit magnifique dans une chambre qu'il croyait préparée par elle, il pressent des « agaceries ». Bah ! s'écrie-t-il, une épée de Florentine.

On s'aperçoit cependant que rapportant de tels propos Balzac voulait moins porter un jugement que faire part de la réputation dont jouissent les femmes de Florence : Massimilla n'a ni trompé, ni abandonné Emilio. Elle l'a aimé sincèrement.

Ainsi, malgré les particularités que nous venons de noter, l'Italienne reste à travers toutes les années de l'activité littéraire de Balzac telle que nous l'avons peinte : belle, franche, pieuse, sans excès de culture ou d'esprit, mais aimant avec passion, sans calcul et pour toujours.

CHAPITRE V

L'Espagnole

Hardie comme une Espagnole.
(Ferragus, chef des dévorants.)

§ 1. Il n'y a qu'un seul pays où les femmes soient aussi passionnées que les Italiennes : l'Espagne.

Parmi les principaux peuples que décrit Balzac, il en est deux qu'il n'a pas connus dans leur propre pays. Il n'a visité ni l'Angleterre ni l'Espagne. Mais s'il a fréquenté en France des Anglaises en un tel nombre qu'il pouvait les juger tout de même en connaissance de cause, il n'en saurait être de même pour les Espagnoles dont il n'a connu qu'une ou deux, accidentellement.

Dans ces circonstances, ce qu'il en dit ne pouvant être ni très nouveau ni très original, il s'agit surtout de voir quels sont parmi les éléments qui au su de tous constituaient le caractère espagnol, ceux qu'il avait particulièrement retenus.

Les Italiennes de *la Vendetta* et de *la Peau de chagrin* nous ont démontré que le romanesque effréné des productions de Balzac antérieures à la *Comédie Humaine*, romanesque qui sans jamais disparaître entièrement

devait cependant s'atténuer, était encore très puissant vers 1830-1832.

C'est en 1832 que fut publiée la nouvelle intitulée *Les Marana*. Juana est confiée par sa mère Marana, illustre courtisane espagnole et italienne à un couple de Tarragone avec mission de l'isoler du monde, de la cacher à tous les yeux pour que sa pureté reste entière et inaltérée. Ainsi, gardée par un Espagnol, sorte de Cerbère sauvage et taciturne, capable de tuer sur place l'homme qui oserait lui parler, Juana semble être à l'abri du danger. Mais voici que Tarragone est prise d'assaut par l'armée française. Le hasard et plus encore le sang espagnol, jettent la jeune fille dans les bras d'un beau militaire, Français léger, pour lequel les relations avec elle ont d'autant plus de charme, qu'il faut en cacher la moindre apparence. Marana pour qui la maternité est « une planche de salut dans son naufrage éternel » arrive hors de force à Tarragone; l'Espagnol va montrer avec fierté sa pupille dont il croit la pureté et l'innocence intactes malgré les désordres provoqués par le siège de la ville. On entre dans la chambre de la jeune fille : on l'y trouve avec son amant.

Une femme qui fut courtisane conservera fatalement son instinct de courtisane, telle est la thèse qu'expose Vautrin à Esther amoureuse.

Une fille et petite-fille de courtisane ne peut que rester courtisane — voilà le thème que développe Balzac dans cette histoire de Juana¹.

1. Il est assez curieux d'observer la foi ardente de Balzac en la régénération de la courtisane par l'amour, à côté de sa certitude que « l'instinct de courtisane » est un phénomène physiologique qui se transmet par hérédité.

Mais combien la chose devient plus sensible, quand au sens chaud de la courtisane se joint la volupté italienne et surtout espagnole. Quand on a « à lutter, à toute heure, contre une nature à la fois espagnole et italienne », comme c'est le cas de Juana, on ne peut en définitive, quand on a le cœur libre, résister à un bel homme à la recherche d'une aventure.

Les personnages de Mme Claës, Flamande d'origine espagnole (*La Recherche de l'Absolu*) de Mme Evangelista, Espagnole et Créole et de sa fille (*Le Contrat de Mariage*), de Pâquita originaire de la Havane, « pays le plus espagnol qu'il y ait dans le Nouveau Monde » (*La Fille aux yeux d'or*) prouvent qu'il y eut chez Balzac entre 1834 et 1835 un désir particulier de peindre l'exotisme espagnol.

La « fierté d'Espagnole » se mêlait en Mme Claës à la « soumission de la Flamande ». Peut-être cependant sa nature flamande l'emporte-t-elle sur l'autre et l'atténue. Son origine espagnole est surtout un prétexte pour exprimer sur l'Espagnole quelques jugements d'ordre général sur lesquels nous reviendrons.

Mme Evangelista et sa fille, très vaines de leur origine espagnole, en retirent peu de qualités. Il y a bien quelque chose de la sensibilité espagnole chez cette mère qui, obligée de subir la médiocrité où une folle dissipation a réduit sa fortune, se venge en ruinant son gendre; chez la fille qui d'accord avec sa mère cause le malheur de son époux... Mais il faut bien le dire, si la semence de l'ardeur espagnole a rendu de tels fruits, la faute en est bien au terrain. Elles n'ont tiré de la passion espagnole que ce qui pouvait servir le mal.

§ 2. En général, la passion espagnole équivaut à peu près selon Balzac à la passion italienne. C'est pourquoi il concilie si bien en *Marana* l'origine espagnole et italienne. Parler de la passion de l'Espagne et de l'Italie, n'était-ce pas d'ailleurs à cette époque et plus tard encore, presque un lieu commun ?

Ne lit-on pas jusque dans ce document juridique qu'est le réquisitoire pour le procès de *Madame Bovary* : « Voluptueuse un jour, religieuse le lendemain, nulle « femme, même dans d'autres régions, même sous le « ciel de l'Espagne et de l'Italie ne murmure à Dieu les « caresses adultères qu'elle donnait à son amant.

Nous avons chez Balzac une « âme passionnée digne de l'Italie ou de l'Espagne ». Juana « véritable Italienne, véritable espagnole » avait « double passion ».

Abandonnant un instant son attitude méprisante de dandy blasé, Henri de Marsay dira que « la femme idéale se rencontre quelquefois dans l'Espagne ou dans l'Italie, presque jamais en France¹ ».

Tous ces rapprochements entre l'Italienne qu'il avait tant décrite et l'Espagnole, dispensent Balzac de dire beaucoup de choses sur l'Espagnole en particulier. Il insiste surtout sur la beauté de sa taille cambrée : Une jolie Normande a la taille « cambrée à l'Espagnole » Mme Evangelista a « la taille de l'Espagnole, cette taille cambrée dont les mouvements ont un nom en Espagne... Elle offre les indices de la constitution qui rend les Espagnoles et les créoles particulièrement célèbres ».

1. *La fille aux yeux d'or*.

Mais la beauté espagnole elle-même s'harmonise assez avec la beauté italienne : nous avons vu chez la Gina un délicieux « mélange de beauté lombarde et espagnole ».

§ 3. Il y a quelques observations que Balzac applique plus particulièrement aux Espagnoles. Elles poussent très loin le manque d'instruction qui l'avait frappé chez quelques Italiennes. « Par une bizarrerie assez explicable chez une fille d'origine espagnole, Mme Claës était ignorante. Mlle Evangelista « n'avait reçu comme toute femme espagnole, qu'une instruction purement religieuse ». Si la fréquentation des familles illustres de diverses nations avait donné à Mme Evangelista « une instruction si étendue en superficie, qu'elle paraissait immense », cette dame n'en était pas moins « ignorante en fait ». Dans la *Physiologie du Mariage*, Balzac conseillait aux hommes d'éviter des femmes instruites « pour cette raison, si bien sentie en Espagne, qu'il est plus facile de gouverner un peuple d'idiots qu'un peuple de savants ».

Notre auteur attribuerait-il à toutes les Espagnoles la faculté, si développée dans la famille des Evangelista, de ressentir des « haines irréconciliables » ? De Marsay traite de hispano-italienne la haine vouée par Mme Evangelista à son gendre. On n'a pas vu cependant les Italiennes de Balzac détester avec force; seule Catherine de Médicis mettait de la haine dans son « regard d'Italienne ». Chez les Espagnoles au contraire la haine et l'esprit de vengeance sont très fréquents. Esprit de

vengeance que peut engendrer sans doute la célèbre fierté espagnole, si séduisante chez Mme Claës, chez Juana, chez Mlle Evangélista. Lorsque sa mère demande à cette dernière ce qu'il adviendrait si son fiancé faisait les moindres objections au mariage : « il serait profondément oublié » répond la jeune fille. — Bien, tu es une Casa Réal, dit la mère. Il y a une « ardente fierté » dans la figure de Juana, figure de vierge de l'Espagne.

La fière Espagnole est emportée et hardie. On est « hardie comme une Espagnole¹ ». L'Espagnole aime la hardiesse : Juana « en véritable Espagnole » voit la preuve d'ardeur dans la hardiesse de son amant. Ce trait espagnol n'est pas d'ailleurs spécialement féminin ; « il est bien Espagnol » dit Louise de Macumer, de Felipe qui grimpe sur le mur pour lui baiser la main. « Peut-être ma nature espagnole m'a-t-elle emportée plus loin que mon cœur ne le voulait », dit Mme Evangelista pour s'excuser d'avoir prononcé des paroles un peu vives.

Comme les Italiennes, et plus qu'elles, les Espagnoles sont d'une piété enfantine et superstitieuse. La courtisane Marana observe très exactement les pratiques religieuses. Elle « la religieuse croyance d'une femme qui plus d'une fois avait dit à l'amour : tu reviendras demain ; aujourd'hui je suis à Dieu ». La passion de Mme Claës « avait une teinte de cette piété espagnole qui ne sépare jamais la foi de l'amour ». Rapprochement que déjà lui inspirait l'Italie où « la religion est une puissance aussi vénérée que l'amour ».

1. *Ferragus, chef des dévorants.*

§ 4. Il semble que Balzac n'ait pas eu à vrai dire une idée très précise de ce que pouvaient être les Espagnoles. Laquelle de ses héroïnes représenterait-elle d'ailleurs leur caractère dans son intégrité? La rancunière et mesquine Mme Evangelista? Balzac ne fait-il pas cependant dire à une Française : « les Espagnoles ont quelque chose de plus que nous de grand dans l'âme ». Mme Claës, nous l'avons dit, est plus Flamande qu'Espagnole, Juana est sous la triple influence héréditaire de l'Espagne, de l'Italie et de l'avalissant métier de ses aïeules.

Il est tout à l'honneur de Balzac de s'être abstenu d'apporter un type de femme espagnole. Il est assez habile de sa part d'avoir tout de même, d'une façon en quelque sorte indirecte, dit le peu de choses qu'il savait d'elle ou qu'il croyait savoir. Un mot sur leur taille, sur leur ignorance, sur la force de la haine quand elle les atteint, sur leur hardiesse et aussi sur leur passion assez semblable, en somme, à la passion italienne.

Semblable, mais avec peut-être plus de sensualité, car le sang espagnol faisait à Mme Claës un instinct « de cette science qui sait varier à l'infini le plaisir ». Mais ici encore on pourrait rappeler la sensualité de la Tinti, Sicilienne.

CHAPITRE VI

La Polonaise

*Vous ne savez pas combien j'aime
à me trouver avec des personnes de
votre pays. Un nom en ka ou en ki
me va au cœur. (Lettres à l'Etrangère.)*

§ 1. Balzac n'a composé aucun portrait saillant de Polonaise. Comment ? Pas un seul dans toute la *Comédie humaine* ? Alors que Mme de Berny, Mme de Castries et d'autres encore ont leur double dans l'œuvre de Balzac, la mieux connue, la plus aimée, la Polonaise qui pendant 17 ans avait participé de près ou de loin à tous les moments de sa vie, ne lui a inspiré aucun portrait qui fût digne d'elle et de lui ?

Etrange aventure, incroyable presque, quand on songe que Balzac mettait tant de son âme au service de son œuvre immense !

Il faut bien le constater pourtant. L'auteur de la *Comédie Humaine* ne fait aucune place, ou peut s'en faut, aux femmes d'un pays qui le fit vibrer tant d'années, aux femmes, dont les particularités ethniques l'avaient si vivement frappé. Là où il eût pu faire profiter ses com-

patriotes de sa plus riche expérience, voici qu'il s'est abstenu.

Alors que dans tant d'autres cas le doute est selon le mot de M. Serval « l'issue la plus sage en matière d'identification balzacienne », une singulière ironie des choses a dispensé le chercheur d'exploiter une documentation très aisée et très sûre.

Ceci est d'autant plus étonnant, que la Pologne masculine est largement représentée dans l'œuvre de Balzac : les personnages du comte Laginski, du capitaine Paz, du sculpteur Steinbock lui donnent une véritable valeur documentaire sur l'émigré polonais.

Les Polonais de la *Comédie Humaine* ont eu des modèles dans la vie ; Paz en particulier est sans aucun doute un cousin de Mme Hanska qui l'aimait d'une affection où Balzac devinait des sentiments plus tendres, noblement cachés. Si le souvenir de Mme Hanska elle-même plane sur l'œuvre du romancier, elle ne s'y retrouve jamais toute entière et sous l'aspect de sa vraie nationalité.

Était-ce que Balzac l'aimait sans jamais penser à sa qualité de Polonaise ? Impossible ! Loin de l'en séparer, Balzac attachait à son milieu une grande importance. Et si, habitué aux hommages d'admiratrices inconnues, il a été particulièrement intéressé et séduit par la première lettre de Mme Hanska, c'est bien parce qu'elle était étrangère et Polonaise.

C'est sans doute sous l'inspiration de Balzac, que son ami Méry allait faire 200 vers sur la Pologne, et cela,

pendant un séjour à Florence¹ ! C'est parce que tout ce qui était polonais, était pour et par l'Etrangère cher à Balzac qu'il lui écrivit un jour : vous ne savez pas combien j'aime à me trouver avec des personnes de votre pays. Un nom en *ka* ou en *ki* me va au cœur »². Le front de Mme Mirbel, écrit-il une autre fois, a quelque chose du tien³. Et il ajoute en manière d'explication : elle est Polonaise, je crois. Deux grosses larmes lui sont tombées des yeux lorsqu'il a entendu Mme Pfaffins dire « quelle idée » avec cette voix polonaise, qu'il entendrait entre cent mille⁴...

Non seulement tout ce qui est polonais rappelle à Balzac sa lointaine Polonaise, mais tel jugement sur les habitants de la Pologne le fait immédiatement songer au caractère de sa bien-aimée. C'est ainsi qu'il est effrayé en lisant dans Hoffmann un jugement sévère sur les Polonaises. (Il est vrai qu'étant amoureux, Balzac a vite fait de transformer son effroi en plaisir, en considérant ce qui était flatteur comme vrai pour Mme Hanska, et comme faux, ce qu'il y avait de moins aimable⁵).

Outre ces raisonnances affectives qu'éveille l'évocation de la Pologne, un nom, une voix, un front de Polonaise, il y a entre Balzac et Mme Hanska une sorte de taquinerie, assez sincère, malgré son air badin, à propos de leurs traits nationaux respectifs. Mme Hanska

1. Lettre à Mme Hanska, 12 novembre 1845.

2. *Lettres à l'E.*, t. I, 22 novembre 1834.

3. *Lettres à l'E.*, t. I, 1^{er} décembre 1833.

4. *Lettres à l'E.*, t. II, 21 avril 1843.

5. *Lettres à l'E.*, t. I, 20 juin 1834.

selon l'expression de Balzac, lui « jette aux yeux ses traits de Français ». Notre auteur ne prend qu'assez faiblement la défense de ses compatriotes, mais se défend en la circonstance d'avoir, quant à lui, un cœur sans profondeur et assure « la Barbare »¹ qu'il n'est pas galant sans sincérité « à la charmant Français ». Il ne laisse paraître que « l'écorce du Français² », mais il a en réalité « tout le cœur dont les femmes sont si vaines, passé le Danube³ ».

Puis, à son tour, notre ami rejettera sur la nationalité de Mme Hanska ce qui peut le choquer en elle, comme il faisait pour ses charmes.

Lorsqu'il conquerra le droit de dire son mot sur tous les côtés du caractère de l'Etrangère, il l'accusera de distraction, de désordre et de bien d'autres petits défauts encore. Et alors, il opposera la Française à la Polonaise, mais pour exalter, par exemple, l'idée toute française de la valeur que doit avoir une femme dans sa maison⁴, ou pour dire à sa correspondante de faire l'intendant, la Française⁵.

Il lui conseille encore de prendre des habitudes d'ordre et d'économie⁶. En regrettant qu'elle soit mauvaise

1. On sait que quelques-uns préférèrent pour les Polonais l'appellation de « Barbares du Nord » à celle, plus courante, de Français ou de Gascons du Nord. Balzac qualifie les peuples slaves de « trait d'union entre l'Europe et l'Asie, entre la Civilisation et la Barbarie » (*Cousine Bette*). Lorsque dans ses lettres à Mme Hanska il s'adresse à « la Barbare », c'est pour signifier à sa correspondante qu'il lui dit ses sentiments tels qu'ils sont, lui épargnant l'embellissement de la civilisation française.

2. *Lettres à l'E.*, t. II, 21 février 1842.

3. *Lettres à l'E.*, t. I, 16 janvier 1835.

4. *Lettres à l'E.*, t. I, 16 juillet 1841.

5. *Lettres à l'E.*, t. II, p. 364, 1^{er} juin 1844.

6. Lettre à Mme Hanska, 15 février 1845. Nous rappelons à ceux que de tels termes étonnent dans la bouche de Balzac, qu'à diverses reprises il a prétendu connaître mieux que personne la science de l'existence à bon marché à Paris (*Lettres à l'E.*, t. II, 12 juillet, 14 nov. 1842).

ménagère et qu'elle dépense trop, il accompagne ses observations d'un : « Ah ! Polonaise ! » bien suggestif¹. Même exclamation pour l'inexactitude de Mme Hanska et parce qu'elle n'écrit qu'à la hâte et qu'au dernier moment².

Balzac a bien vu d'autre part ce qu'il y avait de très personnel chez Mme Hanska, son mysticisme; jamais il n'a attribué sa jalousie, si justifiée, on devait le voir plus tard, à toutes ses compatriotes.

Mais, cela mis à part, Mme Hanska représente bien à ses yeux les femmes de son pays, non seulement par ce qui en elle le séduit, le touche et l'émeut, mais par ses défauts eux-mêmes.

§ 2. Si la Polonaise ne tient qu'une minime place dans la *Comédie Humaine*, ce n'est donc pas parce que Balzac ne voulait voir que la femme en Mme Hanska.

Était-il tout uniment désireux de cacher une liaison qui déjà tendait à être trop connue? Voulait-il éviter, par la création d'une héroïne polonaise, de donner à ses sentiments une publicité trop indiscreète ?

On hésitera peut-être à prêter tant de délicatesse à ce romancier dont le tempérament avait trop d'exubérance pour s'accommoder des réserves de la discrétion et qui, d'habitude, ne se fâchait pas plus, quoiqu'il en ait dit par ailleurs, qu'on s'entretint de ses aventures sentimentales que de ce qu'on parlât de sa canne ou de sa robe de chambre. Mme Hanska elle-même, ne dut-

1. Lettre à Mme Hanska, 15 février 1845.

2. Lettre à Mme Hanska, 14 janvier.

elle pas à plusieurs reprises lui faire grief de mal garder le secret de leur amour ?

Il faut bien pourtant admettre qu'il sut être discret à moins qu'il ne prenne fantaisie au lecteur d'attribuer la retenue de Balzac à sa crainte d'être inquiété par les maîtresses qui lui adoucirent de temps en temps les amertumes d'un éloignement trop prolongé.

Quoiqu'il en soit, le fait subsiste et il est remarquable. Il y a mainte allusion dans la *Comédie Humaine* à Balzac et Mme Hanska, tantôt dans l'analyse des sentiments que lui ou elle ont ressentis, tantôt dans l'intervention des événements que lui ou elle ont vécus, tantôt enfin dans des futilités dont la mention devait les amuser tous deux. Pourquoi, dans aucune de ces allusions, ne rencontre-t-on les mots Pologne ou Polonaise ?

Thadée Paz, le héros de la *Fausse Maîtresse* est une copie intentionnelle d'un cousin de Mme Hanska, Thadée Wyleczynski, dont l'Etrangère avait fréquemment entretenu Balzac. Le Polonais a de son prototype « le caractère et les sentiments¹ » ; mais si l'un et l'autre cachent stoïquement aux femmes de leurs amis l'amour qu'ils ont pour elles et veillent sur leur bonheur avec un infini dévouement, on a quelque raison de s'étonner qu'il n'y ait rien de commun entre Mme Hanska et Clémentine de Rouvre, Parisienne sans relief. Une Parisienne ! alors qu'il eut été si naturel que, dans cette histoire vraie, chaque acteur conservât sa nationalité.

1. *Lettres à l'E.*, 1844.

Pourquoi cette « ravissante création » des *Illusions Perdues*, que Balzac surnomme Eve en l'honneur de l'Etrangère¹, n'a-t-elle de Mme Hanska que le prénom et reste-t-elle la Française la plus authentique ?

Pourquoi *Albert Savarus* ressemble-t-il tant à Balzac amoureux et Francesca d'Argañolo si peu à l'objet de son amour ? Pourquoi est-ce la « maman Vauquer », l'obèse propriétaire d'une « pension bourgeoise pour deux sexes et autres », qui doit comme la femme aimée de Balzac prononcer « tilleulles » pour tilleuls ? !

Que d'autres allusions imprécises encore ! Claire de Beauséant, *La femme abandonnée*, qui n'a rien de Mme Hanska, dit à Gaston du Nueil : « Je suis pour toi ton *Eve*, la seule femme qu'il y ait dans le monde ». De même Balzac exploitant le prénom de l'Etrangère, en faisait plus d'une fois le symbole d'amour unique.

C'est à la discrétion de Balzac, décidément, que nous devons le vague de ses allusions à Mme Hanska et l'absence d'un portrait réel. La bienséance nous oblige, hélas ! à lui savoir gré de cette discrétion.

§ 3. Balzac, certes, a connu d'autres Polonaises que Mme Hanska. Toute sa famille d'abord. Sa fille Anna, plus tard comtesse Mnisek, pour laquelle l'amie de Balzac fut une mère d'une admirable vigilance et dont elle parlait à « Bilboquet² » avec une tendresse qui la lui rendait chère.

1. *Lettres à l'E.*, 1^{er} décembre 1836. Il s'agit d'Eve Séchard née Chardon, sœur de Lucien de Rubempré.

2. Surnom donné à Balzac par Mme Hanska et sa famille en souvenir d'une parade intitulée « Les Saltimbanques » à laquelle tous ensemble ont assisté et dont l'acteur principal se nommait ainsi.

Les sœurs de Mme Hanska, Aline et Pauline ne semblent pas jouir de la sympathie de Balzac. Quant à Rosalie Rzewuska, tante de l'Etrangère, son caractère entre pour la moitié dans la composition de celui de la cousine Bette¹. C'est dire que Balzac ne lui portait pas de sentiments bien tendres. Comment s'en étonner d'ailleurs, quand on a lu dans les lettres à l'Etrangère qu'elle « croyait aux calomnies » qui couraient sur le compte de Balzac et qu'elle prenait soin d'en transmettre le contenu à sa nièce. Parmi les autres Polonaises que lui ont fait connaître Mme Hanska, George Sand et d'autres amis, citons Mme Mniszek dont il admire la race², Mme Chlendowski, la femme de l'éditeur de Balzac, Mme Kisseleff, mariée à un Russe. Et puis, c'est une très aimable vieille comtesse Komar qu'il voit aux Italiens³. C'est la fameuse Delphine Potocka⁴; c'est la dévote comtesse Marie Potocka dont souvent il oppose l'avarice à la prodigalité de Mme Hanska. C'est Mme Branicka voisine de Mme Hanska et avare elle aussi⁵.

On ne saurait prétendre que toutes ces Polonaises aient été sympathiques à Balzac, quoiqu'il ait dit de l'attrait particulier des noms en *ka* et du bonheur qu'il éprouve à se trouver avec des personnes du pays de

1. Lettre à Mme Hanska, juin 1846; voir aussi *Lettres à l'E.*, t. II, 8 août 1842.

2. *Lettres à l'E.*, 13 juin 1844.

3. *Lettres à l'E.*, 22 novembre 1834.

4. *Lettres à l'E.*, 22 novembre 1834.

5. Conseillant à l'Etrangère d'être plus économe, Balzac lui donne pour exemple en 1835 l'avare Mme comtesse Branicka, en 1844 l'avare Marie Potocka. A tant d'années de distance il emploie presque les mêmes termes, souhaitant que Mme Hanska imite ces Polonaises, mais qu'elle soit « avare avec un but » (*Lettres à l'E.*, t. I, 18 décembre 1835; t. II, 3 juin 1844).

l'Etrangère; leur curiosité surtout lui paraît souvent importune et plus d'une fois, il se voit obligé de désavouer ce qu'elles ont rapporté à son amie.

Ce qu'il aime en elles, ce qui en impose à Honoré, si fier de pouvoir se dire *de Balzac*, c'est leur noblesse. Issues presque toutes de grandes familles et illustres, filles ou femmes de riches propriétaires terriens, elles revêtent, aux yeux de Balzac, un attrait particulier.

§ 4. Si notre auteur n'eut pas été retenu par les scrupules dont nous parlions tout à l'heure, il faut bien dire qu'il n'eut pu peindre qu'une classe de Polonaises. C'est à peine, en effet, s'il en a connues d'origine bourgeoise ou populaire. On ne peut guère mettre en vedette une blachisseuse polonaise de St-Petersbourg qui eut l'indiscrétion de remplacer quatre belles cravates de Balzac par des cravates en loques, substitution qu'il pardonna d'autant plus facilement qu'il la soupçonna vaguement d'avoir gardé les siennes propres en manière de relique¹.

Quand Balzac distingue la noblesse et le grand air dans la grâce de la comtesse Anna Mniszek² ou qu'il s'écrie « elle est Renaissance³ », quand il voit son bonheur et sa fortune dans la beauté et « le grand air Rzewuski » de Mme Hanska⁴, quand il l'assure qu'elle sera « en Rzewuska » dans l'appartement qu'il lui prépare⁵, quand il signale chez telle Polonaise, tantôt « cet air de

1. Lettre à Mme Hanska, 6 mars 1845.

2. *Ibid.*, 6 septembre 1845.

3. *Ibid.*, 6 septembre 1845.

4. *Ibid.*, 10 septembre 1845.

5. *Ibid.*, 25 septembre 1845.

grande dame, un des plus précieux dons que le Dieu des femmes puisse leur donner¹ », tantôt une grandeur aisée « perdue en France où tout le monde veut être égal », n'est-ce pas toujours uniquement la noblesse qu'il met en avant ?

Il est curieux de rappeler ici un jugement de Emile Marco de St-Hilaire, l'historien anecdotique de l'époque impériale, sur la marque de la nationalité par rapport aux classes sociales. Voici ce qu'il dit, précisément à propos de la Pologne, dans ses *Polonais à Paris*² : « Il « ne faut pas... essayer de juger ce peuple d'après les « classes infimes ou les classes supérieures, les derniers « degrés de même que les premiers degrés de l'échelle « sociale sont presque toujours pourris : ceux-ci par « le luxe et par l'assimilation des mœurs étrangères ; « ceux-là par la douleur et la privation continuelle de « tout ce qui attache l'homme au sol du pays, à ses lois, « à ses coutumes, à ses traditions. Pour bien peindre « un peuple, c'est dans la région moyenne qu'il faut « aller chercher ses exemples.

Nous ne croyons pas que cette dernière méthode monopolise les réussites. Mais il est certain qu'il ne suffit pas d'observer la noblesse pour juger d'un peuple, d'abord parce qu'elle n'en constitue qu'une petite partie, ensuite parce qu'elle est plutôt cosmopolite et qu'elle est seule à l'être. Par suite de leurs lectures, leurs voyages, leurs résidences à l'étranger, leurs alliances familiales, les aristocrates ont moins que leurs compatriotes de plus

1. Lettre à Mme Hanska, novembre 1848.

2. *Les Étrangers à Paris*,. op. cit. p. 125

humble origine, gardé l'intégrité de leur mentalité nationale.

Même ceux qui ne souscriraient pas à cette affirmation, l'admettront volontiers pour la Pologne de l'époque.

On sait, en effet, combien la culture nationale a été négligée en Pologne, combien tout se concentrait autour de la vie littéraire et artistique de l'Occident, combien la langue française était plus familière que la leur aux seigneurs polonais. Dans sa lointaine Ukraine, Mme Hanska était très au courant des choses de France; Balzac fut sans cesse prié de lui fournir des renseignements plus précis, non seulement sur les hommes les plus célèbres, mais sur ceux qui étaient simplement connus dans les milieux littéraires de Paris. Certes, Mme Hanska a parlé à son ami de Mickiewicz et peut-être de quelques autres; un jour même, peignant Saché : « c'est votre Ukraine, écrit-il, moins votre musique et votre littérature¹. » Mais c'était si peu de chose auprès des incessants échanges de vues sur la littérature française !

Le désintéressement des choses de leur pays fut considéré par maint Polonais comme une plaie nationale.

Henry Sienkiewitz conte l'histoire douloureuse de ce petit vacher, qui, pour passer son temps à rêver de musique et à jouer d'instruments rudimentaires de son invention, fut persécuté par le régisseur de la ferme. Il mourut assommé comme un voleur : personne n'avait compris qu'il ne s'était glissé dans l'office du château

1. *Lettres à l'E.*, t. I, fin mars 1833.

que pour contempler le violon suspendu sur le mur, « un vrai violon » qui le ravissait. Le lendemain de la mort du petit garçon de ferme à l'âme d'artiste, « les « maîtres du château revinrent d'Italie, avec made- « moiselle et son prétendant. Le prétendant dit en « français : quel beau pays que l'Italie! Et quel peuple « d'artistes ! On est heureux de chercher là bas des « talents et de les protéger, ajouta mademoiselle. « Sur le petit Jean murmuraient les bouleaux¹. »

Qu'elle est ironique et triste, cette page finale du récit, révélatrice d'un patriotisme désabusé. Et voici un fragment de Vincent Pol, autre texte caractéristique :

Vous vantez ce qui est étranger
Vous ne connaissez pas ce qui est vôtre
Vous ne savez pas
Ce que vous possédez ²

Ainsi, malgré quelques regrets et de brusques sursauts, la noblesse polonaise, en dédaignant sa culture nationale s'est un peu séparée de ce qui caractérisait les autres couches sociales de son pays.

Il lui restait cependant une marque nationale assez forte pour qu'on puisse regretter le silence de Balzac. Mais il ne faut pas s'abuser : il n'aurait pu dire les choses que partiellement ; il n'aurait pu peindre que ce monde slave de culture latine dont fit partie la noblesse polonaise de l'époque.

1. Petit Jean le musicien, 1876-78.

2. Vincent Pol, poète polonais, 1807-1872.

§ 5. L'unique Polonaise, encore ne l'est elle qu'à demi, de la *Comédie Humaine* est une noble, petite fille du général Tarlowski, ami du prince Poniatowski¹. Des deux bâlzacien^s qui ont étudié les Polonais de Balzac, Mlle Hélène Altszyler² et M. Jean Topass³, seul ce dernier a vu en la baronne Vanda de Mergi quelques éléments proprement ethniques. Pour Mlle Altszyler, la « plique polonaise » dont il faut délivrer le corps de Mme de Mergi explique son origine et son prénom polonais; le tout n'est qu'artifice pour mettre en scène la personnalité si intéressante du médecin juif polonais Moïse Halpersohn, savant original qui guérira le mal horrible, bizarre, déconcertant dont est atteinte la baronne.

C'est M. Topass qui avait raison, on en verra plus loin la preuve.

Disons en attendant avec lui que, dans les alternatives très brusques de résignation et de révolte, de patience et d'énervement, d'égoïsme et de générosité; dans tout son tempérament d'enfant gâtée, capricieuse à l'excès, il y a autre chose que psychologie de malade : l'intention de peindre la femme polonaise.

Pourquoi alors tout l'appareil d'une étrange maladie ? Voici qui expliquera que ce n'est pas par hasard et qui prouvera en même temps que Vanda devait bien représenter la Polonaise.

Par une lettre du 20 juin 1834 à Mme Hanska, nous apprenons que Balzac fut effrayé par un jugement sévère

1. *L'Initié*. Pour la daté de cette nouvelle, voir Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Balzac*.

2. *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1918.

3. *Le Monde slave*, avril 1925.

sur les Polonaises trouvé « dans Hoffmann à l'article du *Vœu* ». Le terme déroutait le chercheur faisant croire à quelque revue ou journal ainsi intitulés. En réalité, il s'agit d'un conte de Hoffmann qui a pour titre *Le Vœu*, et qui a dû paraître en traduction dans une revue puisque Balzac parle d'article. Le conte ne figure pas dans toutes les éditions d'Hoffmann; en voici le résumé :

Pendant les années qui suivent le premier partage de la Pologne, Hermenegild, jeune fille polonaise de haute naissance, « fidèle au caractère des femmes de sa nation, prend part à toutes les délibérations politiques ». Elle est, à l'âge de 17 ans, l'âme d'un cercle de patriotes conspirateurs. Elle y connaît le jeune comte Stanislas de R. Pénétrée d'une pensée patriotique, elle accepte ses hommages : leur union fera l'alliance de deux familles nobles, divisées jusqu'ici par des divergences de vues. Stanislas quitte sa fiancée pour prendre part à l'insurrection et après l'échec de la tentative de Kosciuszko, revient, blessé, au château du père d'Hermenegild. La jeune fille le reçoit avec une amère ironie et jure de ne l'épouser que lorsque les étrangers seront chassés de la Pologne. Stanislas, désespéré, s'engage dans l'armée française et va faire la guerre en Italie.

Mais Hermenegild est en proie aux caprices particuliers aux femmes polonaises : « Un sentiment profond, « une frivolité légère, un dévouement stoïque, une « passion ardente, une froideur glaciale, tout se réunit « dans leur âme et présente à la surface des mouvements « inconstants le jeu des ondes au fond d'un ruisseau ». (Balzac avait vraiment de quoi s'effrayer !)

La jeune fiancée se reproche maintenant d'avoir envoyé Stanislas à la mort. Son désespoir touche à la folie, son exaltation lui fait commettre mille extravagances. Un médecin est invité à passer quelque temps au château. Les moyens employés par l'homme de science ne parviennent pas à rétablir la jeune comtesse, son état est toujours aussi anormal. Après des intervalles de calme, elle éprouve les paroxysmes les plus étranges.

Un jour, elle aperçoit allant vers le château, un jeune officier vêtu de l'uniforme des gardes françaises. Elle s'élance vers lui, s'écriant : « mon Stanislas » et tombe dans ses bras, évanouie d'émotion. Or, il y a erreur : le jeune officier avoue n'être qu'un cousin de Stanislas. Il en apporte des nouvelles, le dit toujours fidèle à sa fiancée. Xavier, c'est le nom du jeune homme, reste au château, Hermenegild, après avoir surmonté la honte que lui causa sa méprise, l'écoute parler longuement de son cousin. Mais Xavier, dès l'instant où un malentendu jeta la comtesse dans ses bras en devint amoureux. Il lui parle donc de la passion de Stanislas pour elle avec une telle ardeur, qu'on ne sait plus du quel des deux cousins viennent les aveux passionnés. Aussi Hermenegild s'attache-t-elle à Xavier; l'image de Stanislas, à cause de toutes ces circonstances, s'identifie pour ainsi dire avec celle de son plus jeune parent.

La comtesse s'enferme un jour dans sa chambre, y reste quelque temps sans voir personne, puis en sort en habits de deuil; elle conte à son père que la veille du jour où elle s'est enfermée, elle se trouvait dans une

extrémité du parc; elle sentit ses yeux se fermer, elle veillait et rêvait à la fois.

Soudain, elle vit son fiancé agenouillé devant elle, un prêtre les unit dans une chapelle voisine. Ils se réfugièrent alors dans une tente, où elle enlaçait son époux avec l'ivresse d'une femme heureuse. Puis elle perdit connaissance. Elle se réveilla au milieu d'une bataille. Stanislas était cerné par une troupe ennemie et mourait d'un coup de sabre.

Xavier, que le père d'Hermenegild prie d'user de son influence pour ramener la jeune femme à son état normal, puisqu'il ne pouvait s'agir que d'hallucinations, se montre quelque peu troublé et part sans mot dire. Cependant on s'aperçoit que Hermenegild est enceinte. Elle se dit toujours veuve et se montre heureuse de porter en son sein un enfant de son mari. Se joue-t-elle de tous, avec une profonde hypocrisie pour échapper à la honte ? a-t-elle été indignement trompée ? On ne sait. Sur ces entrefaites, une lettre arrive annonçant la mort effective de Stanislas en Italie, le jour même où Hermenegild croyait l'avoir vu mourir.

Xavier, alors, demande la main de la jeune femme malgré le trouble moral de celle-ci. Elle le repousse, indignée, elle veut rester fidèle à l'époux défunt. Xavier exaspéré, déclare qu'elle a été sa maîtresse et que l'enfant est de lui. Et il conte comment il l'a trouvée un soir au parc, dominée par une influence étrange, comment elle crut voir un prêtre qui les unissait, comment ensuite elle est tombée dans ses bras, après quoi elle eut une sorte de sommeil profond qui ressemblait à un évanouissement.

Si la grossesse d'Hermenegild se trouve expliquée, on ne comprit rien à l'étrange coïncidence de sa vision avec la mort de Stanislas.

Son égarement un peu apaisé, la comtesse fait vœu de garder sur sa figure un masque très mince, adhérent à la peau et transformant son visage qui avait tenté le démon en un masque de marbre où brillaient deux yeux ardents.

Elle accouche sous le nom de sœur Célestine dans une auberge de la petite ville de L. Xavier l'y retrouve et lui arrache l'enfant. Hermenegild-Célestine tombe dans un état de complète insensibilité et meurt peu de temps après.

Même si la lettre de Balzac n'était pas venue apporter des suggestions, ceux à qui le hasard aurait mit entre les mains le *Vœu* et l'*Initié* n'auraient pas pu, pour prudents qu'ils fussent, ne pas conclure à une influence de celui-là à celui-ci. On connaît en effet l'« espèce de hantise que le prestige hoffmanesque exerce sur l'imagination de Balzac¹ ». Ce conte assez déconcertant en lui-même était bien fait pour frapper Balzac « croyant au transfert d'idées et de volontés, aux « pressentiments qui sillonnent l'âme comme un éclair de l'avenir », aux oreilles qui tintent, à la « phosphorescence de la pensée² ».

Sans doute sujets et intrigues différent. Mais chez les deux héroïnes, même origine, bien mieux ! même titre

1. F. Baldensperger, *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, p. 116. op. cité p. 17.

2. Citations relevées par M. Baldensperger dans *Les Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*.

de patriotique noblesse; mêmes détails de physionomie; (l'ardeur extrême du regard); même trouble moral, lié davantage chez Balzac à des phénomènes physiologiques; même état proche de la folie, dans les deux cas, avec de part et d'autre, intervention du surnaturel; même brusque changement d'humeur; surtout, même instabilité de caractère. Enfin, le médecin dont Hoffmann n'avait fait qu'un vague comparse, incapable de guérir une maladie qui « sortait de l'ordinaire », devient avec Balzac un médecin juif génial qui réussit lui, à rendre la santé à sa cliente. Mais le plus piquant de l'affaire est que cette originale création balzacienne, la seule du récit, apparaît à son tour, on l'a dit, hoffmanesque ! Elle était inspirée par le Dr Koreff, ami commun des deux écrivains. Cette innovation permet à Balzac d'éviter le dénouement tragique du *Vœu*.

Ainsi à Wierzchownia, où il écrit l'ouvrage, Balzac s'est rappelé le conte d'Hoffmann qui l'avait frappé tant d'années auparavant ! Le souvenir de Mme Hanska est peut-être dans le vaste front de Vanda; sûrement même : les réflexions de Balzac sur le front de l'Etrangère, qu'il qualifie de front d'analyste, front olympien, front jupitérien, sont là pour l'attester¹.

Mais ce n'est certainement plus Mme Hanska, c'est Hermenegild qui inspire la physionomie morale de la malade.

1. La chose en elle-même est assez amusante, car Mme Hanska n'avait, paraît-il, qu'un front un peu trop grand. Mais on sait depuis Lucrèce et Molière que pour l'amoureux

La pâle est aux jasmins en blancheur comparable

La noire à faire peur, une brune adorable...

Celle au front trop grand devient naturellement olympienne !

Nous nous étonnions tout à l'heure qu'il n'y eut qu'une Polonaise dans la *Comédie Humaine*; nest-il pas plus surprenant encore que pour la composition de ce seul personnage, l'image de Mme Hanska, à l'égard de qui on connaît les sentiments de Balzac, auprès de qui précisément il se trouvait, n'ait mêlé à la vive coloration empruntée au modèle livresque, que de vagues et lointains reflets.

Vanda de Mergi est, M. Topass l'a bien dit, l'inconséquence féminine faisant pendant à l'inconséquence masculine figurée par Laginski et Steinbock.

§ 6. Cette inconséquence de caractère, distraction, inexactitude, manque de méthode, d'esprit de suite, de persistance, est particulière à tous les Polonais indifféremment, mais ce trait qui chez la femme selon Balzac est assez fréquent, frappe évidemment davantage en l'homme, plus chez Adam Laginski et Wenceslas Steinbock que chez Vanda de Mergi.

Les deux Polonais appartiennent au groupe d'hommes à sensibilité féminine, dont à côté du groupe de personnages d'une force toute stendhalienne la *Comédie Humaine* compte un nombre imposant. De ces hommes faibles, nous trouvons deux espèces : le sentimental dont l'Allemand Schmucke incurablement naïf nous offre le type, et l'indécis représenté par Laginski et Steinbock, véritables incarnations masculines du « souvent femme varie ».

Balzac a-t-il attribué aux hommes ce qui l'avait frappé dans le caractère des Polonaises parce qu'il ne voulait

pas peindre de femmes ? Non. Sur ce point l'article de Mlle Altszyler est précieux. Elle a bien montré comment en réalité Balzac a connu et approché des émigrés polonais qui pouvaient servir et qui ont servi de modèle pour ces personnages littéraires¹.

Correspondant ou non à la réalité, cette inconstance du caractère polonais était donc pour Balzac un fait. Elle le choquait chez les hommes, car elle les empêche de mettre en valeur leurs capacités et leurs ressources. Aussi est-ce avec acharnement qu'il s'applique à assurer Mme Hanska, lorsqu'il s'agit de marier sa fille, qu'un étranger vaudrait mieux pour elle « que tous les Jagellons ensemble » et qu'un « Polonais sans énergie » ne ferait que dissiper sa fortune. Et avec quelle conviction combat-il ensuite la candidature du comte Georges Mnisek qui sera pourtant l'heureux élu de Mlle Hanska et, de ce fait même, deviendra subitement alors sympathique à notre auteur.

Chez les femmes, cette même inconstance lui paraît pardonnable. Balzac accuse par exemple les propriétaires polonais de ne pas savoir tirer profit de leurs terres fertiles par la faute de leur caractère instable

1. Mlle Altszyler signale parmi ces modèles Chlendowski, le libraire de Balzac. Elle a d'autant plus de mérite de s'être arrêtée à cet homme qu'il n'était guère possible à l'époque où fut écrit son article de consulter les dernières *Lettres à l'Etrangère*, qui d'ailleurs sont restées inédites. Or, ces manuscrits que nous avons compulsés, très significatifs à cet égard, montrent qu'en effet Balzac considère Chlendowski comme le type même du Polonais. Déjà nous avons vu que l'auteur de la *Comédie Humaine* voulant peindre une Allemande choisit de préférence une jeune fille; que l'Anglaise lui semble le mieux incarnée dans la vieille fille. Pourquoi cet éditeur ingrat, inexact, bavard, manquant à ses promesses — un éditeur enfin — ne s'accommoderait-il pas naturellement avec la conception balzacienne du Polonais ?

Tout de suite, il fait une restriction. Le reproche ne s'adresse pas à Mme Hanska, puisqu'elle est femme¹. Ainsi s'explique que pour Balzac, Steinbock est « un raté » alors que Mme de Mergi n'est qu'une femme capricieuse.

*
* * *

§ 7. Nous avons précédemment justifié, par des documents qui prouvaient à quel point Mme Hanska était bien pour Balzac une Polonaise, notre étonnement de trouver la *Comédie Humaine* si pauvre en Polonaises. Rencontre d'autant plus surprenante, il convient de le souligner à présent pour terminer, que la patrie de Mme Hanska inspirait à notre auteur l'intérêt le plus vif.

Dans le constant échange de vues qui a lieu entre Mme Hanska et lui sur les différents peuples, qu'il fasse état des opinions de sa correspondante ou, ce qui est plus rare les repousse, les jugements abondent sur la Pologne et sur ses habitants.

Loin de montrer quelque timidité vis-à-vis d'une personne plus qualifiée que lui peut-être pour juger, Balzac, dans ses lettres, parle des choses de Pologne avec une imperturbable assurance, voire une autorité dispensatrice de conseils. Il se plaît à entrer dans les moindres détails du caractère des Polonais quels qu'ils soient (propriétaires terriens, hommes d'affaires, etc.) et à quelque point de vue qu'on les envisage (patrie,

1. *Lettres à l'E.*, t. II, 11 novembre 1844.

mariage, mondanités). Il traite des mœurs de ce pays, disserte de sa situation politique, le compare avec les autres pays ou les provinces françaises.

N'est-il pas vrai que cette sollicitude pour tout ce qui est polonais accuse, du point de vue auquel nous nous sommes placés, le déséquilibre entre ce que Balzac a dit et ce qu'il aurait pu dire ?

§ 8. Nous avons fait allusion à quelques-unes des Polonaises que Balzac avait connues, outre Mme Hanska. Ajoutons que son expérience dépassait celle de ses contemporains. Une George Sand put se faire, grâce à Chopin surtout, de nombreuses connaissances polonaises; au dire de Balzac, elle en était même farcie¹. Mais il ne lui fut pas donné, que nous sachions, de pénétrer comme Balzac dans leur intimité familiale. Il était donc particulièrement privilégié.

Et pourtant, à côté de la figure de Vanda, ce ne sont plus sur la femme polonaise que çà et là quelques lignes insignifiantes. Il évoque une illustre Polonaise qui à 100 ans, sait conserver beauté et jeunesse² ou écrit « Le Polonais faible devant la femme par son excès de tendresse pour la femme, lui devient inférieur en Pologne ». Ou encore : « Quoique les Polonaises soient d'admirables femmes, le Polonais est encore plus promptement mis en déroute par une Parisienne³ ».

C'est tout. C'est plus sans doute que n'ont fait d'autres; c'est mieux que n'avait fait par exemple Benjamin

1. *Lettres à l'E.*, 15 mars 1841.

2. *L'Interdiction*. C'est une allusion à la femme du général Zayonseeck (voir note de l'édition Conard).

3. *La Fausse Maîtresse*.

Constant dont l'*Adolphe* n'a rien observé pendant son long séjour en Pologne, dont l'Eléonore n'a de polonais que son acte de naissance. C'est peu pour ce psychologue si préoccupé des différences des milieux qu'il voulait être et qu'en somme il fut...

Mais n'avait-il pas écrit à Mme Hanska à propos de cette *Comédie Humaine* où cependant affluait toute son expérience, qu'il n'y parlait point de ce qu'il vivait vraiment : « Ce que j'ai dans le cœur ne s'exprime pas¹ ». Pour une fois, il avait raison.

1. *Lettres à l'E.*, t. II, 23 avril 1843.

CHAPITRE VII

La Russe

Les Russes se croient toujours en Russie. (Le Cousin Pons.)

Cette impertinence digne d'une femme née en Russie. (Les Paysans.)

§ 1. De la Polonaise à la Russe la transition, pour facile qu'elle soit, s'impose. N'ont-elles pas pour les écrivains de l'époque de Balzac qui ont pu pénétrer dans leur monde, une communauté saisissante de séduction et de grâce innées, « le charme slave » ?

Le marquis de Custine¹, entre autres, note ce charme qui montre quel rapport existe entre les deux familles que la nature réunit, alors que les haines civiles les séparent².

1. Qu'on ne s'étonne pas de trouver ici de nombreuses allusions au marquis de Custine et à son ample ouvrage sur la Russie en 1839. Une lettre cordiale de Balzac à l'auteur, la dédicace au même du *Colonel Chabert*, les fréquents rappels du personnage et de son œuvre dans les *Lettres à l'Etrangère* et dans la *Comédie Humaine*, autant de faits qui nous autorisent et même nous obligent à citer l'essayiste dont le livre avait fait tant de bruit à son apparition. Enumérons les plus significatifs passages de la correspondance de Balzac concernant le marquis de Custine : *Lettres à Mme Hanska* 13 mars 1839; septembre 1843; 31 janvier 1844; 24 avril 1844; 7 mai 1846; 25 juin 1846; 5 juillet 1846; 5 octobre 1846. Voir aussi l'appendice des *Employés* et *Balzac mis à nu* (*op. cit.*, p. 134).

2. *La Russie* en 1839, t. IV.

A propos des femmes toutefois, il soulignait cette divergence : « en Pologne, ce sont les femmes qui vivent, ou pour parler avec plus de précision, qui gouvernent et en Russie ce sont les hommes ». Ainsi ce fameux charme départi aux unes et aux autres prendrait chez les Polonaises une influence plus considérable et leur assurerait une place prépondérante dans la société.

Confronter Russes et Polonaises soit pour les rapprocher soit pour les opposer, n'est pas coutumier à Balzac. En revanche, il parle assez souvent du « caractère slave », n'entendant par là que celui des Polonaises et des Russes; encore néglige-t-il parfois un des deux peuples : « Il existe, entre le caractère slave et le nôtre une espèce d'antagonisme que le schisme qui sépare la religion grecque de la nôtre ne suffit pas à définir ». Et la Pologne catholique ? Quand d'autre part, à propos de Steinbock il est question dans la *Cousine Bette* de « cette insouciance particulière aux Slaves et qui leur donne un incroyable décousu dans la conduite », Balzac ne pense apparemment qu'aux Polonais¹.

Si notre auteur généralise et commet en généralisant d'étonnants oublis, il faut noter cependant que dans son esprit, il fait des distinctions essentielles, et qu'il a d'autant plus de mérite à les faire, qu'en réalité tout favorisait une véritable confusion². Les Polonaises que ses amis et lui ont connues habitaient le plus sou-

1. Nous avons vu précédemment que l'instabilité fut pour Balzac un trait spécifiquement polonais, alors qu'il voulait reconnaître aux Russes de la ténacité. (*Lettres à l'E.* 14 octobre 1843).

2. Les erreurs proprement dites sont rares chez Balzac; il appelle la belle Russe Mme Kalergis, fille d'un Allemand et d'une Polonaise (12 février 1846, Lettre à Mme Hanska).

vent la Pologne russe et non la partie allemande ou autrichienne, ce qui par l'intervention seule d'une nouvelle langue eût rendu plus facile le discernement. Dans les salons que Balzac fréquentait, les Russes et les Polonaises forment des cercles communs auxquels il vient « se colloquer » (*Lettres à l'E.*, 226).

La similitude de l'accent devait faire qu'un Français hésite à donner à telle femme la nationalité russe ou polonaise.

On sentait à peine, dans la société de Paris, les luttes internes entre les deux peuples qui, malgré leur commune origine n'ont guère voulu jusqu'à nos jours de « fraternité slave ». Citons au hasard une brochure de M. H. I. Sienkiewicz intitulée *Polonais et Russes* et publiée à Genève en 1915. Comme l'auteur, apparemment Polonais, s'évertue à démontrer qu'il y a peu de points communs entre les deux peuples. Comme il insiste sur la différence des mentalités, des traditions et jusqu'à celle du climat, qui les séparent. Comme il essaye de justifier l'antagonisme des deux peuples, ennemis depuis le x^e siècle, où l'un se mit en contact avec la civilisation séculaire de Byzance tandis que l'autre converti par Rome alla participer à la civilisation d'Occident, celle de l'avenir.

S'il est arrivé à notre Balzac de généraliser trop souvent, ce n'était pas parce qu'il identifiait les uns et les autres; c'était simplement parce que son tempérament le porte à toujours étendre la portée de ses jugements, à généraliser à tout prix. Pense-t-il aux Russes ? S'agit-il des Polonais ? « Les Slaves ! » voilà l'expression rêvée

pour donner à sa pensée l'envergure qui le satisfait. Tant pis pour celui qui voudra reconstruire ses opinions.

Pour la Pologne, la tâche était facilitée par de nombreux détails qui s'appliquaient à elle seule. Mais la Russie ? Heureusement, la femme russe n'a pas été oubliée dans la *Comédie Humaine*, — et elle ne ressemble guère à la Polonaise.

§ 2. Une femme froide, artificieuse, méchante, « insensible », après avoir « allumé le cœur et les sens » de Raphaël de Valentin, conduit le malheureux au désespoir, et n'eût été la miraculeuse peau de chagrin, l'aurait acculé au suicide¹.

Pour que l'intérêt dramatique de l'intrigue s'accrût, Fœdora, la femme sans cœur, entourée d'un luxe effréné, opposée à Pauline, une autre femme pauvre et aimante, apparut à Balzac comme une étrangère ou plutôt comme un composé de Française et d'étrangère.

La comtesse Fœdora, définit Rastignac, est « une espèce de problème féminin, une Parisienne à moitié Russe, une Russe à moitié Parisienne ». Son nom seul est devenu en un moment pour Raphaël, qui ne l'avait pas encore vue, le symbole de tous ses désirs, le thème de sa vie. Il « réveillait des poésies artificielles du monde, faisait briller les fêtes du haut Paris et les clinquants de la vanité », et le poursuivait sans cesse. « Fœdora ! comment expliquer la fascination d'un nom ? » s'écrie Raphaël. Une fois de plus Balzac prête à un nom le pouvoir magique d'évoquer toute une destinée humaine.

1. *La Peau de chagrin*.

Fœdora (ou plus exactement Feodora), nom russe pas très commun d'ailleurs, s'harmonise assez, par sa gravité, avec le personnage de la froide comtesse.

L'origine de Fœdora nous est donnée comme incertaine. Cette imprécision n'est pas familière à Balzac, si complet d'habitude sur de tels sujets, ici volontairement négligent. Sur la famille, l'enfance de ce personnage, les renseignements sont singulièrement rares, et c'est bien, pensons-nous pour qu'il soit davantage ce que Balzac a voulu qu'il fût — un problème. Cependant, nous savons qu'elle est russe, d'origine plébéienne, comme l'atteste le naïf étalage de son égoïsme, « le bon ton exigeant une constante douceur ».

Son mariage, peut-être morganatique, avec un grand seigneur russe, lui a permis d'acquérir des manières suffisamment aristocratiques pour l'orner, sa richesse aidant, de tout l'attrait d'une comtesse.

Russe et Parisienne à la fois, en quoi est-elle, tour à tour ou tout ensemble, l'une et l'autre ? Elle est vaniteuse. Or, si Balzac parle un jour péremptoirement de la vanité russe¹, ne nous a-t-il pas accoutumé à considérer ce trait de caractère comme inséparable de la Parisienne ?

Son insensibilité hautaine serait russe plutôt. La duchesse de Langeais a payé son implacable froideur d'un moment, d'une mortelle exaspération de sa passion : c'est que la Parisienne, toute vaniteuse et coquette qu'elle soit, est loin d'être insensible.

Fœdora, elle, cache « un cœur de bronze » sous sa

1. Lettre à Mme Hanska, juin 1845.

« gracieuse enveloppe ». Elle est incapable d'une pensée tendre; au théâtre, la scène la plus pathétique la laisse froide; les divines pages de Rossini, de Cimarosa, de Zingarelli la trouvent indifférente; et nulle émotion ne l'étreint devant les tortures morales et matérielles de Raphaël.

« En affaires de cœur, a dit le marquis de Custine¹, les Russes sont les plus douces bêtes féroces, qu'il y ait sur la terre, et leurs griffes bien cachées n'ôtent malheureusement rien à leurs agréments ». Fœdora n'a même pas une apparente douceur. Il y a quelque chose d'inhumain dans son calme inattaquable. Lorsque Raphaël l'instruit lui-même qu'il a passé une nuit dans sa chambre à la contempler sans qu'elle s'en doute, elle a à peine un mouvement de pudeur et répond tout tranquillement : « Vous avez dû avoir bien froid ».

S'il convient de faire dans une telle impassibilité la part du tempérament propre de Fœdora, il n'en est pas moins patent que son origine ethnique l'explique le plus complètement, et qu'elle n'en saurait être redevable à la patrie de Mme de Langeais, mais bien à son pays natal : la Russie. Vanité et insensibilité, Balzac avait là parmi beaucoup d'autres, les principaux éléments de ce caractère, qu'il voulait à la fois russe et parisien. Ce n'était pas suffisant. Il fallait compléter le tableau par des nuances bien choisies. Ainsi, pour éveiller les rêves ambitieux de Raphaël, il faut que les salons de Fœdora aient « toutes les recherches du confort anglais ».

1. *La Russie en 1839*, t. IV, p. 28.

D'autre part, la femme ne séduit l'homme que quand il pressent en elle une volupté latente. La belle Fœdora fera illusion sur ce point à Raphaël par « ... la couleur orangée de ses yeux mêlée de veines, comme *une pierre de Florence*, ses belles épaules, dignes *de la Vénus de Milo*, ses *paupières italiennes*, où l'amour est écrit. Un *héret oriental*, coiffure que les peintres attribuent aux *premiers Hébreux*, ajoutait « je ne sais quel piquant d'étrangeté à ses séductions ».

Comme les procédés — ou les habitudes — de Balzac par rapport aux nationalités deviennent nets ! Sous les nouvelles combinaisons de personnages d'origines toujours nouvelles, comme on retrouve bien l'unité de ses goûts, la persistance de ses souvenirs : chaque fois qu'un être froid qui doit captiver un jeune homme affamé de fortune, s'entoure d'un luxe irrésistible, allusion est faite au confort anglais ; chaque fois qu'une figure doit respirer la volupté, retour des réminiscences passionnées d'Italie ; et lorsqu'un charme est plus étrange voici que l'Orient des Hébreux intervient, lui apportant tout le mystère des siècles.

Dans la recherche des figures originales de la *Comédie Humaine*, Fœdora n'a pas été négligée. M. Serval qui s'est attaché à cette besogne ingrate¹ rappelle comment Balzac dément la légende qui identifiait Foedora avec la princesse Bagration. Il affirme dans la même lettre² que l'héroïne de la *Peau de chagrin* est un composé de

1. *Bulletin de la Société historique et archéologique des VIII^e et XVI^e arr.*, 1925-1926, nouvelle série, 5.

2. *Lettres à l'E.*, fin janvier 1833.

deux femmes, qu'il n'a connues du reste que par observation. Ce n'est qu'après avoir écrit le roman qu'il a rencontré, dit-il, une Foedora — Mme de Castries vraisemblablement.

M. Serval croit, sous réserve, avoir résolu cette énigme balzacienne : des deux femmes auxquelles Balzac fait allusion, la première serait une Feodora, héroïne d'une composition en vers, projetée dix ans plus tôt par lui-même, l'autre Olympe Pélissier, la femme de ce Rossini auquel la *Comédie Humaine* multiplie les hommages¹.

Telle est la thèse de M. Serval. Elle est ingénieuse; cependant, il faut bien noter d'étranges divergences entre la nature profonde de notre Foedora et les caractères de ses deux inspiratrices.

Avare déjà avant l'avarice excessive de sa vieillesse, comme Mme de Rossini est loin de la parfaite indifférence de la riche Foedora en cette matière. Foedora connaissant le prix de l'argent n'eût-elle pas sinon plaint, du moins compris les souffrances de Raphaël?

Quant à la Foedora de 1820, elle n'a vraiment de commun avec celle de 1830 que le nom et la nationalité. N'est-elle pas annoncée dès l'abord bienfaisante et douce!

Ajoutons ceci qui peut-être contribuera à une nouvelle recherche : il y a une comtesse Foedora, espionne russe, dans *Les Russes à Paris* du vaudevilliste Eugène Guinot². Ce dernier eut peut-être des réminiscences de la lecture de Balzac. Mais qui sait si Balzac et Guinot.

1. Balzac a connu en effet et mieux que par observation cette Olympe qui disait que Voltaire, Balzac et Rossini étaient les trois plus belles conquêtes à faire. Il est possible même qu'il en fût amoureux.

2. *Les Etrangers à Paris*, op. cit., p. 125.

n'ont pas été inspirés par une même femme, héroïne d'une aventure réelle et connue des deux auteurs ?

Quoiqu'il en soit Balzac n'était pas homme à donner à une femme une origine sans intention psychologique bien arrêtée. Donc, même si Foedora était le portrait d'une Française, Olympe Pélissier, ce qui ne nous paraît pas certain, il reste que Balzac construit son personnage selon l'idée qu'il se fait du caractère russe. Et c'est cela qui nous importe avant tout.

§ 3. Il nous faut cependant relever une ressemblance d'un autre ordre, mais frappante : Foedora s'apparente à lady Dudley par certains côtés de son caractère. Raphaël n'avait « jamais surpris une larme » dans les yeux de Foedora ; Félix n'avait jamais surpris dans les yeux de lady Dudley « une larme pour les malheurs d'autrui ». Chez l'une et chez l'autre même insolence teinte de vanité, propre d'ailleurs aux Russes comme aux Anglaises. Si ces dernières sont « insolentes comme si le globe leur appartenait », « les Russes se croient toujours en Russie¹ ». Et Balzac s'écriait un jour à propos d'un Russe insolent à son égard : « se laisser traiter à Paris, par un Russe² ! »

Dans les élégants hôtels de Foedora et de lady Dudley même luxe glacial qui n'atteste pas un goût très fin : Si le goût anglais déplaît à Balzac, il « se défie énormément » de celui des Russes³.

Foedora, de cinq ans plus jeune dans l'œuvre de Balzac

1. *Le Cousin Pons*.

2. *Lettres à l'E.*, t. II, décembre 1842.

3. *Lettres à l'E.*, t. II, 17 octobre 1842.

n'a certes pas le relief de l'Anglaise. Mais l'auteur voulait-il se reprendre en faisant d'une seconde « femme sans cœur » une Anglaise ? Ou ces deux peintures se ressemblent-elles parce que les Russes et les Anglaises ont réellement pour lui ces traits de communs ? Les deux hypothèses peuvent se soutenir et ne s'excluent pas d'ailleurs absolument.

*
* * *

§ 4. La figure de la Fausseuse dans le *Médecin de campagne* était « remarquable par un certain aplatissement dans les traits qui la faisait ressembler à ces figures cosaques et russes que les désastres de 1814 ont rendu si malheureusement populaires en France ». Balzac a-t-il voulu qu'on crût une origine russe à cette fille de la campagne ? Entendait-il atténuer un peu la sévère critique de la femme russe par ce caractère si attachant ?

Aucun autre détail cependant que cette figure aplatie ne révèle une originaire de la Russie, rien n'en transparaît dans l'histoire détaillée de son enfance que nous tenons d'elle-même. Le rappel de figures russes n'est donc pas une allusion mais sert simplement de comparaison.

La *Comédie Humaine* s'en tient à Foedora. Si certaines observations de Balzac pouvaient faire croire qu'il atténue les différences entre les Russes et les Polonais, la Polonaise de la *Comédie Humaine* est tout autre que la Russe et sensiblement privilégiée.

Il est vrai que l'instabilité slave s'applique pour Balzac surtout à la Polonaise, alors qu'autour de lui elle est aussi bien attribuée aux Russes. L'auteur de *Balzac mis à nu* ou plutôt des Mémoires qui ont fourni le texte de ce livre, disait de Sophie Koslowsky qu'elle avait « l'inconstance, la légèreté, l'instabilité des Russes¹ ». Dans la *Russie en 1839*, ouvrage que Balzac connaît si bien, le marquis de Custine conte une histoire vraie, dit-il, et qui est le résultat du peu d'exactitude des Russes : une mère et une fille ne s'étant pas prévenues en temps utile se croisent au milieu de la mer Baltique, l'une allant à Lausanne pour rejoindre sa fille, l'autre à Pétersbourg pour rejoindre sa mère.

Mais si Balzac réserve ses défauts à la Pologne, combien il préfère la capricieuse humeur de Vanda à l'indifférence de Foedora. Et avec quelle bienveillante indulgence il envisage ses défauts !

C'est qu'il y avait Mme Hanska pour les lui faire aimer.

Balzac ne manque pas de critiquer vivement les femmes russes qu'il a pu connaître. Il accuse Sophie Koslowsky de malveillance à son égard, Mlle Czerwuski lui déplait et il fait la caricature de Sophie Salitzin.

N'oublions pas d'ailleurs que Foedora fut créée bien avant ces jugements et que l'auteur de *la Peau de chagrin* ne pouvait encore prétendre à une expérience russe très étendue. Elle le sera davantage plus tard. Peut-être est-ce là encore la retenue vis-à-vis de tout ce

1. Il pensait que Sophie Koslowsky avait servi de modèle pour Foedora.

qui directement ou non pouvait concerner Mme Hanska qui l'empêchera d'en faire part à ses lecteurs.

Peut-être a-t-il du reste moins pénétré le caractère russe que le caractère polonais.

§ 5. Ce n'est pas en effet dans ses jugements sur les Russes et la Russie qu'il faut chercher Balzac prophète ou simplement Balzac clairvoyant. Il n'a pas pressenti l'influence qu'aurait la littérature de ce pays 50 ans plus tard, il a pensé avec son ami de Custine qu'on ne pouvait accorder aux Russes que le génie de l'imitation, mais non celui de la création.

Il s'est trouvé partager les préjugés du marquis et peut-être celui-ci a-t-il exercé sur Balzac quelque influence — sur le « goût de la servitude » du peuple russe « ivre d'esclavage ».

Commode argumentation pour justifier un mode de gouvernement, dont il se déclarait un ardent admirateur. Comprenant mal l'influence de la pression exercée par les méthodes tzaristes et la prudence forcée qui pouvait en découler, il semble considérer les russes comme un peuple indifférent et impénétrable. C'est aux Polonais qu'il attribue une franchise trop grande à ses yeux¹; que fait-il de ce goût de l'épanchement et de l'effusion qui est pourtant le fond du peuple russe ?

Enfin toute l'admiration de Balzac pour « le magnifique empereur », admiration durable malgré ses inquiétudes au sujet du sort de la Pologne, n'est-elle pas exces-

1. « Introduisez 10 % de sournoiserie anglaise dans le caractère polonais si franc, si ouvert, l'aigle blanc règnerait où se glisse l'aigle à deux têtes. »

sive même pour un homme de ses opinions ? Le marquis de Custine, légitimiste, avait fait tant de réserves sur les méthodes de Nicolas I^{er} qu'il s'est vu accusé par un fidèle sujet du monarque d'avoir « des goûts de jacobin¹ ! »

*
* *

Malgré ce défaut de clairvoyance, il n'est pas impossible que Balzac ait bien saisi quelques traits de la femme russe. Mais il s'est borné dans la *Comédie Humaine* à en faire ressortir l'insolence.

On a vu celle de Foedora. Une dame russe voulut acheter pour 6.000 francs à Mme de Marville le magnifique éventail que celle-ci était très fière de posséder. Les Russes se croient toujours en Russie, ajoute Balzac, entre parenthèses². Une Française élevée en ce pays, Mme de Moncornet a « l'impertinence digne d'une femme née en Russie³ ».

On voit que la contribution de Balzac à l'étude de la psychologie féminine étrangère est moins riche pour la Russe que pour telle ou telle autre. Ici, comme pour la Polonaise, il était retenu par le désir ou la nécessité de rester discret.

1. Gretsck, *Examen de l'ouvrage de M. le marquis de Custine, intitulé la Russie en 1829*. Paris, 1844.

2. *Le Cousin Pons*.

3. *Les Paysans*.

CHAPITRE VIII

Confrontations

§ 1. Nous ne pouvons pas prétendre avoir complètement épuisé le sujet étudié. Pour toutes les nationalités passées en revue, il ne peut manquer que des remarques de Balzac que nous avons jugées insignifiantes. Mais nous avons négligé quelques-unes de ses idées sur d'autres étrangères qui n'interviennent que rarement : il évoque en effet des Hollandaises propres et ordonnées¹, de blondes Suissesses aux frais visages², que l'on peut voir aux fenêtres des chalets; des Géorgiennes, impassibles esclaves du caprice masculin³... Balzac est si vaste, si inépuisablement vaste dans tous les domaines de son activité! A travers des dizaines de volumes, comme il est pénible de suivre sa pensée! Alors même qu'on pourrait croire avoir atteint les limites de ce sujet bien défini, que de perspectives ou d'échappés restent qui s'ouvrent de tous côtés! Ne vouloir considérer qu'une petite partie de cette œuvre énorme, c'est

1. *Béatrix*.

2. *Massimilla Doni*.

3. *La Fille aux yeux d'or*.

s'attacher à quelque chose de si grand encore ! Autour des différentes silhouettes féminines, se groupent ou se dispersent les jugements sur les femmes étrangères.

Suggestives observations de voyageurs, légers propos de Parisiens, graves remarques de Balzac qui oppose, ou compare, ou se souvient, ou critique, ou admire, propos qui supposent et plus souvent affirment ; de tous nous avons fait, le plus largement possible, notre profit. Il nous reste à coordonner les résultats obtenus. Coordonner, c'est-à-dire confronter... Si nous sommes arrivés dans chaque chapitre à une conclusion qui se suffisait à elle-même, nous n'avons qu'incidemment établi des comparaisons. Il s'agit à présent d'éclairer ces conclusions les unes par les autres. Balzac lui-même pratique le jugement par comparaison. Là où il confronte, notre tâche, assez facile, ne consiste qu'à le citer. Cependant les deux pays comparés par lui sont rarement deux pays étrangers. Balzac oppose avec complaisance le Groënland à l'Italie ou à la Chine : « franchir le détroit qui sépare le Groënland de l'Italie », c'est pour lui devenir d'indifférent passionné ; être en tout point dissemblable, c'est être « différent comme la Chine et le Groënland ; » mais les Anglaises et les Italiennes, femmes aux caractères les plus opposés, ne sont jamais confrontées dans la *Comédie Humaine*. C'est que... il y a la Française ! La Française intervient, c'est à elle qu'on oppose l'Anglaise ou l'Italienne. Aimante par rapport à la première, froide et calculatrice par rapport à la seconde, la Française, en se plaçant en quelque sorte « entre les deux », s'oppose si bien à l'une et à l'autre ! Point n'est besoin de mettre

en parallèle l'Anglaise et l'Italienne, quand déjà « l'âme de la Française est aux antipodes » de l'âme italienne et anglaise.

L'hypocrisie de la femme de la Grande-Bretagne est opposée au caractère plus ouvert de la Française; celle-ci est un exemple d'hypocrisie par rapport à l'absolue franchise de l'Italienne.

Mais plus encore que la Française en général, c'est la Parisienne qui s'oppose à l'Italienne. La femme de Paris qui connaît si bien « la diplomatie féminine », « les manèges » et « les combats stratégiques » de la coquetterie.

Et sans aller jusqu'à l'analyse psychologique, combien encore de choses opposées ainsi : L'allure disgracieuse de l'Anglaise opposée à la jolie démarche où la Parisienne excelle. La beauté orientale et juive dont la prestigieuse destinée du peuple juif rehausse l'éclat, opposée à la beauté française qui n'atteint jamais la perfection. Les costumes anglais, trop pudiques ou d'un goût douteux, opposés aux toilettes françaises coquettes et attrayantes, mais souffrant à leur tour de la comparaison avec les toilettes italiennes, toutes pénétrées du laisser-aller national.

Quelque paradoxal que cela puisse paraître, il arrive à Balzac dans ses brèves remarques d'attribuer un même trait aux différentes nations : selon lui, on a « une ruse d'Italienne », ou on est « plus rusée que tous les Allemands ensemble »; Walter Scott fait preuve d'une « ruse écossaise »; on est facilement « rusée comme une Parisienne ». On est perfide « comme tout ce qu'il y a de russe au monde; » la perfidie anglaise fait loi dans les

comparaisons; une créole a « quelque chose de la perfidie des nègres » un Espagnol une « perfidie mauresque ».

On est « impertinent comme un russe » ou d'une « insolence anglaise ».

On est naïve comme une Allemande ou on l'est comme une Italienne.

On est prudent comme un Espagnol ou comme un Italien.

Ces comparaisons sont parfois une expression très logique des opinions de Balzac : la perfidie caractérise selon lui les Anglais surtout, mais aussi les Russes, de même l'insolence. La prudence est un trait italien et espagnol à la fois. Là, Balzac ne se contredit pas plus que lorsqu'il parle tour à tour de l'énergie provençale (*Les Marana*), de l'énergie bretonne (*Béatrix*), de l'énergie monténégrine (*Les Paysans*), et de l'énergie particulière aux Italiens fumistes (*La Cousine Bette*) ! Mais quelques-uns de ces jugements étonnent à juste titre. Pourquoi par exemple la ruse et la perfidie lui apparaissent-elles comme les plus caractéristiques pour les femmes de telle nation, puis pour celles de telle autre. Il est vrai que si une héroïne de la *Comédie Humaine* est rusée comme une Italienne, une autre déploie simplement « une ruse de femme » et une autre encore « la ruse particulière aux soubrettes des filles d'Opéra. » La vieille Nanon sut arracher au père Grandet la permission de faire une galette à déjeuner, ce qui n'était pas chose facile ! Mais « toutes les femmes, même la plus niaise, savent ruser pour arriver à leurs fins ».

Les femmes étrangères ne sont que des variétés de la

Femme. Décrivant une femme rusée et perfide, Balzac cherche une comparaison éloquente et selon la circonstance, dote de ces traits les femmes d'une classe, celles d'une nation ou les femmes tout court.

Est-ce à dire que les femmes de tous les pays lui paraissent également rusées ? Loin de là. C'est la brièveté de ces jugements, la sobriété de ces formules qui seules peuvent faire croire à une atténuation de ces différences nationales que pourtant Balzac peint toujours avec un vif relief. En réalité, les femmes non seulement ne sont pas rusées au même degré, mais encore elles le sont de façons différentes. En effet quand on est rusée comme une Italienne, il s'agit d'une ruse accidentelle dont le but est de conquérir ou de conserver celui que l'on aime. Une rusée Parisienne saura tirer d'affaire son mari ou son amant.

De même, la perfidie de la Russe dont nous connaissons assez mal les nuances est cependant toute différente de la perfidie de l'Anglaise, hypocrisie religieuse toute pénétrée de l'esprit protestant.

La naïveté de l'Italienne et celle de l'Allemande sont loin d'être identiques : l'une est faite de franchise et d'abandon ; dans l'autre, il y a une certaine incompréhension des choses de la vie, un manque du sens juste de la réalité.

Pour certains traits, ne se contentant pas de formules qui pouvaient être équivoques, Balzac n'a jamais manqué de préciser. Il en est ainsi de l'esprit national des différents pays, plus d'une fois longuement analysé. L'esprit de l'Anglaise, c'est, nous l'avons vu, une raillerie impitoyable et sans agrément ; celui de l'Italienne

semble être presque fade, tant il est candide. Parfois elle n'en a pas du tout et Balzac alors s'ingénie à le compenser par de plus attrayantes qualités. C'est la Française qui a le privilège de personnifier l'esprit, cette « semence française ». Celui de lady Dudley comme celui de Massimilla Doni apparaissent donc forcément comme incomplets.

Toutes les femmes, sauf peut-être les Anglaises qui n'y arrivent que rarement, savent aimer d'un amour véritable. Les Allemandes y sont conduites par leur naïve imagination, par leurs lectures. Les Italiennes et les Espagnoles par la voix du sang ardent qui fait « le mouvement de la passion italienne ». Ce que lady Dudley ne sait que par raffinement : « varier à l'infini le plaisir des sens », l'origine espagnole de Mme¹ Claës l'apprend à celle-ci naturellement, par la grandeur de la passion qu'elle ressent et qu'elle fait naître.

De tous ces jugements, des portraits si nombreux, voici en somme ce que l'on pourrait dégager :

La femme essentiellement passionnée est le mieux représentée par l'Italienne ou l'Espagnole; la femme soumise et dévouée, par l'Italienne et la Juive; la femme qui dans l'amour ne sait pas se donner avec un élan entier, par l'Anglaise et la Russe; l'épouse souhaitée, riche et sachant assurer à ses enfants un bien-être matériel, par l'Anglaise; la jeune fille romanesque, grande liseuse de romans, par l'Allemande; la femme bonne, par la Juive; la femme méchante, par l'Anglaise; par l'Anglaise également, la fausse dévote; la femme pieuse et superstitieuse par l'Italienne. La femme qui n'a pas reçu d'ins-

truction, par l'Italienne ou l'Espagnole. La femme à l'esprit positif, par l'Anglaise; la femme qui manque de goût, par l'Anglaise encore. Celle qui manque d'ordre par la Polonaise. La femme sincère, par l'Italienne, la femme hypocrite, par l'Anglaise...

La coquetterie dans tout ce qu'elle peut avoir de plus beau et de plus tendre, l'esprit dans ce qu'il a de plus séduisant, ne trouvent qu'en la Parisienne l'interprète idéale.

Est-ce parce que Balzac garde pour ses compatriotes une secrète prédilection ? Ce n'est peut-être pas très sûr. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que ses jugements sont toujours dépendants de son affectivité. Ce qu'il pense des étrangères, nous le savons. Les sentiments à leur égard, quels sont-ils ?

§2. Si pour juger des sentiments d'un auteur en pareille matière, la chronologie présente une grande difficulté, cet obstacle n'est pas sensible chez Balzac qui n'a pas subi sur ce point de changements fondamentaux. Une fois conçues ses sympathies comme ses antipathies pouvaient ou s'accroître ou s'affaiblir mais on les voit peu différer totalement.

Et cependant, il faut plus de prudence pour arriver à pénétrer au profond d'une âme, que de circonspection pour juger d'opinions exprimées. Les qualités que vante Balzac chez telles étrangères et qui semblent indiquer de la sympathie ne seraient-elles pas parfois celles qui le touchent le moins ? Les défauts les plus blâmables de certaines autres, ne pourraient-ils pas être signalés

par un homme épris qui s'efforce d'être impartial ou qui l'est naturellement ? Pour un seul pays le doute est impossible : l'Angleterre, évidemment.

Pour la femme étrangère, Balzac fait taire d'habitude ses préjugés de nationalisme étroit et son impérialisme recule devant l'attrait féminin qui en cette circonstance le détermine à franchir les frontières.

Sa fidèle antipathie pour les femmes anglaises ne relève-t-elle pas cependant dans son intransigeance d'un préjugé, préjugé partiel si l'on peut dire. Il y a là, en tout cas, la plus sincère aversion.

Malgré des jugements semblables sur la passion ardente de l'Italienne et de l'Espagnole, il semble que l'Italienne soit des deux non seulement la plus connue, mais aussi la plus admirée, la plus aimée. C'est là, sans doute, une impression qu'on ne saurait motiver. Quelques jugements de Balzac prouveraient une admiration assez semblable, puisqu'il nous apprend que les Italiens sont « le seul peuple comparable aux Français », et que « les Espagnols ont quelque chose de plus que nous de grand dans l'âme. » C'est pourtant dans l'image de l'italienne plus que dans celle de l'Espagnole que Balzac met cette sollicitude qui indique un peu plus de tendresse.

Malgré les jugements élogieux dont est objet l'Allemande, malgré l'atmosphère de sympathie dont Balzac l'entoure, on y sent moins cet élan instinctif d'homme qui le pousse vers l'Italienne. Pour la Juive, il a peut-être un peu de l'affection que l'on éprouve pour des êtres nés « sur le fumier » et qui, si leur âme est belle, attirent d'au-

tant plus qu'elles ont réagi contre la bassesse de leur milieu familial. La Russe, à en juger par la *Comédie Humaine*, n'a pas su gagner sa sympathie : peut-être en a-t-il, malgré les griefs qu'il lui fait, plus qu'il ne semble au premier abord. Quant à la Polonaise, nous avons vu combien son silence est éloquent et comment trop profonde pour être publiquement exprimée, son affection se mêle à sa reconnaissance.

La femme étrangère, ce titre ne semble pas signifier grand chose, ni surtout évoquer une idée d'ensemble.

Et cependant, on peut dire que, sauf l'Anglaise qui seule pour Balzac manque de charme et sert même en quelque sorte de repoussoir, la femme étrangère, avec plus ou moins de force, selon son pays d'origine, l'attire ou l'émeut.

CHAPITRE IX

Pourquoi Balzac peint-il les Étrangères?

La sympathie peut varier : l'intérêt reste toujours aussi puissant. Balzac peindrait-il les étrangères s'il n'était poussé, inspiré, par une inépuisable curiosité, vibrante, débordante et communicative ?

En étudiant les personnages d'étrangères et les circonstances où elles entrent en scène, nous avons été tout naturellement amenés à chercher — et ce souci s'est fait jour parfois dans cet ouvrage — quelles sont à côté de ce motif principal, les raisons secondes de ces fréquentes études. La mode, par exemple, est-elle un facteur influent dans le choix de la nationalité ?

De toutes les étrangères de la *Comédie Humaine*, les Italiennes sont les plus nombreuses. Or, l'époque où Balzac les dépeignait coïncide avec la vogue italienne en France. Il se pourrait effectivement que ses toutes premières Italiennes qui ont quelque chose de conventionnel aient été inspirées par cette vogue. Mais les suivantes, au contraire, dénotent, par dessus tout, un besoin de faire part d'une expérience personnelle que le hasard

voulut riche à la fois d'émotion et d'observation. La sobriété de détails sur Milan ou Venise ne montre pas uniquement l'indifférence relative de Balzac pour l'Italie des paysages. Elle prouve encore — et lui-même le confirme — qu'il ne tenait pas à parler d'Italie « après tant de grands poètes et de petits voyageurs. »

Non, Balzac ne fut pas l'esclave de la mode.

Lorsque, hanté par les rêves de fortune et de grand tirage, il a accidentellement tenté la brillante réussite sans se soucier de la nature de son talent, il a échoué lamentablement.

C'est que le génie de Balzac ne supportait pas une aveugle obéissance au caprice du moment, et, le plus souvent notre auteur en avait conscience.

Ce n'est pas davantage dans le seul désir de réclame et de publicité auprès du public cosmopolite qu'il a si souvent enrichi son œuvre de femmes étrangères. Lady Dudley et Foedora ne donnent pas une belle idée de l'Anglaise ou de la Russe. S'il est vrai qu'un personnage présenté sous un jour favorable peut susciter à l'auteur des amitiés et des admirations intéressées, au contraire les femmes que nous venons de nommer ne pouvaient flatter en rien l'amour propre de leurs compatriotes.

En s'appliquant à ces peintures, Balzac aurait-il cédé à des raisons d'ordre intime et pour ainsi dire privé ? Il est certain que la *Comédie Humaine* établissait tout en passant par des milliers de lecteurs, une sorte de lien secret entre Paris et Wierchownia, que parfois Mme Hanska seule pouvait saisir de ce qu'il écrivait le sens le plus significatif.

Il n'est pas impossible que telle amoureuse de Balzac devait montrer toute l'étendue d'un amour italien à la Polonaise hésitante; que la peinture de lady Dudley devait démentir la légende sur Balzac sensible aux amabilités anglaises.

Cependant une telle pensée n'a jamais chez Balzac atteint l'importance qu'avait la préoccupation de bien peindre une psychologie nationale.

Il n'a pas donné à une héroïne une autre nationalité que celle du modèle pour rendre le portrait méconnaissable. Bien que cela eut été utile, Balzac n'entendait pas falsifier ainsi ni ses modèles vivants, ni les traits nationaux caractéristiques. Peindre Mme Hanska Allemande ou Anglaise ? Non. Il a préféré ne pas la peindre, et s'est borné à en laisser transparaître quelques traits lorsqu'il le pouvait sans altérer l'harmonie du caractère dépeint.

Nous avons eu d'ailleurs l'occasion de constater que toutes les fois qu'une étrangère de Balzac n'est pas une pure invention, mais s'inspire d'un modèle vivant, elle est de la nationalité du modèle.

On peut donc dire que si la peinture de telle étrangère devait peut-être servir une cause sentimentale, Balzac n'a jamais sacrifié ni même subordonné ses prétentions scientifiques à des considérations personnelles pas plus qu'il n'a subordonné ses goûts aux goûts passagers de ses concitoyens.

En somme, en faisant de telle femme une étrangère, Balzac a toujours voulu, soit montrer la sensibilité et l'esprit d'un peuple, soit, si l'héroïne fut conçue avant

que son pays d'origine ait été choisi, justifier des traits de son caractère par le pays où il croit semblables traits les plus fréquents et les plus probables.

Quelle séduction, pour le peintre du cœur féminin qui s'applique à rendre les nuances les plus subtiles des sentiments de ses héroïnes, que d'ajouter un élément de variété en décrivant des femmes d'origines si diverses. Une telle manière de procéder ne rendra-t-elle pas le monde fictif de la *Comédie Humaine* plus semblable encore à la société réelle ?

Il pourra mieux montrer aussi l'influence des mœurs ou coutumes étrangères sur son propre pays. Il se servira par exemple d'un portrait d'Anglaise pour montrer en moraliste comment pénètre en France l'hypocrisie britannique et combien son influence est néfaste et dangereuse.

Enfin, un dernier des motifs qui le guident, mais non le moins important : mettre en scène des Italiennes ou des Espagnoles, n'est-ce pas augmenter l'intérêt dramatique par des scènes poignantes, qui, avec des héroïnes françaises feraient justement crier à l'invraisemblance, ou même au scandale.

Autant de moyens pour le romancier de rehausser et de renouveler son art.

CHAPITRE X

Le Monde cosmopolite de la Comédie Humaine et l'art de Balzac

Renouveler et non pas innover, car ces apports nouveaux, s'il est intéressant de les observer dans la peinture des femmes étrangères, se situent bien, le plus souvent, dans la commune technique balzacienne.

Comment, dans quelles conditions cette technique s'applique-t-elle aux femmes étrangères?

§ 1. Voyons, pour commencer, si les incorrections et les longueurs, deux plaies de la production balzacienne se manifestent dans ces portraits.

Pour ce qui est des incorrections, des négligences de style, elles s'y glissent comme partout. La langue de Balzac, faut-il le rappeler, n'est plus la langue classique, claire et limpide dont les auteurs du XVIII^e siècle avaient usé. La Révolution a bouleversé l'idéal de l'écrivain en même temps que la réalité sociale dans laquelle il vivait. Le lecteur ne demande plus au roman une aventure élégante et un peu froide, mais une peinture ou mieux une évocation de ses impressions obscures et intenses,

le nouveau, l'étrange, le particulier, l'intéressent plus que l'universel. C'est pourquoi suivant la remarque de M. Mornet : « Balzac puise à pleines mains dans toutes les langues techniques, dans la langue populaire, dans l'argot, dans les patois. *Il crée des mots quand les mots lui manquent*¹. Pour peindre fidèlement la *Comédie humaine*, il veut parler tous les langages humains² ».

Comment s'étonner, dès lors, qu'emporté par sa fougue, il emploie dans la description d'une figure des termes impropres, des galimatias, presque des non-sens. Qu'est-ce que ce teint de Gina « d'une blancheur constellée de la plus vive étoile » ? Et le petit pied « sec et musculeux sous une grâce d'enveloppe indescriptible » de lady Dudley ? Et les yeux d'Esther « d'un gris d'ardoise qui contractait aux lumières la teinte bleue des ailes noires du corbeau » ? Et le « teint de lait animé des couleurs ardentes qui distinguent les jeunes Anglaises marquées par le fléau pour être abattues dans un temps déterminé » ? (*Le Lys dans la vallée*).

Quant aux fameuses longueurs, Balzac les a évitées dans ces portraits où d'ailleurs les détails ne sauraient être choquants, car ils ne servent qu'à mieux préciser des images, auxquelles l'auteur a su nous intéresser. Ce n'est pas du reste dans la peinture des personnages qu'on a accusé Balzac d'être long ; ce sont surtout les descriptions des intérieurs, tel le début du *Père Goriot* qui, semblant inutiles à la marche du roman, ont pu lasser des lecteurs.

1. C'est nous qui soulignons.

2. Daniel Mornet, *La Clarté française*, Payot, 1929.

§ 2. Dira-ton que bien que n'étant jamais trop long dans ses portraits d'étrangères, Balzac s'est trop souvent répété, qu'il a trop souvent employé les mêmes formules, les mêmes tournures de phrase ?

Quelques-unes des formes favorites de sa phrase s'appliquent aussi bien aux femmes étrangères qu'à tout autre suj^t. Quelques autres de ces formes ne s'appliquent qu'à elles.

A-t-on remarqué le goût du superlatif chez Balzac ? Il aime à précéder les qualificatifs d'un *le plus* ou, *la plus* comme il aime les expressions extrêmes dans le genre du mot *sublime* que lui inspirait à chaque page ce pauvre père Goriot.

Le superlatif proprement dit et des jugements, où par d'autres procédés, est rendue cette même idée de supériorité absolue, abondent dans les portraits de femmes. Plus d'une femme dans l'œuvre de Balzac est « la plus belle femme de Paris ». L'Anglaise lady Brandon et Foedora, d'origine russe, jouissent entre autres de ce titre flatteur. La Française est de toutes les femmes « la plus délicieuse à aimer ». Quand lady Dudley aimait, « aucune femme d'aucun pays ne lui était comparable. » En France « les femmes sont élégantes et gracieuses, comme elles ne sont nulle part ». Massimilla Doni est « la femme la plus accomplie de l'Italie. » Destinée à donner plus de force à une idée, cette forme de jugement répétée aussi souvent qu'elle l'est chez Balzac, ne remplit plus ce rôle : le lecteur réduit de lui-même ces exagérations. Notre romancier fait écrire ironiquement à une de ses héroïnes : « Je suis *la plus spiri-*

*tu elle femme de Paris. Tu sais qu'il y a vingt plus spirituelles femmes de Paris à Paris*¹ ». Pourquoi, s'il comprend lui-même le ridicule de ces appellations, Balzac, le prenant à son compte, les multiplie-t-il dans son œuvre, jusqu'à les rendre fastidieuses ?

C'est qu'il ne sait résister au désir de rendre plus complète l'apologie d'une femme, Française ou étrangère, en en exaltant ainsi la valeur.

* * *

La *comparaison* a été de tous temps utile aux romanciers et poètes, tant pour amener des métaphores et des images frappantes et originales pue pour apporter des trouvailles imprévues et ingénieuses.

Balzac n'avait pas cet esprit éminemment parisien qui permit récemment à Paul Morand cette boutade : « Belle comme la femme d'un autre ». Il n'avait pas davantage cette puissante imagination qu'œtlique, créatrice de pittoresques comparaisons, qui fut le suprême privilège d'un de ses amis : Victor Hugo.

Il y a bien dans *Les Paysans*, roman posthume de Balzac, cette description de l'automne : *la nature... après s'être montrée pimpante et joyeuse comme une brune qui espère, devient... mélancolique et tendre comme une blonde qui se souvient... le soleil glisse dans les feuillages des lueurs orangées et furtives, longues traces lumineuses, qui s'en vont vite comme les robes traînantes des femmes qui disent adieu*. Mais MM. Bouteron et Longnon nous

1. *Mémoires de deux jeunes mariées*, lettre 32.

apprennent que le passage est remanié par Mme Hanska qui a cru devoir embellir les termes bien différents du manuscrit de Balzac¹.

Mais si l'adverbe *comme* ne remplit pas dans la *Comédie humaine* toutes ces fonctions, l'auteur s'en sert le plus souvent pour généraliser, pour augmenter le nombre de choses et de gens que ses jugements peuvent concerner.

Le domaine des nationalités se ressent * dans ce sens du goût de la comparaison. Quand on est passionnée et que l'on n'est pas une Italienne, on est « passionnée comme les Italiennes »; lorsqu'on est passionnée et Italienne, on est « passionnée comme toutes les Italiennes ».

Les comparaisons de Balzac, bien que trop fréquentes, ne sont pas monotones. La forme en varie, en effet. Tantôt, c'est une courte observation, tantôt une longue. Tantôt c'est la première partie, tantôt la seconde qui est le plus développée. C'est l'emploi des comparaisons courtes qui parfois nuit à la compréhension de la pensée de Balzac.

En effet lorsqu'il n'entrepas dans de plus amples explications, nous l'avons vu attribuer un même trait aux diverses nations; la formule brève ne pouvant préciser les nuances, il en arrive à comparer une femme naïve avec une Italienne ou avec une Allemande et seule une longue pratique de Balzac nous renseigne sur le sens tout différent dans les deux cas.

Dans toutes ses comparaisons, c'est une ressemblance

1. *Les Paysans*, édition Conard.

qui est établie entre une femme et toutes les femmes de son pays, entre une femme et les femmes d'un autre pays que le sien.

Mais Balzac aime aussi à opposer. Bien moins fréquentes que les comparaisons, ses oppositions sont cependant assez nombreuses. Elles mettent les femmes de deux pays en face les unes des autres pour en montrer les différences essentielles. Des termes tels que « à l'opposé de », « à l'antipode de » y reviennent couramment.

En plus de toutes ces sortes de phrases construites d'après un même moule, parce que dominées par le goût du superlatif ou par celui de la comparaison ou par celui encore de l'opposition, on retrouve sous la plume de Balzac non plus des formes de construction, mais des expressions, des mots se répétant trop souvent pour qu'on puisse penser que c'est par hasard. Quelques-unes de ces expressions étaient sans doute à la mode; mais la plupart se répètent ainsi parce que l'idée qu'elles expriment hante l'auteur, d'autres parce que l'image le séduit, d'autres enfin parce qu'elles lui plaisent et l'amuse.

Pour caractériser l'attitude des femmes étrangères allemandes ou italiennes, vis-à-vis de l'amour, il parle volontiers de leur désir *d'aimer librement* qui vient de ce que l'amour est pour elles *chose naturelle*. Il est peu d'étrangères dont il n'ait dit qu'elles représentent *le génie* de leur pays. Nous avons ainsi plus d'une fois « le génie italien », « le génie de l'Italie », « le génie vénitien », « le génie de l'Allemagne », « le génie anglais », « le génie espagnol. »

Ces expressions, et quelques autres encore, si bien absorbées par Balzac que malgré la richesse de son imagination et de son style, elles reviennent à son esprit chaque fois qu'il veut parler d'une femme étrangère, sont-ils une gêne pour l'effet artistique de ces portraits ? Oui, certes, pour le lecteur qui enregistre ces répétitions en juge indifférent ; mais bien moins pour celui qui, tout pénétré de l'atmosphère particulière de la *Comédie Humaine*, veut y voir quelque chose de plus que des formules trop souvent employées : la révélation du Balzac véritable, l'émotion la plus forte, l'accent le plus personnel...

§ 3. Et puis, sous quel prétexte fera-t-on grief à Balzac de ces expressions habituelles ? On ne saurait prétendre pourtant que leur fréquence soit due au manque d'imagination de Balzac ! N'a-t-on pas admiré, jusque dans ces peintures d'étrangères la variété qu'il apporte.

S'il y a des ressemblances entre les caractères des femmes d'un même pays, ces ressemblances sont voulues. Mais quelle variété, pour ne citer que quelques domaines, dans leur origine, dans le milieu où elles vivent, dans les raisons qui les amènent dans ce milieu !

Si la plupart de ces femmes sont représentées en France, elles appartiennent aux degrés les plus divers de l'échelle sociale, à commencer par une esclave géorgienne et par des bonnes anglaises, jusqu'aux princesses italiennes, en passant par des bourgeoises de toutes nuances.

Elles viennent en France à des époques différentes de leur vie et pour des raisons les plus diverses. Quelques-unes, dont l'Irlandaise Fanny O'Brien ont émigré en France après leur mariage avec un Français, séjournant dans leur pays pour échapper aux dettes ou le visitant simplement pour le plaisir de voyager.

D'autres appartiennent à des familles exilées pour des raisons politiques ou sont même personnellement exilées pour ces raisons, telle Francesca d'Argaïolo.

D'autres encore viennent toutes jeunes en France avec leur famille ruinée.

Pour quelques-unes, très rares celles-là, la raison et l'époque de leur arrivée en France est laissée dans l'ombre.

D'autres enfin sont nées en France. Là se place toute la série de celles qui ne sont pas de « pures » étrangères. Quelle variété, ici encore ! Elles sont le fruit de l'union des Françaises et des étrangers, ou, plus souvent, des Français et des étrangères. Il en est aussi dont l'origine étrangère pourrait être oubliée si Balzac n'en recherchait pas les éléments : elle remonte à deux générations chez Vanda de Mergi, à plusieurs générations chez d'autres héroïnes.

La généalogie des familles nous est d'habitude assez familière pour que nous sachions de qui vient à ces héroïnes le sang étranger qui coule dans leurs veines.

Seule l'origine de Foedora, origine russe, connue par de vagues allusions et des affirmations en deux mots, n'est expliquée par aucune précision généalogique.

S'il ne s'était agit de Balzac, on aurait pu considérer

ce dernier cas comme un moyen littéraire : agrandissement d'un personnage par le mystère de son origine et de son passé.

Mais ce procédé est tout à fait contraire à l'art, sur ce point si réaliste, de Balzac ; il ne s'explique, dans la *Peau de chagrin* que par le caractère un peu particulier que l'auteur voulait donner à ce roman et peut-être aussi par sa date : 1830, Balzac n'est pas encore en pleine possession de son art.

On a vu, en effet, combien notre auteur insiste à chaque pas sur les particularités nationales des figures qu'il dépeint, sur l'influence de leur pays natal, comment en toute occasion il rappelle leur origine. Ce n'est évidemment pas la seule façon possible de peindre un personnage étranger. D'autres romanciers, sans rappeler incessamment ce que leur héros doit à son pays, nous suggèrent l'idée et le sentiment que seul ce pays peut expliquer son caractère.

Balzac ne procède pour ainsi dire jamais par suggestion. Il précise. Il affirme. Il ne laisse pas de place au doute.

Préférer sa méthode ou une autre est affaire de goût littéraire. Mais nier la portée artistique de la manière de Balzac — c'est nier son art tout entier.

Les deux ou trois caricatures des Allemandes et les nombreuses caricatures des Anglaises si amusantes et si vraies parfois, ne sont-elles pas un autre résultat de ce sens de la précision et du détail ? Et qui prétendra que le grossissement caricatural, tel qu'il se révèle dans quelques-uns de ces portraits, sans surabondance dans l'exposition, sans charge n'est pas un effet de l'art ?

§ 4. La précision des renseignements, la minutie du détail caractérise aussi un autre procédé de Balzac sur lequel il nous faut jeter un coup d'œil en terminant cette étude : le retour systématique des personnages dans la *Comédie humaine*.

Dans un ouvrage intitulé *Recherches sur la technique de Balzac*¹, et consacré entièrement à l'étude de ce procédé, Mlle Preston se demande si c'est l'unité de l'œuvre de Cooper ou l'absence d'unité dans celle de Walter Scott qui suggère à Balzac l'idée première de cet excellent moyen littéraire. Il est difficile en effet d'en connaître l'origine. Mais il est certain que dès qu'il eut conçu cette idée, Balzac en fut séduit au plus haut point et qu'il ne cessa pas de la mettre en pratique, timidement d'abord, puis sur une grande échelle. Les *Splendeurs et Misères des courtisanes* contiendront cent cinquante cinq personnages que l'on retrouve dans d'autres romans !².

Malgré les erreurs, d'ailleurs très rares, et les imperfections presque inévitables qu'il comporte, ce système ne pouvait qu'organiser et rendre plus harmonieuse une œuvre de l'envergure de la *Comédie humaine*.

Contrairement à ce que l'on a dit, les étrangers de Balzac ne sont pas des personnages épisodiques. Tout comme les femmes françaises, les étrangères sont soumises à cette loi du retour : presque toutes ont l'honneur d'une « réédition ». Si aucune n'est la principale héroïne de plusieurs romans, cela n'arrive pas davan-

1. Les Presses françaises, 1926.

2. Voir dans l'ouvrage de Mlle Preston le graphique correspondant (Appendice VI).

tage aux femmes françaises. Sur les étrangères que nous avons connues dans un roman, des échos répétés nous parviennent. On en cite les noms parmi les relations d'un jeune homme, parmi les habitants d'une ville, parmi les convives d'un festin. On fait allusion à leur aventure, qui nous fut contée ailleurs. Parfois, nous en apprenons ainsi le dénouement, qu'on nous avait laissé ignorer.

D'autres fois, ces héroïnes reviennent plus directement. Nous assistons à une visite qu'elles font, à une conversation, à laquelle elles prennent part, à une discussion où elles expriment un avis, — motivé pour nous par ce que nous savons d'elles.

On les suppose connues du lecteur, les présentations sont donc inutiles; aussi reverra-t-on parfois une étrangère sans que Balzac en rappelle l'origine. Plus souvent pourtant il la mentionne encore, mais brièvement, comme pour mémoire, par un mot habilement glissé.

De toutes les femmes d'origine étrangère qui reviennent ainsi terminer leur rôle dans la *Comédie Humaine*, chez une seule, Esther, l'harmonie psychologique est rompue par une figuration secondaire¹. Mais que d'autres gagnent à revenir sur scène ! Nous avons eu l'occasion de dire combien le retour de lady Dudley en précisait, et en fixait l'image. Il en est de même pour Massimilla Doni, lady Brandon, Modeste Mignon, Aquilina, et d'autres encore.

1. Voir les quelques mots sur elle dans la *Rabouilleuse*.

Et même dans les cas où les femmes étrangères de notre connaissance n'obtiennent plus qu'une mention nominale, ce rappel est précieux, ne fût-ce que parce qu'il montre que Balzac tient au souvenir de leurs aventures, et se plait, lorsqu'il a fini de les décrire, à y faire revenir un instant, et s'y arrêter, notre pensée.

Vu, le 8 juillet 1929
*Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris.

S. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

Nous ne faisons mention que des ouvrages qui nous ont fourni des renseignements précis sur le sujet étudié, ou de ceux dont nous avons tiré des citations en diverses circonstances.

§ 1. QUELQUES ÉCRITS DE BALZAC, EN DEHORS DE LA COMÉDIE HUMAINE.

Contes Bruns, Paris, Delpeuch, 1927.
Correspondance, Paris, C.-Lévy, t. 24.
Fantaisies de la Gina (les), Cahiers balzaciens, n° 2.
Israélite (L'), 1822.
Lettre aux écrivains français, *Revue de Paris* 1834.
Lettre sur Kiew, Cahiers balzaciens, n° 7.
Lettres à l'Etrangère, C.-Lévy, 1899.
Lettres à Mme Hanska, inédites.
Monographie de la presse parisienne, 1842.
Œuvres diverses, M. Lévy, t. XX à XXIII.
Peines de cœur d'une chatte anglaise, Paris, Blanchard, 1531
Projet d'avertissement pour les Chouans. Inéd. Coll. Lovenjoul.
Projets de pièces de théâtre (v. plus loin *Milatschitsch*).
Revue parisienne, dirigée par Balzac, 1841.
Théâtre.

§ 2. OUVRAGES DONNANT DES RENSEIGNEMENTS SUR BALZAC ET SON ŒUVRE.

A. G. — *Le Lys dans la vallée* par M. de Balzac (*Le Siècle*, 22 septembre 1836).
ABRAHAM (Pierre). — Balzac et la figure humaine (*Bulletin de la Société de Morphologie*, n° 1, 1928).
ALTZYLER (Hélène). — Les Polonais dans l'œuvre de Balzac. (*Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1918.)

- BACHELIN et DAUMESNIL. — *Le Cosmopolitisme dans la Comédie humaine* (*Revue de Paris*, 15 février-1^{er} mars 1924).
- BALDENSBERGER (Fernand). — *Les orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, Paris, Champion, 1927 (Bibliothèque de la *Revue de litt. comparée*).
- BARRIÈRE (Marcel). — *L'œuvre de H. de Balzac*, Paris, C. Lévy, 1890.
- BELLESORT (André). — *Balzac et son œuvre*, Paris, Perrin, 1925.
- BENJAMIN (René). — *La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac*, Paris, Plon, 1925.
- BETTELHEIM (Anton). — *Balzac, eine Biographie*, Munchen, 1926.
- BIRÉ (Edmond). — *Honoré de Balzac*, Champion, 1897.
- BORDEAUX (Henry). — *Vies intimes, correspondances amoureuses*, Paris, 1904.
- BOUTERON (Marcel). — Apologie pour Mme Hanska (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1924).
— *La véritable image de Mme Hanska*, Lapina éd.
— *Bettina ou le Culte de Balzac*, Lapina éd.
— *Muses romantiques*, Paris, Le Goupy, 1926.
— *Bedouck ou le talisman de Balzac*, Lapina éd.
- BRUNETIÈRE (Ferdinand). — *Honoré de Balzac*, Paris, C. Lévy, 1906.
- BRICOUT. — *Dictionnaire des connaissances ecclésiastiques*.
- CARRÈRE (Jean). — *Les mauvais maîtres*, Paris, Plon, 1922.
- CERFBERR et CHRISTOPHE. — *Répertoire de la Comédie Humaine de H. de Balzac*, Paris, C. Lévy, 1887.
- COUTADES (G. de). — *Balzac Alençonnais* (*Bull. de la Soc. archéologique de l'Orne*, 1888).
- FLAT (Paul). — *Essais sur Balzac. Seconds Essais sur Balzac*, Paris, Plon, 1893-1894.
- FLOYD (Juanita Helm). — *Les femmes dans la vie de Honoré de Balzac*, Paris, Plon, 1926.
- GOZLAN (Léon). — *Balzac en pantoufles*, 1856.
- GIGLI (Guiseppe). — *Balzac in Italia*, Milano, 1920.
- LE BRETON (André). — *Balzac, l'homme et l'œuvre*, Paris, Colin, 1905.
- LÉGER (Charles). — *Balzac mis à nu*, Paris, Gaillandre, 1928.
— *L'Etrangère et Gigoux* (*Mercure de France*, juin 1926).

Lettres de femmes adressées à Balzac (inédites, coll. Lovenjoul)
Lettres de femmes adressées à Balzac. — Cahiers balzaciens.

MERLANT (Joachim). — *Morceaux choisis*, Paris, Didier, 1912.

— Les variantes de Mme Hanska (*Revue bleue*, octobre 1912).

MILATSCHITSCH (Douchan Z.). — *Le théâtre inédit d'Honoré de Balzac*, Paris, Hachette, 1930.

N. — Monsieur de Balzac (*Gazette de France*, février 1836).

NÉRI (F.). — *L'Italia di Balzac* (Ambrosiano).

PATRICKSON. — *Lettres inédites* (appartenant à M. Bouteron).

PICKERSGILL JUNIOR (Pichot). — Fin d'une histoire qui ne devait pas finir (*Revue de Paris*, juin 1836).

PISANI (Maria). — *L'Italia nella Commedia Humana*, Genova, Biblioteca rara, 79-81.

PRESTON (Ethel). — *Recherches sur la technique de Balzac*, Les Presses françaises, 1926.

SERVAT (Maurice). — *Autour d'un roman de Balzac : les Chouans*, Paris, Conard, 1921.

— Une amie de Balzac : Mme Marbouty (*Revue d'hist. litt. de la France*, 1924 et 1925).

— *Autour de Balzac. Le Lys dans la vallée*, Paris, Colin, 1927.

— Fœdora (*Bull. de la Soc. historique des VII^e et XVII^e arr.* 1925-26).

THOVENIN (Georges). — La genèse d'un roman de Balzac. La recherche de l'Absolu (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1911).

TOPASS (Jan). — Les Polonais dans l'œuvre de Balzac (*Le Monde slave*, avril 1925).

WEIGAND (Wilhelm). — *Stendhal und Balzac*, Leipzig, 1911.

§ 3. OUVRAGES DIVERS.

ALBIN (Mme Cornu). — *Gœthe et Bettina*.

BALDENSBERGER (Fernand). — *Les définitions de l'humour*, Nancy, 1900.

BARRIÈRE et BEAUPLAN. — *Le Lys dans la vallée* (drame tiré du roman de Balzac, 1853).

BARRÈS (Maurice). — *Les diverses familles spirituelles de la France*, 1917.

BATAULT (Georges). — *Le problème juif*, Paris, Plon, 1920.

- BARTHOU (Louis). — *Rachel*, Paris, Alcan, 1926.
- BÉDOLLIÈRE (de la). — *Les Anglais peints par eux-mêmes*.
- BENOIT (Pierre). — *Le puits de Jacob*.
- BERNARD (Louis). — *Conséquences de l'antisémitisme*, Paris, 1899.
- BLOCH (Maurice). — *La femme juive dans le roman et au théâtre*, Paris, Fischbacher, 1892.
- *Les vertus militaires des Juifs*, Paris, Fischbacher.
- BOURNAND (François). — *Les Juifs et nos contemporains*, Paris-Pierret, 1898.
- CASAMIAN (Louis). — *Ce qu'il faut connaître de l'âme anglaise*, Paris, Boivin, 1927).
- CATTAN (Lucien). — *La Venise de Byron et la Venise des romantiques français (Revue de littérature comparée, 1925)*.
- CERFBERR DE MEDELSHEIM. — *Les Juifs*, 1847.
- CONSTANT (Benjamin). — *Adolphe*.
- CUSTINE (Marquis A. de). — *La Russie en 1839*.
— *Mémoires*.
- DAUDET (Alphonse). — *Les rois en exil*.
- DELAVIGNE (Casimir). — *Poèmes et ballades sur l'Italie*.
— *Don Juan d'Autriche*.
- DRUMONT (Edouard). — *La France juive*.
- DONNAY (Maurice). — *Le Retour de Jérusalem*, 1903.
- DUMAS (Alexandre, fils). — *La femme de Claude*.
— *L'Ami des femmes*.
- ELLIS (Havelock). — *Le Génie de l'Angleterre (Cahiers britanniques, n° 8)*.
- Etrangers à Paris (les)*, par Méry, Jules Janin, etc., etc. Paris, Warée, 1844.
- FAURE (Gabriel). — *Pèlerinages passionnés*.
- FRANCE (Anatole). — *Histoire contemporaine*.
- GANCHE (Ed.). — *G. Sand et les Polonais (Pologne littéraire, décembre 1926)*.
- GAUTIER (Théophile). — *Jettarura*.
— *La Juive de Constantine*.
- GILLES (Gustave). — *Judith*.
- GIRARDIN (Delphine de). — *Judith*.
- GONCOURT (Edmond et Jules de). — *Manette Salomon*.
— *Journal des Goncourt*.

- HANSKA (Eve). — *Lettres à sa fille* (appartenant à M. Bouteron).
- HAZARD (Paul). — *Stendhal et l'Italie* (*Revue des Deux-Mondes*, 1926-27).
- HOFFMANN. — *Le vœu*.
- ISAY (Raymond). — *Taine* (*Revue de France*, 15 avril 1928).
- KILLEN (Alice M.). — *Le roman terrifiant*, Paris, Crès, 1915.
- LAMARTINE (Alphonse de). — *Graziella*.
- MARTIN (J.). — Un aventurier intellectuel sous la Restauration : Le docteur Koreff (*Bib. de la Revue de litt. comparée*).
- MAUPASSANT (Guy de). — *Mademoiselle Fifi*.
— *Nos Anglais*.
— *L'épave*.
— *Miss Harriett*.
— *Les dimanches d'un bourgeois à Paris*.
- MAUROIS (André). — *Conseils à un jeune Français allant en Angleterre*, Abbeville, Paillart, 1924.
- MÉLIA (Jean). — *Stendhal et les femmes*.
- MENGIN (Urbain). — *L'Italie des romantiques*, Paris, Plon, 1902.
- MORNET (Daniel). — *La Clarté française*, Paris, Payot, 1929.
- PARAF (Pierre). — V. Hugo et Israël (*Univers israélite*, 1928).
- ROSNY (Jeune). — *La Courtisane passionnée*.
- ROSNY (Aîné). — *La Juive*.
- SAND (George). — *Teverino*.
— *Leone Leoni*.
— *Autour d'un enfant*.
- SCRIBE (Eugène). — *La Juive*.
- SHAKESPEARE (William). — *Le Marchand de Venise*.
- SIENKIEWITZ (Henry). — *Petit Jean musicien*.
- SIENKIEWITZ (H. I.). — *Polonais et Russes*, Lauzanne, 1915.
- SCOTT (Walter). — *Ivanhoe*.
- STENDHAL. — *La Chartreuse de Parme*.
— *Le Rouge et le Noir*.
— *Promenades dans Rome*.
— *Rome, Naples, Florence*.
- TAINE (Hippolyte). — *Thomas Graindorge*.
— *Notes sur l'Angleterre*.
- THARAUD (Jean et Jérôme). — *La rose de Saron*.
- TROLLOPE (lady). — *Paris et Parisiens en 1835*.
- VIGNY (Alfred de). — *Chatterton*.
- ZOLA (Emile). — Pour les Juifs (*Figaro*, 16 mai 1896).

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
Introduction. — § 1. L'œuvre de Balzac devant la critique. — Une lacune. — § 2. Le point de départ justifié. — § 3. Balzac est-il cosmopolite ? — § 4. Quelques sources. — § 5. Une limitation du sujet s'impose. — § 6. Difficultés. — Comment les éviter ?	9
<i>Quelques précisions sur l'étude de la Juive</i>	21
Chapitre premier. — La Juive. — § 1. Balzac et le « problème juif ». — § 2. Les relations israélites. — § 3. Quelques jugements étonnants, quelques autres qui n'ont rien pour surprendre. — § 4. Un singulier revirement. — La femme juive. — § 5. Le Juif et la Juive dans la littérature. — § 6. Balzac poète contre Balzac catholique	25
Chapitre II. — L'Allemande. — § 1. Un homme à sensibilité féminine. — § 2. Les femmes. — § 3. Souvenirs émus. — § 4. La poésie du cœur. — § 5. La jeune fille allemande personifie la jeune fille	79
Chapitre III. — L'Anglaise. — § 1. L'esprit britannique. — § 2. Le caractère des femmes anglaises. — § 3. Les figures principales. — § 4. Les silhouettes caricaturales. — § 5. Réactions de l'expérience. — § 6. Intervention de l'antiféminisme. — § 7. L'opinion commune. — § 8. Les thèmes littéraires. — Les limites de l'originalité de Balzac	104
Chapitre IV. — L'Italienne. — § 1. Comment Balzac connut l'Italie. — § 2. L'hospitalité. — Son influence. — § 3. L'Italienne avant l'Italie. — § 4. L'Italienne après les voyages de Balzac. — § 5. Têtes italiennes, démarche italienne, teints italiens. — § 6. L'âme en harmonie avec le corps. — § 7. Différenciation ..	171
Chapitre V. — L'Espagnole. — § 1. Le caractère de l'inspiration. — § 2. L'Espagne et l'Italie, deux proches parentes. — § 3. Quelques traits espagnols. — § 4. L'habileté de Balzac	215

Chapitre VI. — La Polonaise. — § 1. La Polonaise désordonnée, inexacte et charmante jugée par un « Français léger ». — § 2. Crainte ou discrétion ? — § 3. Quelques connaissances polonaises. — § 4. Le monde slave de culture latine. — § 5. La Polonaise dans la <i>Comédie Humaine</i> . — § 6. Ce qui nuit au Polonais fait le charme de la Polonaise. — § 7. Balzac juge et conseille. — § 8. « Ce que j'ai dans le cœur ne s'exprime pas » ..	222
Chapitre VII. — La Russe. — § 1. La part de la Russe dans « le caractère slave ». — § 2. Une femme sans cœur. — § 3. La Russe et l'Anglaise. — § 4. La Polonaise capricieuse, la Russe indifférente. — § 5. Ni prophète, ni clairvoyant	245
Chapitre VIII. — Confrontations. — § 1. Les opinions. — § 2. Les sentiments	258
Chapitre IX. — Pourquoi Balzac peint-il les étrangères ?	267
Chapitre X. — Le monde cosmopolite de la Comédie Humaine et l'art de Balzac. — § 1. Incorrections. — Longueurs. — § 2. Répétitions. — § 3. Variété. — § 4. Retour des personnages	271
Bibliographie. — § 1. Quelques écrits de Balzac en dehors de la <i>Comédie Humaine</i> . — § 2. Ouvrages donnant des renseignements sur Balzac et son œuvre. — § 3. Ouvrages divers	283

IMPRIMERIE J. BIÈRE

18-20-22, RUE DU PEUGUE

B O R D E A U X

1930
